This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

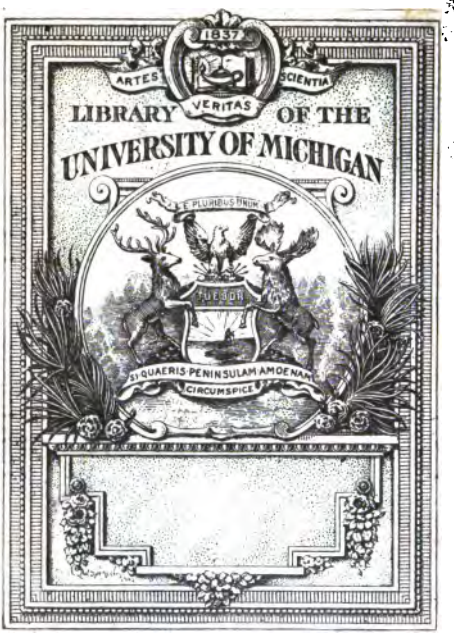
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



THE GIFT OF
A. A. Public Lib.

EDWARD VORSTER,

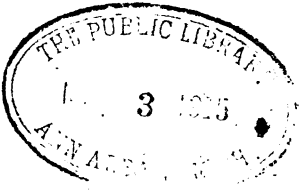
Digitized by Google

840.8
R43a

THÉATRE

DES AUTEURS

DU SECOND ORDRE.



Digitized by Google

Cet ouvrage fait partie du Répertoire général du Théâtre français, 51 vol. in-12, qui se trouve chez le même Libraire.

Digitized by Google

Répertoire général

THÉATRE

DES AUTEURS

DU SECOND ORDRE.

TOME XX.

PUBLIC LIBRARY
MAR 3 1915
ANN ARBOR, MICH.

A PARIS,
Chez MÉNARD Fils, Libraire, rue Git-le-Cœur, N.° 8.

1814.

Digitized by Google

Digitized by Google

7406 B.E.H.

LE

FRANÇAIS A LONDRES,

COMÉDIE,

PAR DE BOISSY,

Représentée, pour la première fois, le 19 juillet 1727.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR DE BOISSY.

Louis de Boissy naquit à Vic, en Auvergne, le 26 novembre 1694. Ses parens étoient peu fortunés; ils lui firent donner une éducation proportionnée à leurs moyens. Dès qu'il eut terminé les études nécessaires pour suivre la carrière de l'Eglise, à laquelle il avoit été destiné, on l'envoya à Paris pour y pourvoir à son avancement. Boissy avoit alors vingt ans : livré à lui-même, et d'un caractère léger, il ne tarda pas à se dégoûter d'un état aussi grave que celui qu'il avoit embrassé : il quitta l'habit ecclésiastique. Le goût de la poésie, qu'il avoit puisé dans la société de quelques gens de lettres, n'avoit pas eu peu d'influence sur cette détermination : il espéra trouver dans son esprit des ressources suffisantes pour assurer son existence, en se faisant une réputation. Il se livra d'abord à la composition de la satire; son premier essai fut heureux; mais ceux qui le suivirent n'eurent pas le même succès. Reconnoissant qu'il n'étoit point suffisamment appelé à ce genre, et qu'en s'y adonnant

288174 Digitized by Google

il se feroit beaucoup d'ennemis sans acquérir de gloire, il fut assez sage pour y renoncer. Le théâtre lui parut une carrière plus analogue à ses talens; en effet, il y obtint de nombreux succès, par l'élégance, l'agrément de son style, une peinture exacte des ridicules de son temps, et tous les charmes d'une imagination vive et enjouée.

L'Amant de sa femme, ou *la Rivale d'elle-même*, comédie en un acte, en prose, fut la première pièce que Boissy fit représenter au théâtre Français. Elle parut le 19 septembre 1721, et eut du succès.

L'Impatient, comédie en cinq actes, en vers, jouée le 26 janvier 1724, n'eut que cinq représentations.

Le Babillard, comédie composée d'abord en cinq actes, et réduite à un pour être représentée, fut donnée le 16 juin 1725, et réussit complètement.

Boissy, pour s'essayer dans ce genre, composa une tragédie d'*Admète et Alceste*, qui parut le 25 janvier 1727. Après la seconde représentation, un ordre supérieur ayant empêché de la jouer, l'auteur fit des changemens considérables à sa pièce, et la redonna au mois de novembre suivant, sous le titre de *la Mort d'Alceste*. Il fut encore forcé de la retirer après qu'elle eut été représentée deux fois. Cette tragédie est la seule qu'il ait faite.

Le 19 juillet de la même année, il publia la

Digitized by Google

comédie du *Français à Londres*, qui fut donnée dix-sept fois de suite.

L'Impertinent malgré lui, ou *les Amans mal assortis*, comédie en cinq actes, en vers, jouée le 14 mai 1729, n'eut qu'une représentation.

Le Badinage, ou *le Dernier jour de l'absence*, comédie en un acte, en vers libres, qui parut le 23 novembre 1733, ne fut jouée que cinq fois. C'est la parodie d'un opéra de l'abbé Pellegrin, intitulé *Hippolyte et Aricie*.

Les deux Nièces, ou *la Confidente d'elle-même*, comédie en cinq actes, en vers, donnée pour la première fois le 24 janvier 1737, eut dix représentations de suite.

Le Pouvoir de la Sympathie, comédie en trois actes, en vers, ne fut jouée que quatre fois.

La comédie des *Dehors trompeurs*, ou *l'Homme du jour*, en cinq actes, en vers, fut donnée pour la première fois le 18 février 1740, et accueillie d'applaudissemens.

L'année suivante, le 11 décembre, Boissy fit jouer *l'Embarras du choix*, comédie en cinq actes, en vers. Elle eut sept représentations.

La Fête d'Auteuil, ou *la Fausse méprise*, comédie en trois actes, en vers, fut donnée le 23 août 1742.

L'Epoux par supercherie, comédie en deux actes, en vers, parut le 9 mars 1744. Elle eut dix représentations très-brillantes.

Boissy fit jouer trois pièces en 1745; savoir :

Digitized by Google

le 12 mars, *le Médecin par occasion*, en cinq actes, en vers; le 10 juillet; *la Folie du jour*, en un acte, en vers; et le 14 du même mois, *le Sage étourdi*, en trois actes, en vers. Cette dernière eut sept représentations; elle avoit déjà paru le 3 mars 1741, sous le titre de *l'Homme indépendant.*

Le Duc de Surrey, comédie héroïque en cinq actes, en vers, représentée pour la première fois le 18 mai 1746, obtint dix représentations. Dix ans auparavant l'auteur avoit déjà donné cette pièce au théâtre Italien, sous le titre du *Comte de Neuilly.*

La Péruvienne, comédie en cinq actes, en vers, jouée le 5 juin 1748, ne le fut que cette fois.

Outre ces pièces, toutes représentées au théâtre Français, Boissy fit un grand nombre de comédies et d'opéras-comiques pour les Italiens et le théâtre de la Foire.

Ce poète vécut long-temps dans un état peu éloigné de l'extrême indigence. Il avoit, dès sa jeunesse, uni son sort à celui d'une femme aussi peu fortunée que lui. Ils prirent un jour la résolution de se laisser mourir de faim; déjà ils s'étoient enfermés pour exécuter ce funeste projet, heureusement, par de prompts secours et des consolations, on parvint à en empêcher l'accomplissement.

Vers les dernières années de sa vie, Boissy vit son sort s'adoucir : il fut admis à l'académie fran-

Digitized by Google

çaise en 1751; quatre ans après il obtint le privilége du Mercure et celui de la Gazette de France. Il abandonna ce dernier; mais il conserva l'autre jusqu'à sa mort.

Il mourut à Paris le 19 avril 1758, dans sa soixante-quatrième année.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LE MARQUIS DE POLINVILLE, } français.
LE BARON DE POLINVILLE, }
LE LORD CRAFF, père d'Eliante.
LE LORD HOUZEY, fils du lord Craff.
JACQUES ROSBIF, négociant anglais.
ELIANTE, veuve anglaise.
FINETTE, suivante française, attachée à Eliante.

La scène est à Londres, dans un hôtel garni.

Digitized by Google

LE

FRANÇAIS A LONDRES,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

LE MARQUIS DE POLINVILLE, LE BARON DE POLINVILLE.

LE MARQUIS.

Ce n'étoit pas la peine de me faire quitter Paris, le centre du beau monde et de la politesse; et je me serois bien passé de voir une ville aussi triste et aussi mal élevée que Londres.

LE BARON.

Je t'excuse, Marquis; tu en parlerois autrement si tu avois eu le temps de la mieux connoître.

LE MARQUIS.

Non, Baron, je connois assez mon Londres, quoique je n'y sois que depuis trois semaines. Tiens, ce que les Anglais ont de mieux, c'est qu'ils parlent français, encore ils l'estropient.

LE BARON.

Eh! nous l'estropions nous-mêmes, pour la plu-

Digitized by Google

part ; et cependant nous ne parlons que notre langue. Leur conversation est pleine de bon sens.

LE MARQUIS.

Leur conversation? ils n'en ont point du tout. Ils sont une heure sans parler, et n'ont autre chose à vous dire que *how do you*, comment vous portez-vous? Cela fait un entretien bien amusant!

LE BARON.

Les Anglais ne sont pas brillans, mais ils sont profonds.

LE MARQUIS.

Veux-tu que je te dise? Au lieu de passer les trois quarts de leur vie dans un café à politiquer et à lire les chiffons de gazette, ils feroient mieux de voir bonne compagnie chez eux, d'apprendre à mieux recevoir les honnêtes gens qui leur rendent visite, et à sentir un peu mieux ce que vaut un joli homme.

LE BARON.

Sais-tu bien, Marquis, puisque tu m'obliges à te parler sérieusement, qu'il ne faut que trois ou quatre têtes folles comme la tienne, pour achever de nous décrier dans un pays où notre réputation de sagesse n'est pas trop bien établie, et que tu as déjà donné deux ou trois scènes qui t'ont fait connoître de toute la ville?

LE MARQUIS.

Tant mieux! les gens de mérite ne perdent rien à être connus.

LE BARON.

Oui ; mais le malheur est que tu n'es pas ici

Digitized by Google

connu en beau: on t'y tourne partout en ridicule. On dit que tu es un gentilhomme français si zélé pour la politesse de ton pays, que tu es venu exprès à Londres pour l'y enseigner publiquement, et pour apprendre à vivre à toute l'Angleterre.

LE MARQUIS.

Elle en auroit grand besoin, et j'en serois très-capable.

LE BARON.

Mais sais-tu, mon petit parent, que l'amour aveugle que tu as pour les manières françaises te fait extravaguer? qu'au lieu de vouloir assujettir à ta façon de vivre une nation chez qui tu es, c'est à toi à te conformer à la sienne, et que, sans la sage police qui règne dans Londres, tu te serois *déjà* fait vingt affaires pour une?

LE MARQUIS.

Mais sais-tu mon grand cousin, que trois ans de séjour que tu as fait à Londres t'ont furieusement gâté le goût, et que tu y as même pris un peu de cet air étranger qu'ont tous les habitans de cette ville?

LE BARON.

Les habitans de cette ville ont l'air étranger? Que diable veux-tu dire par là?

LE MARQUIS.

Je veux dire qu'ils n'ont pas l'air qu'il faut avoir; cet air libre, ouvert, empressé, prévenant, gracieux, l'air par excellence: en un mot, l'air que nous avons, nous autres Français.

Digitized by Google

LE BARON.

Il est vrai, messieurs les Anglais ont tort d'avoir l'air anglais chez eux; ils devroient avoir à Londres l'air que nous avons à Paris.

LE MARQUIS.

Ne crois pas rire. Comme il n'y a qu'un bon goût, il n'y a aussi qu'un bon air, et c'est sans contredit le nôtre.

LE BARON.

C'est ce qu'ils te disputeront.

LE MARQUIS.

Et moi, je leur soutiens qu'un homme qui n'a pas l'air que nous avons en France, est un homme qui fait tout de mauvaise grâce, qui ne sait ni marcher, ni s'asseoir, ni se lever, ni tousser, ni cracher, ni éternuer, ni se moucher; qu'il est, par conséquent, un homme sans manières; qu'un homme sans manières n'est présentable nulle part, et que c'est un homme à jeter par les fenêtres qu'un homme sans manières.

LE BARON.

Oh! monsieur le Marquis des manières, si vous trouviez à les troquer contre un peu de bon sens, je vous conseillerois de vous défaire d'une partie de ces manières.

LE MARQUIS.

C'est pourtant à ces manières dont tu me fais tant la guerre, que j'ai l'obligation d'une conquête; mais d'une conquête brillante!

LE BARON.

Voilà encore la maladie de nos Français qui

Digitized by Google

voyagent. Ils sont si prévenus de leur prétendu mérite auprès des femmes, qu'ils croient que rien ne résiste aux brillans de leurs airs, aux charmes de leur personne, et qu'ils n'ont qu'à se montrer pour charmer toutes les belles d'une contrée. Un regard jeté par hasard sur eux, une politesse faite sans dessein leur est un sûr garant d'une victoire parfaite. Ils s'érigent en petits conquérans des cœurs; et, de l'air dont ils quittent la France, ils semblent moins partir pour un voyage qu'aller en bonne fortune. Mais, Marquis...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Mais, Baron éternel, ce n'est pas sur un regard équivoque, sur une simple civilité que je suis assuré qu'on m'aime; c'est parce qu'on me l'a dit à moi-même, parlant à ma personne.

LE BARON.

Eh! peut-on savoir quel est ce rare objet?

LE MARQUIS.

C'est une jeune veuve de Cantorbéri, fille d'un lord, belle, riche, qui est à Londres pour affaires. Le hasard m'a procuré sa connoissance. Je suis venu exprès loger dans cet hôtel garni, où elle demeure depuis huit jours qu'elle a changé de quartier.

LE BARON.

On la nomme?

LE MARQUIS.

Eliante.

LE BARON.

Eliante? Je la connois; je l'ai vue plusieurs

Digitized by Google

fois chez Clorinde, une de ses amies. C'est une dame du premier mérite.

LE MARQUIS.

Mais tu m'en parles d'un ton à me faire croire qu'elle ne t'est pas indifférente?

LE BARON.

Il est vrai, je ne le cache point, c'est de toutes les femmes que j'ai vues celle dont je chercherois la possession avec plus d'ardeur; et je t'avouerai franchement que, s'il dépendoit de moi, il n'est rien que je ne fisse pour te supplanter.

LE MARQUIS, *éclatant de rire.*

Toi, me supplanter? moi?

LE BARON.

Oui, toi-même; j'aurois cette audace.

LE MARQUIS.

Je voudrois voir cela! Mais, dis-moi, mon très-cher cousin, sait-elle les sentimens que tu as pour elle?

LE BARON.

Je crois qu'elle les ignore.

LE MARQUIS.

Tu me fais pitié, mon pauvre garçon, et si tu veux, je me charge de les lui apprendre pour toi.

LE BARON.

Tu es trop obligeant: je prendrai bien cette peine-là moi-même, et je n'attends que l'occasion.

LE MARQUIS.

Oh! parbleu! je veux te la procurer.... (*apercevant Eliante.*) et, sans aller plus loin, voici

Digitized by Google

Eliante elle-même qui vient fort à propos pour cela.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE BARON, ELIANTE.

LE MARQUIS, *à Eliante.*

MADAME, vous voulez bien que je vous présente ce gentilhomme français? Il est mon parent et mon rival tout ensemble. Il vous a vue chez Clorinde. Vous avez fait sa conquête sans le savoir. Il cherche l'occasion de vous le déclarer : elle s'offre; je la lui procure.

ÉLIANTE.

En vérité, Marquis....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Sous un air timide et discret, c'est un garçon dangereux, je vous en avertis. Il veut me supplanter, Madame, il veut me supplanter.

ÉLIANTE.

Brisons-là; c'est pousser trop loin la plaisanterie.

LE BARON.

Madame, la plaisanterie ne tombe que sur moi; je la mérite. Le Marquis, en badinant, n'a dit que la vérité. Pardonnez un transport dont je n'ai pas été le maître. Je n'ai pu m'empêcher de lui avouer que je n'avois jamais rien vu de si adorable que vous, et de lui témoigner une surprise, mêlée de dépit, sur ce qu'il vient de me dire qu'il avoit le bonheur d'être aimé de vous.

Digitized by Google

ÉLIANTE, *au marquis.*

Quoi! Monsieur, vous êtes capable....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Eh! Madame! quel mal y a-t-il à cela? Vous êtes femme de condition, je suis homme de qualité; vous êtes riche, j'ai du bien; vous êtes veuve, je suis garçon; vous avez dix-neuf ans, j'en ai vingt-quatre; vous êtes belle, je suis aimable; nous sommes faits l'un pour l'autre: nous nous aimons tous deux, à quoi bon le cacher?

ÉLIANTE.

Mais je ne vous aime pas, Monsieur; et quand cela seroit, je veux qu'on ait de la discrétion: j'aime le mystère.

LE MARQUIS.

Le mystère, Madame? Ah! fi! le mauvais ragoût!

ÉLIANTE.

Oui, en France, où l'on n'aime que par air, où l'on n'aspire à être aimé que pour avoir la vanité de le dire, où l'amour n'est qu'un simple badinage, qu'une tromperie continuelle, et où celui qui trompe le mieux passe toujours pour le plus habile. Mais ce n'est pas ici de même. Nous sommes de meilleure foi; nous n'aimons uniquement que pour avoir le plaisir d'aimer: nous nous en faisons une affaire sérieuse, et la tendresse, parmi nous, est un commerce de sentimens, et non pas un trafic de paroles.

LE MARQUIS.

Mais il faut toujours avoir quelqu'un à qui l'on

Digitized by Google

puisse conter ses amours. Dans le roman le plus exact, il n'y a point de héros qui n'ait son confident. J'ai pris le baron pour le mien; il est garçon discret, et je suis dans la règle.

LE BARON.

J'aurai de la discrétion par rapport à Madame, car pour toi, rien ne m'oblige à garder le secret. C'est un aveu que tu m'as fait par vanité, et non pas une confidence.

ÉLIANTE, *au marquis.*

Je vous trouve admirable!

LE MARQUIS, *au baron.*

Baron, prends congé de Madame. Tu n'as pas l'esprit de t'apercevoir que tu l'ennuies? Tu lui dis des choses désagréables; tu la gênes; tu es ici de trop.

ÉLIANTE, *montrant le baron.*

Si quelqu'un est ici de trop, ce n'est pas Monsieur.

LE MARQUIS.

Ah! je vois pour le coup que vous êtes piquée. Pour vous punir, je vous laisse avec lui. Qu'il vous entretienne, Madame, qu'il vous entretienne; je n'y perdrai rien: vous m'en goûterez mieux tantôt. (*Il sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE III.

LE BARON, ÉLIANTE.

ÉLIANTE.

Voila ce qu'on appelle un Français.

LE BARON.

Daignez, Madame, ne pas les confondre tous avec lui; et soyez persuadée qu'il en est....

ÉLIANTE, *l'interrompant.*

Je le sais, Monsieur; je ne suis pas assez injuste, ni assez déraisonnable pour ne pas sentir la différence qu'il y a entre vous et lui, et pour ne pas vous accorder toute l'estime que vous méritez.

LE BARON.

Oui, vous m'estimez, Madame; et vous aimez le marquis.

ÉLIANTE, *agitée.*

Moi, j'aime le marquis! Qui vous l'a dit, Monsieur?

LE BARON.

Votre émotion, l'air même dont vous vous défendez.

ÉLIANTE.

Non, je le méprise trop pour l'aimer.

LE BARON.

Je m'y connois, Madame; un pareil mépris n'est qu'un amour déguisé. Vous l'aimez d'autant plus que vous êtes fâchée de l'aimer.

ÉLIANTE.

Eh! que diriez-vous, si j'en épousois un autre?

Digitized by Google

LE BARON.

Un autre? Que je serois heureux, si ce choix pouvoit me regarder! Vous ne sauriez vous venger plus noblement du marquis, ni faire en même temps le bonheur d'un homme dont vous soyez plus tendrement aimée.

ÉLIANTE.

Monsieur le Baron...

LE BARON, *l'interrompant.*

Sans me faire valoir, je possède un bien assez considérable, je sors d'une maison assez illustre, et j'ai pour vous des sentimens si distingués...

ÉLIANTE, *l'interrompant à son tour.*

Monsieur, la chose est assez sérieuse pour mériter une mûre réflexion. Je vous demande du temps pour y penser.

LE BARON.

Adieu, Madame; je vous laisse. L'amour vous parle pour le marquis; vous l'aimez toujours: c'est le seul défaut que je vous connoisse, et je crains bien que vous ne vous en corrigiez pas si tôt. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ELIANTE.

Oh! je m'en corrigerai, je m'en corrigerai. Je suis femme, et j'ai pu me laisser éblouir par les grâces et par le faux brillant d'un mérite superficiel; mais je suis anglaise en même temps, par

Digitized by Google

conséquent capable de me servir de toute ma raison. Si le marquis continue...

SCÈNE V.

ÉLIANTE, FINETTE.

FINETTE, *présentant une lettre à Eliante.*

MADAME, voilà une lettre qu'on a oublié de vous remettre hier au soir.

ÉLIANTE, *prenant la lettre et l'ouvrant.*

Voyons... C'est mon père qui m'écrit, je reconnois l'écriture.

(*Elle lit.*)

« Je pars en même temps que ma lettre, et je » serai demain à Londres, sans faute. On m'a » écrit que votre frère hantoit mauvaise compa- » gnie, et qu'il venoit de faire tout nouvellement » connoissance avec un certain marquis français, » qui achève de le gâter. Comme je ne puis être » à Londres que trois jours, et que je dois, de là, » partir pour la Jamaïque, j'ai résolu de l'em- » mener et de vous marier, avant mon départ, » avec Jacques Rosbif. C'est un riche négociant, » fort honnête homme, et qui n'est pas moins rai- » sonnable pour être un peu singulier. Votre ex- » trême jeunesse ne vous permet pas de rester » veuve; et je compte que vous n'aurez pas de » peine à vous conformer aux volontés d'un père » qui ne cherche que votre avantage et qui vous » aime tendrement.

» LORD CRAFF. »

Digitized by Google

FINETTE.

Monsieur votre père arrive aujourd'hui pour vous marier avec Jacques Rosbif? Miséricorde! c'est bien l'anglais le plus disgracieux, le plus taciturne, le plus bizarre, le plus impoli que je connoisse.

ÉLIANTE.

Ah! Finette, quelle nouvelle!... Mon cœur est agité de divers mouvemens, que je ne puis accorder. J'aime le marquis, et je dois peu l'estimer. J'estime le baron, et je voudrois l'aimer. Je hais Rosbif, et il faut que je l'épouse, puisque mon père le veut.

FINETTE.

Mais, Madame, n'êtes-vous pas veuve, et, par conséquent, maîtresse de vous-même?

ÉLIANTE.

Ma grande jeunesse, la tendresse que mon père m'a toujours témoignée, le bien même que je dois en attendre, ne me permettent pas de me soustraire à son obéissance.

FINETTE.

Quoi! vous pourrez, Madame, vous résoudre à épouser encore un homme de votre nation, après ce que vous avez souffert avec votre premier mari? Avez-vous si tôt oublié la triste vie que vous avez menée pendant deux ans que vous avez vécu ensemble? Toujours sombre, toujours brusque, il ne vous a jamais dit une douceur; se levant le matin de mauvaise humeur, pour rentrer le soir ivre; vous laissant seule toute la jour-

Digitized by Google

née, ou réduite à la passer tristement avec d'autres femmes, aussi malheureuses que vous, à faire des nœuds, à tourner votre rouet pour tout amusement, et à jouer de l'éventail pour toute conversation. Mort de ma vie ! je ne permettrai pas que vous fassiez un pareil mariage, ou vous me donnerez mon congé tout à l'heure.

ÉLIANTE.

Que veux-tu que je fasse?

FINETTE.

Que vous ayez le courage de vous rendre heureuse, et que vous épousiez un homme de mon pays, un français. Considérez, Madame, que c'est la meilleure pâte de maris qu'il y ait au monde; qu'ils doivent servir de modèle aux autres nations, et qu'un français a cent fois plus de politesse et de complaisance pour sa femme, qu'un anglais n'en a pour sa maîtresse. Une belle dame comme vous seroit adorée de son mari en France. Il ne croiroit pas pouvoir faire un meilleur usage de son bien que de l'employer à se ruiner pour vous. Il n'auroit pas de plus grand plaisir que de vous voir brillante et parée, attirer tous les regards, assujettir tous les cœurs. Le premier appartement, le meilleur carrosse et les plus beaux laquais seroient pour Madame. Vous verriez sans cesse une foule d'adorateurs empressés à vous plaire, ingénieux à vous amuser, étudier vos goûts, prévenir vos désirs; s'épuiser en fêtes galantes, vous promener de plaisirs en plaisirs,

Digitized by Google

sans que votre époux osât y trouver à redire, de peur d'être sifflé de tous les honnêtes gens.

ÉLIANTE.

Mais, Finette, comment faut-il m'y prendre pour déterminer mon père ?

FINETTE.

Il faut lui parler avec la noble fermeté qui convient à une veuve, sans sortir du respect que doit une fille à son père; il faut lui représenter que les maris de ce pays-ci ne sont pas faits pour rendre une femme heureuse, que vous en avez déjà fait la dure expérience, et qu'il s'offre un parti plus avantageux et plus conforme à votre inclination, un marquis français, jeune, riche, bien fait.

ÉLIANTE.

Mon père n'y consentira jamais. Il est déjà prévenu contre lui, comme tu l'as vu par sa lettre; car c'est assurément de lui dont on lui aura parlé.

FINETTE.

Milord Craff votre père est un homme sensé, il ne sera pas difficile de lui faire entendre raison.

ÉLIANTE.

Moi-même, j'ai lieu de n'être pas contente du marquis; son indiscrétion et son étourderie...

FINETTE, *l'interrompant.*

Bon! bon! il faut lui passer quelque chose, en faveur de la jeunesse et des grâces.. (*Voyant paroître milord Houzey.*) Mais voici milord Houzey, votre frère : c'est du fruit nouveau.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LE LORD HOUZEY, ÉLIANTE, FINETTE.

LE LORD HOUZEY, *à Éliante.*

Eh! bonjour, ma petite sœur.

ÉLIANTE.

Bonjour, mon frère. Tu te rends bien rare depuis quelque temps.

LE LORD HOUZEY.

Que veux-tu? tu as changé de quartier, et je ne sais que d'aujourd'hui ta nouvelle demeure. D'ailleurs, depuis que je ne t'ai vue, j'ai été entraîné par une chaîne de plaisirs, et j'ai fait connoissance avec un jeune seigneur français, qu'on appelle le marquis de Polinville. C'est bien le garçon le plus aimable, le plus gracieux!... Tiens, moi qui brille, sans vanité, parmi tout ce qu'il y a de beau à Londres, je ne suis qu'un maussade auprès de lui, et je ne compte savoir vivre que du jour que je le connois. Ah! qu'il m'a appris de choses en cinq ou six conversations, et que je me suis façonné avec lui en quatre jours de temps! Cela n'est pas concevable, et tu dois me trouver bien changé.

ÉLIANTE.

Cela est vrai; je te trouve beaucoup plus ridicule qu'à l'ordinaire.

FINETTE, *au lord Houzey.*

Allez, ne la croyez pas; je ne vous ai jamais vu si gentil.

LE

Digitized by Google

LE LORD HOUZEY, *à Eliante.*

J'étois sot, timide, embarrassé, quand je me trouvois avec des dames. Je ne savois que leur dire; mais à présent, ce n'est plus cela. Si tu me voyois dans un cercle de femmes, tu serois étonnée, ma petite sœur. Je suis sémillant, je badine, je folâtre, je papillonne, je voltige de l'une à l'autre, je les amuse toutes. Je parois poli, respectueux en public; mais je suis hardi, entreprenant tête à tête, rien ne plaît plus au beau sexe qu'une noble assurance.

ÉLIANTE.

Tu te gâtes, mon frère, et tu deviens libertin.

FINETTE.

Une petite pointe de libertinage ne messied point à un jeune homme, et rien ne le polit plus que le commerce des femmes.

LE LORD HOUZEY, *à Eliante.*

Finette a raison. C'est elle qui m'a donné la première leçon de politesse: je ne l'oublierai pas. (*Finette montre de l'embarras.*) Elle est modeste, mes louanges la font rougir. Ma foi! vive les femmes, elles sont l'ame de tous les plaisirs! Par exemple, à table, rien n'est plus charmant qu'une jolie femme en pointe de vin, qui chante un air à boire, ou qui s'attendrit le verre à la main. Nous autre Anglais, nous n'entendons pas nos intérêts quand nous vous bannissons de nos parties. Nous ne buvons que pour boire, et nous portons la tristesse jusqu'au sein de la joie. Il n'est que les Français pour faire agréablement la débauche.

Digitized by Google

J'ai fait avant hier, avec le marquis, le plus délicieux souper, au Lion rouge; le tout accommodé par un cuisinier français, et servi à petits plats, mais délicats. Nous étions en femmes. Tiens, ma petite sœur, je n'ai jamais tant eu de plaisir en ma vie. Que d'esprit! que d'enjouement! que de volupté! que nous fîmes... que nous dîmes de jolies choses! Je t'y souhaitai plus d'une fois, tant je suis bon frère!

ÉLIANTE.

Le marquis français est un fort bon maître. Il vous instruit bien, à ce que je vois.

LE LORD HOUZEY.

Je veux te le faire connoître. Il ne sera pas mal aisé, car je viens d'apprendre qu'il loge dans ce même hôtel. Je lui ai déjà parlé de toi, sans te nommer pourtant... Il me vient une idée. Je lui dois donner à souper ce soir au Lion rouge. Tout est déjà commandé pour cela: il faut que tu sois des nôtres, et Finette aussi.

FINETTE, *faisant la révérence.*

Vous me faites trop d'honneur, Monsieur.

ÉLIANTE.

Je le veux bien; mais à condition que mon père, qui arrive aujourd'hui, sera aussi de la partie.

LE LORD HOUZEY, *surpris.*

Mon père arrive aujourd'hui?

ÉLIANTE.

Oui, aujourd'hui même; et vos fredaines, dont il est informé, sont en partie cause de son voyage.

Digitized by Google

LE LORD HOUZEY.

Il vient bien mal à propos... Que ces pères sont incommodes! Voilà notre partie dérangée..... Adieu, ma sœur, je vais contremander le souper, et déprier nos gens. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

ÉLIANTE, FINETTE.

FINETTE.

Votre frère se forme, Madame.

ÉLIANTE.

Il se gâte, plutôt, et le voilà enrôlé dans la coterie de nos beaux d'Angleterre; engeance ici d'autant plus insupportable qu'elle a tous les vices de vos petits-maîtres de France sans en avoir les grâces... (*Voyant paroître Jacques Rosbif.*) Mais quelqu'un vient... Ah! c'est ce vilain Rosbif. Depuis qu'on en veut faire mon mari, je le trouve encore plus désagréable.

FINETTE.

Cela est naturel. Allez, rentrez, Madame... Laissez-moi le soin de recevoir sa visite pour vous. Je vais le congédier à la française.

(*Eliante rentre dans son appartement.*)

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

JACQUES ROSBIF, FINETTE, *faisant plusieurs révérences à Jacques Rosbif.*

ROSBIF.

Finissez, avec toutes vos révérences, qui ne mènent à rien.

FINETTE.

Vous êtes naturellement si civil et si honnête à l'égard des autres, qu'on ne se lasse pas de l'être envers vous.

ROSBIF.

Verbiage encore inutile. Venons au fait. Où est Eliante?

FINETTE.

Elle n'est pas visible.

ROSBIF.

Elle doit l'être pour son prétendu.

FINETTE, *éclatant de rire.*

Vous, son prétendu? Ah! ah! ah!

ROSBIF.

Oui, moi-même. Qu'est-ce qu'il y a là de si plaisant?

FINETTE.

Je vous demande pardon, Monsieur; mais votre figure est si extraordinaire, que je ne puis m'empêcher d'en rire.

ROSBIF.

Vous êtes une impudente, avec toute votre politesse.

Digitized by Google

FINETTE.

Mais, Monsieur....

ROSBIF, *l'interrompant.*

Je m'appelle Jacques Rosbif, et non pas monsieur. Je vous ai dit cent fois, ma mie, que ce nom là m'affligeoit les oreilles : il y a tant de faquins qui le portent....

FINETTE, *l'interrompant à son tour.*

Eh bien! Jacques Rosbif, puisque Jacques Rosbif il y a, regardez-vous dans votre miroir, et rendez-vous justice. Il vous dira que vous n'êtes ni assez bien mis pour être présenté à la fille d'un lord, ni assez aimable pour être son mari. Je veux vous faire voir un jeune marquis de chez moi, qui loge dans cet hôtel. C'est là ce qui s'appelle un *joli* homme! et si, ce n'est encore rien en comparaison de nos jeunes seigneurs de la cour.

ROSBIF.

Je gage que c'est cet original de marquis de Polinville? Je ne serai pas fâché de le voir. On m'en a fait un portrait assez ridicule.

FINETTE.

Parlez avec plus de respect d'un français, et surtout d'un français homme de qualité.

ROSBIF.

Qu'est-ce qu'elle vient me chanter avec son homme de qualité? Je me moque d'une noblesse imaginaire. Les vrais gentilshommes, ce sont les honnêtes gens; il n'y a que le vice de roturier.

FINETTE.

C'est là le discours d'un marchand, qui vou-

Digitized by Google

droit trancher du philosophe.... (*Voyant paroître le marquis.*) Mais je vois entrer monsieur le marquis lui-même. Vous allez trouver à qui parler.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, ROSBIF, FINETTE.

FINETTE, *au marquis, en lui montrant Rosbif.*

Monsieur le Marquis, voilà un homme que je vous donne à décrasser : il en a grand besoin; je vous le recommande. Son nom est Jacques Rosbif; ne l'oubliez pas. (*Elle sort.*)

SCÈNE X.

LE MARQUIS, ROSBIF.

LE MARQUIS, *à part.*

Elle a raison, cet homme n'a pas l'air avantageux. N'importe, faisons-lui politesse; ne nous démentons point.... (*A Rosbif, qu'il voit le regarder attentivement.*) Monsieur, peut-on vous demander qu'est-ce qui me procure, de votre part, l'honneur d'une attention si particulière?

ROSBIF.

La curiosité.

LE MARQUIS.

Mais, encore; ne puis-je savoir à quoi je vous suis bon?

ROSBIF.

A me dire, au vrai, si vous êtes le marquis de Polinville.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Oui, c'est moi-même.

ROSBIF.

Cela étant, je m'en vais m'asseoir, pour vous voir plus à mon aise. (*Il se met dans un fauteuil.*)

LE MARQUIS.

Vous êtes sans façon, Monsieur, à ce qu'il me paroît.

ROSBIF, *d'un ton flegmatique.*

Allons, courage, donnez-vous des airs, ayez des façons, dites-nous de jolies choses. Je vous regarde, je vous écoute.

LE MARQUIS.

Comment! Jacques Rosbif, mon ami! vous raillez, je pense? vous tirez sur moi. Tant mieux! morbleu! tant mieux! J'aime les gens qui montrent de l'esprit, et même à mes dépens. Je vois que vous êtes venu ici pour faire assaut d'esprit avec moi.... (*Lui présentant la main.*) Touchez là; c'est me prier d'une partie de plaisir. Mais, prenez garde à vous, je suis un rude joueur, je vous en avertis. J'en ai désarçonné de plus fermes que vous. Quand ma cervelle est une fois échauffée, vous diriez d'un feu d'artifice: ce ne sont que fusées, ce ne sont que pétards... Bz! pif! paf! pouf! Un coup n'attend pas l'autre. Eh quoi! vous avez déjà peur? vous avez perdu la parole? Allons, du cœur, défendez-vous, ripostez donc. Je n'aime pas la gloire aisée. Vous débutez par un coup de feu, et vous en demeurez là.... Vous ne répondez rien?.... Là, avouez du moins votre défaite.....

Digitized by Google

Hein? plaît-il?... J'enrage! pas le mot!.... Hola! eh! Jacques Rosbif, vous dormez, réveillez-vous. (*A part.*) Oh! parbleu! voilà un animal bien taciturne. Je crois qu'il le fait exprès pour m'impatienter, mais je n'en serai pas la dupe. Je vais suivre son exemple et faire une conversation à l'anglaise.

(*Il va s'asseoir vis-à-vis Rosbif, le regardant long-temps sans rien dire; ensuite il interrompt son silence de trois ou quatre* how do you, *qu'il lui adresse en le saluant.*)

Si quelqu'un s'avisoit d'écouter aux portes, il seroit bien attrapé... (*A Rosbif.*) C'est donc là, Monsieur, tout ce que vous avez à me dire? En vérité, il faut avouer que votre conversation est bien agréable, et qu'il y a beaucoup à profiter avec vous. Où prenez-vous toutes les belles choses que vous dites? Il vous échappe des traits, mais des traits dignes d'être imprimés. A votre place, j'aurois toujours à mes côtés un homme qui écriroit toutes mes réparties. Cela feroit un beau livre, au moins!

ROSBIF, *se levant brusquement.*

Il n'ennuieroit pas le public. Il vaut mieux se taire que de dire des fadaises, et se retirer que d'en écouter... Adieu... Je vous ai donné le temps de déployer toute votre impertinence, et j'ai voulu voir si vous étiez aussi ridicule qu'on me l'avoit dit. Il faut vous rendre justice, vous passez votre renommée. Vous avez tort de vous lais-

Digitized by Google

ser voir pour rien : vous êtes un fort joli bouffon, et vous valez bien trois schelins. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

LE MARQUIS.

J'APPRENDROIS à parler à ce brutal là s'il portoit une épée.

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, ÉLIANTE, FINETTE.

FINETTE, *au marquis.*

Eh bien! Monsieur, avez-vous dégourdi notre homme?

LE MARQUIS.

Va te promener. Tu viens de me mettre aux prises avec le plus grand cheval de carrosse, l'animal le plus sot...

ÉLIANTE, *l'interrompant.*

Donnez, s'il vous plaît, d'autres épithètes à un homme qui doit être mon époux.

LE MARQUIS.

Lui votre époux, Madame? Ah! si je l'avois su, il seroit sorti avec deux oreilles de moins. Mais vous voulez badiner, et ce personnage là...

ÉLIANTE, *l'interrompant.*

Je ne badine point du tout. Mon père vient exprès pour ce mariage.

LE MARQUIS.

Eh! vous y consentirez?

Digitized by Google

ÉLIANTE.

Je n'y aurois peut-être pas consenti, si vous aviez été plus raisonnable; mais votre indiscrétion et vos airs éventés...

FINETTE, *l'interrompant.*

Oh! ne querellons point, nous n'en avons pas le temps; ne songeons qu'à bien nous entendre tous trois pour donner l'exclusion à Jacques Rosbif. Commencez, Madame, par tout oublier.

ÉLIANTE.

Soit. Je suis bonne, je veux bien lui pardonner encore cette fois-ci; mais ce sera la dernière, et à condition qu'il sera plus discret et plus retenu à l'avenir. (*Au marquis.*) Mon père arrive incessamment; ainsi, Monsieur, modérez cette vivacité française quand vous le verrez. Surtout point d'airs et fort peu de manières.

LE MARQUIS, *avec affectation.*

Je vous proteste, je vous jure, Madame, que je serai désormais le plus simple, le plus uni de tous les hommes.

ÉLIANTE.

Fort bien! en me disant que vous serez le plus simple, le plus uni de tous les hommes, vous êtes tout le contraire. Vous donnez des coups de tête, vous gesticulez, vous parlez d'un ton et d'un air...

FINETTE, *l'interrompant.*

Eh! Madame, voulez-vous que monsieur le Marquis ait l'air d'un Caton à son âge?

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Non, elle veut que j'aie l'air de monsieur Jacques Rosbif, son prétendu.

ÉLIANTE.

Monsieur, je veux que vous ayez l'air raisonnable, et que vous preniez monsieur le baron pour modèle.

LE MARQUIS.

Moi, je ne copie personne, Madame; je me pique d'être original.

ÉLIANTE.

On le voit bien. Mais souvenez-vous toujours que je ne vous pardonne qu'à condition que vous changerez d'air et de conduite, et surtout que vous ne ferez plus de souper au Lion rouge. Adieu, je vous laisse. Finette et moi, nous allons au-devant de mon père.

(*Eliante sort avec Finette.*)

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS.

Elle me parle du Lion rouge! qui diantre a pu l'informer du souper que j'y ai fait? Je suis encore prié pour ce soir. (*Voyant paroître le lord Houzey.*) Mais voici le petit lord Houzey; c'est justement notre Amphitryon; je vais me dégager.

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, LE LORD HOUZEY.

LE LORD HOUZEY.

Monsieur le Marquis, j'ai un vrai chagrin de ne pouvoir pas vous donner à souper ce soir; mon père arrive aujourd'hui, et je viens pour vous prier de remettre la partie à une autre fois.

LE MARQUIS.

Je suis charmé du contre-temps, mon cher Milord, car aussi bien, je n'aurois pas pu être des vôtres.

LE LORD HOUZEY.

Moi, j'en suis au désespoir! Je compte pour perdus tous les momens que je n'ai pas le bonheur d'être avec vous. Vos conversations sont autant de leçons pour moi. Plus je vous vois, et plus je sens la supériorité que vous avez sur nous.

LE MARQUIS, *à part.*

Ce jeune homme est assez poli pour un anglais.

LE LORD HOUZEY.

Enseignez-moi, de grâce, comment vous faites pour être si aimable. C'est un je ne sais quoi qui nous manque, que je ne puis exprimer.

LE MARQUIS.

Et qu'il ne vous sera pas difficile d'attraper. Vos discours, vos façons vous distinguent déjà de vos compatriotes. Vous savez vivre, vous sentez votre bien, et vous avez l'air français.

LE LORD HOUZEY.

J'ai l'air français? Ah! Monsieur, vous ne pou-

Digitized by Google

vez rien me dire dont je sois plus flatté. C'est de tous les airs celui que j'ambitionne le plus.

LE MARQUIS.

Vous avez du goût, Milord, vous irez loin. Vous avez de la figure, vous avez des grâces, ce seroit un meurtre de les enfouir; il faut les développer, Monsieur, il faut les développer. La nature commence un joli homme, mais c'est l'art qui l'achève.

LE LORD HOUZEY.

Eh! en quoi consiste précisément cet art?

LE MARQUIS.

En des riens qui échappent et qu'il faut saisir; en des bagatelles qui font les agrémens. Un coup de tête, un air d'épaule, un geste, un souris, un regard, une expression, une inflexion de voix; la façon de s'asseoir, de se lever, de tenir son chapeau, de prendre du tabac, de se moucher, de cracher. Par exemple, permettez-moi de vous dire que vous mettez votre chapeau en garçon marchand. Regardez-moi. C'est ainsi qu'on le porte à la cour de France. (*Le lord Houzey place son chapeau de la même manière que le marquis.*) Oui, comme cela.

LE LORD HOUZEY.

Je ne l'oublierai pas. J'aime les airs, les manières, les façons.

LE MARQUIS.

Doucement, Monsieur; allons bride en main.

Digitized by Google

Ne confondons point, s'il vous plaît, les uns avec les autres. Les airs sont distingués des manières, et les manières des façons. On a des manières, on fait des façons, on se donne des airs. Un homme du monde, par exemple, a des manières.... Ecoutez ceci, c'est la quintescence du savoir-vivre.... Un homme du monde a des manières, par égard, par attention pour les autres, pour leur marquer la considération qu'il a pour eux, l'envie qu'il a de leur plaire et de s'attirer leur bienveillance. Est-il dans un cercle? Il est toujours attentif à ne rien faire, à ne rien dire que d'obligeant : Il prête poliment l'oreille à l'un, répond grâcieusement à l'autre; applaudit celui-ci d'un souris, fait agréablement la guerre à celui-là; dit une douceur à la mère, regarde tendrement la fille. Vous fait-il un plaisir? la façon dont il le fait, est cent fois au-dessus du plaisir même. Par exemple, s'il sait que vous avez besoin d'une somme d'argent, il vous la glisse doucement dans la poche, sans que vous y preniez garde. De toutes les manières, cette dernière est la plus belle, mais, par malheur, c'est la moins usitée. Vous refuse-t-il quelque chose, ce qui est plus ordinaire, il assaisonne ce refus de paroles si douces et de tant de politesses, que vous croyez lui avoir encore obligation. Allez-vous voir sa femme? Il s'échappe adroitement, il vous laisse le champ libre; et voilà ce qu'on appelle un homme qui sait vivre, un homme qui a des manières.

Digitized by Google

LE LORD HOUZEY.

Et un homme bon à connoître, monsieur le Marquis. Et les façons?

LE MARQUIS.

Un provincial fait des façons, par une politesse mal entendue, par une ignorance des usages, et faute de connoître la cour et la ville. Complimenteur éternel, il vous assommera de sa civilité maussade; il vous estropiera pour vous témoigner combien il vous estime, et sera aux coups de poing avec vous pour vous obliger à prendre le haut du pavé, ou vous jettera tout au travers d'une porte pour vous faire passer le premier. On nomme cela être poliment brutal, ou brutalement poli. Ainsi souvenez-vous des façons pour n'en jamais faire.

LE LORD HOUZEY.

Je n'y manquerai pas.

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, LE LORD CRAFF, LE LORD HOUZEY.

LE LORD CRAFF, *à part, dans le fond du théâtre, sans voir d'abord le lord Houzey et le marquis.*

Je cherche partout mon fils.... (*Apercevant le lord Houzey et le marquis.*) Mais le voilà apparemment avec ce marquis français.... Asseyons-nous un peu pour écouter leur conversation. (*Il s'assied dans le fond du théâtre.*)

Digitized by Google

LE LORD HOUZEY, *au marquis.*

Et les airs?

LE MARQUIS.

Un joli homme se donne des airs.... (redoublez d'attention, je vous prie, car ceci est profond.) Un joli homme se donne des airs par complaisance pour lui-même, pour apprendre aux autres le cas qu'il fait de sa propre personne, pour les avertir qu'il a du mérite, qu'il en est tout pénétré, qu'on y fasse attention... Est-il à la promenade?.. (*Il se promène en traversant le théâtre. Le lord Houzey passe de l'autre côté en l'imitant.*) Il marche fièrement, la tête haute, les deux mains dans la ceinture, comme pour dire à ceux qui sont autour de lui : « Rangez-vous, Messieurs. Regar- » dez-moi passer : n'ai-je pas bon air? Ne suis-je » pas fait au tour?... Et vous, mesdames les fri- » ponnes, qui me parcourez des yeux en souriant, » vous voudriez me posséder, vous voudriez me » posséder!... » Voit-il passer quelqu'un de sa connoissance? Il affecte une politesse de seigneur; il lui fait une inclination de tête, comme s'il lui disoit: « Allez; bonjour, Monsieur. Je me souviens » de vous : je vous protège. » Entre-t-il quelque part? Il se précipite dans un fauteuil, une jambe sur l'autre, tape du pied, marmotte un petit air, joue d'une main avec son jabot, et se caresse le menton de l'autre; il s'en conte à lui-même, et semble se parler ainsi : « En vérité, je suis un fri- » pon bien aimable, et voilà un visage qui donne » sûrement de la tablature à la dame du logis! »

Digitized by Google

Va-t-il voir une bourgeoise? « Eh! bonjour, ma » petite Fanchonnette. Comment te portes-tu? » Te voilà jolie comme un petit ange. Çà, vîte, » qu'on vienne s'asseoir auprès de moi, qu'on me » baise, qu'on me caresse, qu'on ôte ce gant, que » je voie ce bras, que je le mange, que je le croque. » Tu détournes la tête, tu recules, tu rougis? Eh! » fi donc, ma pauvre enfant! tu ne sais pas vivre. » Est-ce qu'on refuse quelque chose à un homme » comme moi? Est-ce qu'on se fait prier? Est-ce » qu'on a de la pudeur dans le monde? »

LE LORD HOUZEY.

Voilà une instruction dont je ferai mon profit.

LE MARQUIS.

Tout ce que je vous dis-là paroît fat à bien des gens; *mais cela est nécessaire.* Il faut s'afficher soi-même, il faut se donner pour ce qu'on vaut : il faut avoir le courage de dire tout haut qu'on a de l'esprit, du cœur, de la naissance, de la figure. Le monde ne vous estime qu'autant que vous vous prisez vous-même; et de toutes les mauvaises qualités qu'un homme peut avoir, je n'en connois pas de pire que la modestie : elle étouffe le vrai mérite, elle l'enterre tout vivant. C'est l'effronterie, *morbleu! c'est* l'effronterie qui le met au jour, qui le fait briller.

LE LORD HOUZEY.

A présent que je sais ce que c'est que les airs, ah! que je vais m'en donner, que je vais m'en donner!

Digitized by Google

LE LORD CRAFF, *à part.*

Mon fils est dans de très-belles dispositions, et voilà un fort bel entretien.

LE LORD HOUZEY, *au marquis.*

Puisque nous sommes sur ce chapitre, je voudrois vous prier de m'apprendre quelles sont les qualités qui entrent nécessairement dans la composition d'un joli homme.

LE MARQUIS.

Il faut être né d'abord avec un grand fonds de confiance et de bonne opinion de soi-même, un heureux penchant à la raillerie et à la médisance, avec un goût dominant pour le plaisir, et même pour le libertinage; un amour extrême pour le changement et la coquetterie.

LE LORD HOUZEY.

Oh! grâce au ciel! je suis fourni de tout cela.

LE MARQUIS.

Mais, par-dessus tout cela, il faut avoir reçu de la nature les grâces en partage, sans quoi les autres qualités deviennent inutiles; de la liberté, du goût, de l'enjouement, du badinage, de la légèreté dans tout ce que vous faites. Choquez plutôt les bienséances que de manquer d'agrément. L'agrément est avant tout, il fait tout passer; et, s'il falloit opter, j'aimerois cent fois mieux faire une impertinence avec grâce, qu'une politesse avec platitude. Des traits, de la vivacité, du joli, du brillant dans ce que vous dites. Ne vous embarrassez point du bon sens, pourvu que vous fassiez

Digitized by Google

voir de l'esprit : l'on ne fait briller l'un qu'aux dépens de l'autre.

LE LORD CRAFF, *à part.*

Quelle impertinence!

LE LORD HOUZEY, *au marquis.*

Il me paroît, monsieur le Marquis, que vous oubliez deux qualités importantes.

LE MARQUIS.

Lesquelles?

LE LORD HOUZEY.

Le don de mentir aisément, et le talent de jurer avec énergie.

LE MARQUIS.

Vous avez raison : rien n'orne mieux un discours qu'un mensonge dit à propos, ou qu'un serment fait en temps et lieu.

LE LORD HOUZEY.

C'est encore ce que je possède assez bien ; surtout, je jure fort joliment, et personne ne prononce mieux que moi un *ventrebleu!* un *le diable m'emporte!* un *la peste m'étouffe!*

LE LORD CRAFF, *à part.*

Ah! le petit fripon!

LE MARQUIS, *au lord Houzey.*

Eh! fi donc, Monsieur! ce sont des sermens usés, qui traînent partout. Il faut des sermens plus distingués, des sermens tout neufs. Je vous ferai présent, la première fois, d'un recueil d'imprécations et de sermens, nouvellement inventés par un capitaine de dragons, revus par un officier de marine, et augmentés par un abbé gascon, qui

Digitized by Google

avoit perdu son argent au trictrac. C'est un fort bon livre et qui vous instruira.

LE LORD CRAFF, *à part, et se levant brusquement.*

C'est trop de patience; je n'y puis plus tenir.

LE LORD HOUZEY, *à part.*

Ah! j'aperçois mon père... Je ne le croyois pas si près.

LE LORD CRAFF, *au Marquis, avec ironie.*

Vous voulez bien, monsieur le Marquis, que je vous remercie des bonnes et solides instructions que vous donnez-là à mon fils?... (*Au lord Houzey, d'un ton sec.*) Pour vous, Monsieur, je suis bien aise de voir comme vous employez votre temps.

LE LORD HOUZEY, *avec embarras.*

Monsieur le Marquis... a la bonté... de me former le goût.

LE MARQUIS, *au lord Craff.*

Oui, oui, Monsieur, je lui apprends des choses dont vous ne feriez pas mal de profiter vous-même.

LE LORD CRAFF, *au lord Houzey.*

Allez, retirez-vous. Je vous donnerai tantôt d'autres leçons. (*Le lord Houzey sort.*)

SCÈNE XVI.

LE MARQUIS, LE LORD CRAFF.

LE MARQUIS.

Ou! parbleu! je vous défie de lui donner, dans

Digitized by Google

toute votre vie, autant d'esprit que je viens de lui en donner en un quart d'heure de temps.

LE LORD CRAFF.

Avant que de vous répondre, je vous prie de me dire ce que c'est que l'esprit et en quoi vous le faites consister.

LE MARQUIS.

L'esprit, est à l'égard de l'ame, ce que les manières sont à l'égard du corps : il en fait la gentillesse et l'agrément : et je le fais consister à dire de jolies choses sur des riens, à donner un tour brillant à la moindre bagatelle, un air de nouveauté aux choses les plus communes.

LE LORD CRAFF.

Si c'est-là avoir de l'esprit, nous n'en avons pas ici : nous nous piquons même de n'en pas avoir; mais, si vous entendez par l'esprit le bon sens...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Non, Monsieur, je ne suis pas si sot de confondre l'esprit avec le bon sens. Le bon sens n'est autre chose que ce sens commun qui court les rues, et qui est de tous les pays. Mais l'esprit ne vient qu'en France : c'est, pour ainsi dire, son terroir, et nous en fournissons tous les autres peuples de l'Europe. L'esprit ne fait que voltiger sur les matières; il n'en prend que la fleur. C'est lui qui fait un homme aimable, vif, léger, enjoué, amusant, les délices des sociétés, un beau parleur, un railleur agréable, et, pour tout dire, un français. Le bon sens, au contraire, s'appesantit

Digitized by Google

sur les matières, en croyant les approfondir; il traite tout méthodiquement, ennuyeusement. C'est lui qui fait un homme lourd, pédant, mélancolique, taciturne, ennuyeux; le fléau des compagnies, un moraliseur, un rêveur creux; en un mot... (*Il hésite.*)

LE LORD CRAFF.

Un anglais, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Par politesse, je ne voulois pas trancher le mot, mais vous avez mis le doigt dessus.

LE LORD CRAFF.

C'est-à-dire, selon votre langage, qu'un anglais est un homme de bon sens, qui n'a pas d'esprit?

LE MARQUIS.

Fort bien!

LE LORD CRAFF.

Et qu'un français est un homme d'esprit, qui n'a pas le sens commun?

LE MARQUIS.

A merveille!

LE LORD CRAFF.

Toute la nation française vous doit un remercîment pour une si belle définition. Mais, puisque vous renoncez au bon sens, savez-vous bien, Monsieur, que je suis en droit de vous refuser l'esprit?

LE MARQUIS.

Allez, Monsieur, vous vous moquez des gens!

Digitized by Google

Pouvez-vous me refuser ce que je possède et que vous n'avez pas?

LE LORD CRAFF.

Je prétends vous prouver que l'esprit ne peut exister sans le bon sens.

LE MARQUIS.

Exister, exister? Voilà un mot qui sent furieusement l'école.

LE LORD CRAFF.

Quoique je sois homme de condition, je n'ai pas honte de parler comme un savant; et je vous soutiens que l'esprit n'est autre chose que le bon sens orné, qu'ainsi...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Ah! vous m'allez pousser un argument?

LE LORD CRAFF.

Je ferai plus, je vous démontrerai...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Non, Monsieur, on ne me démontre rien; on ne me persuade pas même.

LE LORD CRAFF.

Quelqu'opiniâtre que vous soyez, je vous convaincrai par la force de mon raisonnement....

LE MARQUIS, *l'interrompant en regardant sa bague.*

Vous avez là un diamant qui me paroît beau, et merveilleusement bien monté.

LE LORD CRAFF.

Ne voilà-t-il pas mon homme d'esprit qu'un rien distrait, qu'une niaiserie occupe, tandis qu'on agite une question sérieuse!

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Eh! Monsieur, ne voyez-vous pas que c'est une manière adroite dont je me sers pour vous avertir poliment de finir une dissertation qui me fatigue.

LE LORD CRAFF.

C'est une chose étonnante que le bon sens vous soit à charge, et qu'il n'y ait que la bagatelle....

LE MARQUIS, *l'interrompant en chantant.*

Sans l'amour et sans ses charmes
Tout languit dans l'univers...

LE LORD CRAFF, *l'interrompant à son tour.*

Pour un garçon qui fait métier de politesse, c'est bien en manquer; et je suis bien bon de vouloir faire entendre raison à un calotin.

LE MARQUIS.

Alte-là, Monsieur. Quand on nous attaque par un trait, par un bon mot, nous tâchons d'y répondre par un autre; mais, quand on va jusqu'à l'insulte, qu'on nous dit grossièrement des injures, voici notre réplique. (*Il tire son épée.*)

SCÈNE XVII.

LE MARQUIS, LE BARON, LE LORD CRAFF.

LE BARON, *au marquis, en saisissant son épée.*

Arrête, Marquis; apprends qu'à Londres il est défendu de tirer l'épée.

LE MARQUIS.

Comment! morbleu! on m'ennuiera, et je ne pourrai

Digitized by Google

pourrai pas le témoigner? Ensuite on m'outragera et il ne me sera pas permis d'en tirer vengeance? Ah! j'en aurai raison, fût-ce de toute la ville.

LE LORD CRAFF, *à part.*

J'ai besoin de tout mon flegme pour contenir ma juste colère.

LE BARON, *au marquis.*

Modère ce transport: tu n'es pas ici en France.

LE MARQUIS.

Je sors, car, si je demeurois plus long-temps, je ne serois pas mon maître.... (*Au lord Craff.*) Adieu, mons de l'Angleterre; si vous avez du cœur, nous nous verrons hors la ville.

(*Il sort en chantant.*)

SCÈNE XVIII.

LE BARON, LE LORD CRAFF.

LE BARON.

Je vous fais réparation pour lui, Monsieur. Je vous prie d'excuser l'étourderie d'un jeune homme qui sort de son pays pour la première fois, et qui croit que toutes les mœurs doivent être françaises.

LE LORD CRAFF.

En vérité, Monsieur, vous m'étonnez.

LE BARON.

D'où vient?

LE LORD CRAFF.

Vous êtes français et vous êtes raisonnable?

Digitized by Google

LE BARON.

Eh! Monsieur, pouvez-vous donner dans un préjugé si peu digne d'un galant homme tel que vous me paroissez être, et décider de toute une nation sur un étourdi, comme celui que vous venez de voir? Croyez-moi, Monsieur, il est en France des gens raisonnables autant qu'ailleurs; et s'il se trouve parmi nous des impertinens, nous les regardons du même œil que vous, et nous sommes les premiers à connoître et à jouer leur ridicule. D'ailleurs, c'est un malheur que nous partageons avec les autres peuples. Chaque nation a ses travers, chaque pays a ses originaux. Sortez donc, Monsieur, d'une erreur qui vous fait tort à vous-même, et rendez-vous à la raison dont vous faites tant de cas.

LE LORD CRAFF.

Oui, Monsieur, je m'y rends. Je sens combien cette raison est puissante sur les esprits, quand elle est accompagnée de politesse et d'agrément. Je vous demande votre amitié avec votre estime; vous venez d'emporter toute la mienne.

LE BARON.

Ah! Monsieur, mon amitié vous est toute acquise. Souffrez que je vous embrasse et que je vous témoigne la joie que je ressens d'avoir conquis le cœur d'un anglais, et d'un anglais de votre mérite. La victoire est trop flatteuse pour ne pas en faire gloire.

Digitized by Google

LE LORD CRAFF.

Adieu, Monsieur ; je sors tout pénétré de ce que vous m'avez dit. (*Il sort.*)

SCÈNE XIX.

LE BARON.

C'est ainsi que les hommes se préviennent les uns contre les autres, sans se connoître. Quelque raisonnables qu'ils soient, ils ne sont pas à l'abri des préjugés de l'éducation.

SCÈNE XX.

LE BARON, FINETTE.

FINETTE.

Ah! Monsieur, savez-vous à qui vous venez de parler là?

LE BARON.

A un très-galant homme ; c'est tout ce que j'en sais.

FINETTE.

C'est au père de ma maîtresse.

LE BARON.

Au père d'Eliante ? l'aventure est heureuse pour moi!

FINETTE.

Elle ne l'est guère pour monsieur le marquis... (*Voyant paroître Eliante.*) Voilà Madame.

Digitized by Google

SCÈNE XXI.

LE BARON, ÉLIANTE, FINETTE.

LE BARON, *à Eliante.*

Eh bien! Madame, êtes-vous déterminée?

ÉLIANTE.

Oui, à suivre en tout les volontés de mon père. Ainsi, Monsieur, si vous voulez m'obtenir, c'est à lui qu'il faut s'adresser.

LE BARON.

Madame, j'y vole. (*Il sort.*)

SCÈNE XXII.

ÉLIANTE, FINETTE.

FINETTE.

Que faites-vous, Madame?

ÉLIANTE.

Ce que je dois faire. Après ce que je viens d'apprendre du marquis, si je lui pardonnois, je serois indigne de l'amitié de mon père. Ce dernier trait vient de m'ouvrir les yeux, et me donne pour le marquis tout le mépris qu'il mérite.

SCÈNE XXIII.

LE BARON, LE LORD CRAFF, JACQUES ROSBIF, ÉLIANTE, FINETTE.

LE LORD CRAFF, *au baron et à Rosbif, sans voir d'abord Eliante et Finette.*

Messieurs, je ne puis vous répondre qu'en pré-

Digitized by Google

sence de ma fille... (*Apercevant Eliante et Finette.*) Mais la voici.

SCÈNE XXIV.

LE MARQUIS, LE BARON, LE LORD CRAFF, LE LORD HOUZEY, ROSBIF, ÉLIANTE, FINETTE.

LE LORD HOUZEY, *au lord Craff, en tenant le marquis par la main, et en le lui présentant.*

Mon père, voilà monsieur le Marquis, qui est au désespoir de ce qui s'est passé. Il est naturellement si poli...

LE LORD CRAFF, *l'interrompant.*

Taisez-vous, petit coquin! Vous avez vous-même besoin que quelqu'un parle pour vous.

LE MARQUIS.

Monsieur, je n'avois pas l'honneur de vous connoître.

LE LORD CRAFF.

Il suffit, Monsieur; j'excuse votre jeunesse. Je ne veux pas même gêner ma fille. Je me contenterai de lui représenter...

ÉLIANTE, *l'interrompant.*

Non, mon père, décidez vous-même. L'époux que vous me donnerez sera toujours sûr de me plaire.

LE MARQUIS, *bas.*

Vous risquez de me perdre; vous vous en repentirez, Madame.

Digitized by Google

LE LORD CRAFF, *à Eliante.*

Comme je n'ai que trois jours à demeurer ici, et qu'il faut absolument vous marier avant mon départ, je vais tâcher de faire un choix digne de vous et de moi. (*Au marquis.*) Monsieur le Marquis, vous êtes un fort joli cavalier...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Je le sais bien, Monsieur.

LE LORD CRAFF.

Mais vous faites trop peu de cas de la raison, et c'est la chose dont on a plus de besoin dans un état aussi sérieux que celui du mariage. (*A Rosbif.*) Pour vous, Monsieur, vous avez un fonds de raison admirable : mais vous négligez trop la politesse, et elle est nécessaire pour rendre un mariage heureux, puisqu'elle consiste en ces égards mutuels qui contribuent le plus au contentement de deux époux... Vous ne trouverez donc pas mauvais, Messieurs, que je préfère monsieur le Baron, qui réunit l'un et l'autre. Il a tout ce qu'il faut pour faire le bonheur de ma fille.

LE BARON.

C'est vous, Monsieur, qui faites le mien. Mais il ne peut être parfait, si le cœur de Madame n'est d'accord avec vos bontés.

ÉLIANTE.

N'en doutez point, Monsieur, puisque mon père me donne pour époux l'homme du monde que j'estime le plus.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Adieu, Madame. Vous êtes plus punie que moi: vous m'aimez, et je pars. (*Il sort.*)

SCÈNE XXV.

LE BARON, LE LORD CRAFF, LE LORD HOUZEY, JACQUES ROSBIF, FINETTE.

LE LORD HOUZEY, *au lord Craff.*

Nous partons. Je vais faire mon cours de politesse en France. (*Il sort.*)

SCÈNE XXVI.

LE BARON, LE LORD CRAFF, JACQUES ROSBIF, ÉLIANTE, FINETTE.

ROSBIF, *au lord Craff.*

Adieu. Je vous pardonne de m'avoir refusé. (*Montrant le baron.*) Ce français-là mérite d'être anglais; vous ne pouviez pas mieux choisir. (*Il sort.*)

SCÈNE XXVII.

LE BARON, LE LORD CRAFF, ÉLIANTE, FINETTE.

LE BARON, *au lord Craff.*

Vous venez, Monsieur, de me convaincre que rien n'est au-dessus d'un anglais poli.

LE LORD CRAFF.

Et vous m'avez fait connoître, Monsieur, que rien n'approche d'un français raisonnable.

FIN DU FRANÇAIS A LONDRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE BABILLARD,

COMÉDIE,

PAR DE BOISSY,

Représentée, pour la première fois, le 16 juin 1725.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LÉANDRE, babillard et amant de Clarice.
VALÈRE, parent de Léandre et son rival.
CLARICE, jeune veuve.
CÉPHISE, tante de Clarice.
DAPHNÉ, voisine de Clarice.
HORTENSE, sœur de Daphné.
ISMÈNE, amie de Céphise.
MÉLITE, babillarde.
DORIS, autre babillarde.
NÉRINE, suivante de Clarice.
LAFLEUR, laquais.

La scène est à Paris, chez Clarice.

Digitized by Google

LE BABILLARD,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

CLARICE, NÉRINE.

CLARICE.

Je sors d'avec Léandre... ah! quel homme ennuyeux!
Je n'en puis plus; je sens un mal de tête affreux.
Il n'a point déparlé pendant une heure entière.
Par bonheur, à la fin, je viens de m'en défaire,
Sous le prétexte heureux d'une commission
Dont j'ai su le charger.

NÉRINE.

Il falloit sans façon
Lui donner son congé. Si j'avois été crue,
Vous l'auriez fait, Madame, à la première vue.
Sa langue est justement un claquet de moulin,
Qu'on ne peut arrêter sitôt qu'elle est en train;
Qui babille, babille, et qui d'un flux rapide
Suit indiscrètement la chaleur qui la guide,
De guerres, de combats, cent fois vous étourdit,
Et répète vingt fois ce qu'il a déjà dit,

Digitized by Google

Dit le bien et le mal sans voir la conséquence,
Et de taire un secret ignore la science.

CLARICE.

Tu le peins assez bien!

NÉRINE.

Oui, j'ose mettre en fait,
Madame, qu'un bavard est toujours indiscret
Et vain. Tel est l'esprit de notre capitaine.
Quoiqu'il ne vienne ici que de cette semaine,
Ce temps me semble un siècle; et je tremble aujourd'hui
Que vous n'ayez dessein de vous unir à lui,
Etant si différens d'humeur, de caractère.
Clarice, honneur du sexe, a le don de se taire,
Exempte du défaut qui nous est reproché,
Et dont monsieur Léandre est si fort entiché.
Pour moi, je trouverois son parent préférable,
Valère est le plus jeune et le plus raisonnable;
Il a beaucoup d'esprit, parle peu, comme vous.

CLARICE.

Nérine, je veux bien l'avouer, entre nous,
Je pense comme toi. Tout ce qui m'embarrasse,
Je dépends de ma tante.

NÉRINE.

Eh! Madame, de grâce,
N'êtes-vous pas veuve?

CLARICE.

Oui, mais je dois ménager
Cette tante qui m'aime et veut m'avantager.
Tu sais que j'en attends un fort gros héritage?
Je ne puis faire un choix sans avoir son suffrage;

Digitized by Google

Et malheureusement sans l'avoir jamais vu,
Céphise pour Léandre a l'esprit prévenu.
Ismène, son amie, avec grand étalage,
En a fait un portrait comme d'un personnage
Distingué dans la guerre, et qui, pour sa valeur,
Doit bientôt d'une place être fait gouverneur.

NÉRINE.

Valère est officier, brigue la même place,
Et peut également obtenir cette grâce.
Quand même le contraire arriveroit enfin,
Pourrez-vous épouser...

CLARICE, *l'interrompant.*

Mon cœur est incertain.

NÉRINE.

Et moi, si pour époux vous acceptez Léandre,
Je quitte, dès ce soir, sans plus long-temps attendre.
Quel maître! il voudroit seul parler dans le logis.
Ce seroit un tyran, qui, tout le jour assis,
Usurperoit nos droits, qui feroit notre office;
Et je mourrois plutôt que d'être à son service.
Il me seroit trop dur de garder mes discours,
De ne pouvoir rien dire, et d'écouter toujours.
Un grand parleur, Madame, est un monstre en ménage.
Et ce n'est que pour nous qu'est fait le babillage.

CLARICE.

Que veux-tu que je fasse en cette occasion,
Dis?

NÉRINE.

Il faut vous armer de résolution,
Sortir, en même-temps, de votre léthargie;
Agir, faire parler une commune amie;

Digitized by Google

Par exemple, Daphné, qui dans cette maison
Occupe un logement.

CLARICE.

Sous un air assez bon,
Elle a l'esprit malin. J'ai plus de confiance
Dans Hortense, sa sœur.

NÉRINE, *voyant paroître Daphné et Hortense.*

L'une et l'autre s'avance.

SCÈNE II.

CLARICE, DAPHNÉ, HORTENSE, NÉRINE.

DAPHNÉ, *à Clarice.*

Quoi! vous vous mariez et ne m'en dites rien,
A moi, chère voisine!... Oh! cela n'est pas bien.

CLARICE.

Mais vous me surprenez avec cette nouvelle.

DAPHNÉ.

A quoi bon le cacher? Soyez plus naturelle.
Vous sortez du veuvage; il n'est rien de plus sûr.

CLARICE.

Qui peut vous l'avoir dit?

DAPHNÉ.

Votre mari futur.
Dès demain, au plus tard, vous épousez Léandre.

HORTENSE, *à Clarice.*

C'est un bruit que lui-même a grand soin de répandre.
Ce n'est plus un secret.

NÉRINE, *à part.*

Il est bon là, ma foi!

Digitized by Google

CLARICE, *à Hortense et à Daphné.*

Vous êtes là-dessus plus savantes que moi.
Je sais pour m'obtenir qu'il fait agir Ismène;
Mais je ne croyois pas la chose si prochaine.
Léandre, le premier, auroit dû m'avertir,
Et la seule raison m'y fera consentir.
Comme mon cœur rejette au fond cette alliance,
Vous devez l'une et l'autre excuser mon silence.
J'ai même appréhendé qu'avec juste raison
Daphné ne badinât d'une telle union;
Et, pour preuve qu'ici j'agis avec franchise,
Je vous prie instamment d'en parler à Céphise,
Pour la faire changer de résolution.
Je ne vous aurai pas peu d'obligation.

HORTENSE.

Dès que je la verrai, fiez-vous à mon zèle;
Comptez que je ferai mon possible auprès d'elle.

CLARICE.

Ecoutez, cependant. Je dois vous avertir
Que Léandre chez moi va bientôt revenir.
S'il nous rencontre ensemble...

NÉRINE.

Eh! vous n'avez que faire
De vous presser, sachant quel est son caractère.
Il est chargé pour vous d'une commission;
Mais il ne quitte pas si tôt une maison.
Il dit toujours; « je sors », et toujours il demeure.
Ne parlât-il qu'au suisse, il lui faut plus d'une heure.
Ce remarquable trait, l'avez-vous oublié,
A dîner l'autre jour quand vous l'aviez prié?

Digitized by Google

Il fut voir le matin Doris, grande parleuse,
Puis Mélite survint, autre insigne causeuse.
Le trio de jaser fit si bien son devoir,
Qu'il ne se sépara qu'à cinq heures du soir.
Il jaseroit encor si le discret Léandre,
N'avoit appréhendé de se trop faire attendre :
Croyant se mettre à table, il vint, j'en ai bien ri,
Une grosse heure après qu'on en étoit sorti.

DAPHNÉ.

Le trait est singulier.

HORTENSE, *à Nérine.*

S'il ne trouvoit personne?

DAPHNÉ.

Pour plus de sûreté, dépêchons-nous, ma bonne.
Partons.

HORTENSE, *à Clarice.*

Ma sœur et moi nous allons au Palais,
Où nous avons affaire.

CLARICE.

Et moi, dans le Marais,
Voir ma tante, et savoir au vrai ce qu'elle pense
D'un hymen pour lequel j'ai de la répugnance.

DAPHNÉ, *entendant du bruit en dehors.*

Quelqu'un monte... C'est lui; car j'entends parler haut.
(*Montrant à Clarice et à Hortense une porte opposée au côté par lequel Léandre doit entrer.*)
Sortons par ce côté, sauvons-nous au plus tôt.
(*Elle sort avec Clarice et Hortense.*)

Digitized by Google

SCÈNE III.

NÉRINE.

Il a de babiller une fureur extrême.
Jusque-là qu'étant seul il jase avec lui-même.

SCÈNE IV.

LÉANDRE, NÉRINE.

LÉANDRE, *à part, sans voir d'abord Nérine.*

Non, rien n'est plus piquant que de courir, d'aller,
Sans rencontrer personne à qui pouvoir parler.
Quand on trouve les gens, on raisonne, l'on cause,
On s'informe, et toujours on apprend quelque chose,
Et ne dît-on qu'un mot au portier du logis,
Cela vous satisfait; et comme le marquis
Me disoit, l'autre jour, en allant chez Julie...

NÉRINE, *l'interrompant.*

A qui parle Monsieur?

LÉANDRE.

C'est toi?... Bonjour, ma mie.
Comment te portes-tu?... Fort bien... J'en suis ravi,
Ta maîtresse de même? et moi fort bien aussi.
Elle m'avoit prié d'aller voir Isabelle
De sa part; mais, morbleu! personne n'est chez elle,
Pas le moindre laquais : j'ai trouvé tout sorti,
Et je suis revenu comme j'étois parti.
Hier encore, hier je courus comme un diable,
Secoué, cahoté dans un fiacre exécrable.

Digitized by Google

Au faubourg Saint-Marceau j'allai premièrement;
Des Gobelins ensuite au faubourg Saint-Laurent;
Du faubourg Saint-Laurent, sans presque prendre haleine,
Au faubourg Saint-Antoine et tout près de Vincenne
Du faubourg Saint-Antoine au faubourg Saint-Deny
Du faubourg Saint-Denys dans le Marais, et puis
En cinq heures de temps faisant toute la ville,
Je revins au Palais, et du Palais dans l'Ile.
De là je vins tomber au faubourg Saint-Germain;
Du faubourg Saint-Germain...

NÉRINE, *l'interrompant, avec volubilité.*

J'ai couru ce matin,
Et de mon pied léger, jusqu'au bout de la rue;
De la rue au marché; puis je suis revenue.
Il m'a fallu laver, frotter, ranger, plier:
J'ai monté, descendu de la cave au grenier,
Du grenier à la cave, arpenté chaque étage.
J'ai tourné, tracassé, fini plus d'un ouvrage;
Pour Madame et pour moi fait chauffer du bouillon.
J'ai plus de trente fois fait toute la maison,
Pendant qu'un cavalier que Léandre on appelle,
A causé, babillé, jasé tant auprès d'elle,
Qu'elle en a la migraine, et que, pour s'en guérir,
Tout à l'heure, Monsieur, elle vient de sortir.

LÉANDRE.

Vous devenez, ma fille, un peu trop familière,
Et toutes ces façons ne me conviennent guère.
Si je ne respectois la maison où je suis,
Parbleu! je saurois bien... Profitez de l'avis,
Et, parlant à des gens qui passent votre sphère,
Songez à mieux répondre, ou plutôt à vous taire.

Digitized by Google

NÉRINE.

Le silence est un art difficile pour nous,
Et j'irai pour l'apprendre à l'école chez vous.

LÉANDRE.

A Clarice tantôt je dirai la manière
Dont tu reçois ici ceux qu'elle considère;
Et tu devrois savoir qu'en la passe où je suis,
On doit me ménager, et qu'en un mot je puis
Faire de ta maîtresse une très-haute dame,
Et qu'aujourd'hui peut-être elle sera ma femme;
Que je dois obtenir un important emploi,
Ayant avec honneur servi vingt ans le roi;
Que Clarice auroit tort de préférer Valère,
Et qu'il est mon cadet de plus d'une manière;
Qu'un homme comme moi trouve plus d'un parti;
Que de Julie enfin je ne suis pas haï.
Julie a du brillant et beaucoup de jeunesse:
Ta maîtresse a trente ans et moins de gentillesse;
Mais elle a des vertus dont je fais plus de cas,
Elle est sage, économe, et ne babille pas.

NÉRINE.

La déclaration est tout à fait nouvelle,
Et je vous dois, Monsieur, remercier pour elle.

LÉANDRE.

Adieu; je vais agir pour mon gouvernement.
Oh! Valère en sera la dupe sûrement...
(*Voyant paroître Valère.*)
Mais je le vois qui vient.

NÉRINE.

Avec lui je vous laisse.
(*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE V.

VALÈRE, LÉANDRE.

LÉANDRE, *à part.*

Il m'aborde à regret, et son aspect me blesse...
Il n'est pour se haïr que d'être un peu parent...
(*A Valère.*)
Ah! vous voilà, Monsieur? j'en suis charmé, vraiment!
C'est peu que de vouloir m'enlever ma maîtresse;
J'apprends que vous avez encor la hardiesse
De former des desseins sur le gouvernement,
Qui par la mort d'Enrique est demeuré vacant,
Et que j'ai demandé pour prix de mon courage,
Sans respecter mes droits, mes services, mon âge.
Mais, mon petit cousin, je vous trouve plaisant
D'oser, d'affecter d'être en tout mon concurrent...
(*Après un court silence, voyant que Valère ne répond rien.*)
Vous vous taisez?

VALÈRE.

J'attends le moment favorable,
Et vous trouve, Monsieur, parleur très-agréable.
Vous avez tort pourtant de vous mettre en courroux,
Vous savez que je suis officier comme vous?

LÉANDRE.

Officier comme moi? Tu te moques; à d'autres!
Oses-tu comparer tes services aux nôtres?
Dès l'âge de quinze ans j'ai porté le mousquet;
Quand j'étois lieutenant, tu n'étois que cadet.

Digitized by Google

J'ai vu trente combats, vingt siéges, six batailles;
J'ai brisé des remparts, j'ai forcé des murailles :
J'ai plus de trente fois harangué nos soldats,
Et, bourgeois, je me suis ennobli par mon bras...
Je noublierai jamais ma première campagne...
Je crois que nous faisions la guerre en Allemagne.
Dans un détachement... C'étoit en sept cent trois...
A cinq heures du soir... quatorzième du mois...
L'affaire fut très-vive, et j'y fis des merveilles.
Alidor y laissa une de ses oreilles.
Il a joué depuis jusqu'à son régiment,
Autrefois colonel, et commis à présent.
Connois-tu pas sa femme? elle est encor piquante.
J'étois hier chez elle, où j'entretins Dorante.
As-tu vu la maison qu'il a tout près de Caen?
Elle est belle : je vais t'en faire ici le plan,
En deux mots...

VALÈRE, *l'interrompant.*

Mais, Monsieur, vous battez la campagne,
Et vous êtes déjà bien loin de l'Allemagne...
Quant au gouvernement, le succès montrera
Si j'ai de bons amis.

LÉANDRE.

Oh! je t'arrête là.
Des amis, des patrons, j'en ai de toute espèce;
Fripons, honnêtes gens, tout pour moi s'intéresse.
Je fais agir sous main le chevalier Caquet,
Lisimon l'intrigant, et Damon le furet,
Qui se fourre partout, à l'Etat très-utile,
Officier à la cour, espion à la ville;

Digitized by Google

Un jeune abbé qui fait et le bien et le mal,
Du sexe fort aimé. J'aurai par son canal,
Une lettre aujourd'hui d'une certaine dame,
Qui connoît le ministre, et peut tout sur son ame;
Parente de Cloris... Je ne dis pas son nom:
Il faut avoir en tout de la discrétion.
Chez elle ce matin, sans plus long-temps remettre,
L'abbé doit me mener pour avoir cette lettre.

VALÈRE, *à part.*

Parente de Cloris!... C'est Constance, ma foi!
Elle est fort mon amie, et fera tout pour moi.
Il m'a très-à-propos rappelé son idée;
Il faut le prévenir.

LÉANDRE.

La chose est décidée;
Et quand même la cour, par un coup de bonheur,
De Quimpercorentin vous feroit gouverneur,
Je n'en serois pas moins le mari de Clarice,
Car sa tante m'estime.

VALÈRE.

Elle vous rend justice.
Votre...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Votre?... Ecoutez, car je parle le mieux.

VALÈRE.

Dites encore plus.

LÉANDRE.

Tu n'es qu'un envieux;
N'ayant pas comme moi le don de la parole,
Ton cœur en est jaloux, et cela te désole.

Digitized by Google

De ma complexion je parle peu pourtant;
Et si j'avois voulu mettre au jour mon talent,
Mieux que mon avocat, j'aurois plaidé moi-même,
Mes causes, quoiqu'il soit d'une éloquence extrême,
Car il dit ce qu'il veut; il est orateur né:
Sur sa langue, les mots s'arrangent à son gré.
Sa volubilité, qui n'a point de pareille,
Est un torrent qui part et ravage l'oreille;
Et je ne vois personne au palais aujourd'hui,
Qui parle plus long-temps ni plus vîte que lui.

VALÈRE.

Oh! sur lui vous auriez remporté la victoire:
Je ne balance pas un moment à le croire.

LÉANDRE.

En vain tu penses rire, en vain tu crois railler.
Sois instruit que tout cède au talent de parler;
Et sache qu'en amour aussi bien qu'en affaire,
La langue fut toujours une arme nécessaire.
Par là l'on persuade et l'on se fait aimer:
On méprise ces gens qui, lents à s'exprimer,
Hésitant sur un mot, qui dans leur bouche expire,
Font souffrir l'auditeur de ce qu'ils veulent dire.

VALÈRE.

Moi, je crois qu'en affaire, aussi bien qu'en amours,
Agir quand il le faut, vaut mieux que les discours:
Le trop parler, Monsieur, souvent nous est contraire.

LÉANDRE.

Vous jasez, cependant, plus qu'à votre ordinaire....
Pour moi, j'articulois mes mots avant le temps,
Et m'expliquois si bien à l'âge de trois ans,

Digitized by Google

Qu'entendant mes discours, qui passoient ma portée,
Un jour, il m'en souvient, ma grand'mère enchantée
Me prit entre ses bras....

VALÈRE, *l'interrompant, en voyant paroître Lafleur.*

Quel est donc ce laquais?

SCÈNE VI.

LÉANDRE, VALÈRE, LAFLEUR.

LAFLEUR, *bas, à Léandre.*

Monsieur l'abbé m'envoie: il vous attend.

LÉANDRE, *bas.*

J'y vais....

(*Lafleur fait quelques pas pour s'en aller, et Léandre continue son discours à Valère.*)

Puis me tint ce propos....

VALÈRE, *bas, lui montrant Lafleur.*

Le voilà qui demeure.

LAFLEUR, *revenant sur ses pas, bas, à Léandre.*

Monsieur, il va sortir; dépêchez.

LÉANDRE, *bas.*

Tout à l'heure.

(*Lafleur s'en va.*)

SCÈNE VII.

LÉANDRE, VALÈRE.

LÉANDRE.

La bonne femme donc, j'ai son discours présent:
Ce qu'on retient alors, reste profondément.

C'est

Digitized by Google

C'est une cire molle, où tout ce qu'on applique
S'écrit.... Si, comme moi, vous saviez la physique,
Je vous mettrois au fait; car j'ai beaucoup de goût,
Pour un homme de guerre, et sais un peu de tout.
J'aime les tourbillons, le sec et le liquide,
Les atômes.

VALÈRE, *à part.*

Il va se perdre dans le vide!

LÉANDRE.

Le flux et le reflux exercent mon esprit;
La matière subtile.... elle me réjouit.
C'est une belle chose encore que l'histoire.
Je la cite à propos, car j'ai de la mémoire,
Et n'ai rien oublié de tout ce que j'ai lu.
La bataille d'Arbelle, où César fut vaincu,
Et celle de Pharsale où périt Alexandre;
Et Darius le grand, qui mit Thèbes en cendre....
Dans la vivacité je crois que je confonds?

VALÈRE, *avec ironie.*

Ma foi, vous excellez pour les digressions,
Et j'admire votre art à changer de matières,
Par des transitions insensibles, légères.
Vous raisonnez de tout avec beaucoup d'esprit,
Et vous citez l'histoire en homme bien instruit.

LÉANDRE, *à part.*

Il me brouille toujours.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

LÉANDRE, VALÈRE, NÉRINE.

NÉRINE.

Excusez, je vous prie;
Mais il entre, Messieurs, nombreuse compagnie.
La tante de Clarice arrive maintenant.
Ismène l'accompagne. Hortense, au même instant,
Rentre, et sa sœur la suit. Doris, avec Mélite,
Vient, d'un autre côté, pour nous rendre visite....
(*A Léandre.*)
Vous les entretiendrez; elles ne sont que six,
Et ferez, s'il vous plaît, les honneurs du logis,
Monsieur, en attendant le retour de Clarice.

LÉANDRE.

Volontiers; je saisis l'occasion propice:
Je vole vers la tante et je cours l'embrasser.
(*A Valère.*)
Et lui donner la main.... Je vous laisse y penser.
Adieu, Monsieur.

SCÈNE IX.

VALÈRE, NÉRINE.

VALÈRE.

Que croire?

NÉRINE.

Allez, quoi qu'il en dise
Nous pourrons balancer le pouvoir de Céphise.
Monsieur, je vous protége, et cela vous suffit.

Digitized by Google

VALÈRE.

Et ta maîtresse?

NÉRINE.

Elle est pour vous, sans contredit,
Si le gouvernement....

VALÈRE, *l'interrompant.*

Va, mon affaire est bonne,
Et je sors de ce pas pour voir une personne,
Dont notre babillard m'a fait ressouvenir,
Et qui pour moi, je crois, pourra tout obtenir,
Dans le temps que lui-même entretiendra ces dames,
Et qu'il va tenir tête au caquet de six femmes.

NÉRINE.

Rentrons....J'entends nos gens qui parlent en chorus.

(*Elle s'en va d'un côté, et Valère sort d'un autre.*)

SCÈNE X.

LÉANDRE, CÉPHISE, DAPHNÉ, HORTENSE, ISMÈNE, MÉLITE, DORIS.

DORIS *et* MÉLITE, *ensemble, en entrant les premières, à Hortense.*

Nous nous rendons, Madame, et ne disputons plus.

HORTENSE, *à Céphise.*

Je suis de la maison, point de cérémonie.

LÉANDRE, *se plaçant au milieu d'elles six.*

Mesdames, vous voilà fort bonne compagnie:
Vous n'avez qu'à parler; je suis prêt d'écouter,
Et de tous vos discours je m'en vais profiter.

Digitized by Google

DAPHNÉ, *à Doris.*

Vous êtes aujourd'hui coiffée en miniature....

(*Bas, à Hortense.*)

Sa parure est risible autant que sa figure.

DORIS.

Je suis en négligé.

ISMÈNE.

J'aime cette façon.

CÉPHISE, *avec lenteur, à Doris.*

Elle vous sied.

LÉANDRE, *à Doris.*

Cela vous donne un air fripon.

HORTENSE, *aux cinq autres femmes.*

Je viens de rencontrer Lucile dans la rue,
Et je vous avouerai que je l'ai méconnue.

ISMÈNE.

Elle devient coquette en l'arrière-saison.

MÉLITE.

Elle est toujours au bal; c'est là sa passion.

CÉPHISE.

Mais, à propos de bal, on m'a fait une histoire.

LÉANDRE.

Dites-nous un peu ça? Plus qu'on ne sauroit croire,
J'ai l'esprit curieux.

CÉPHISE.

Je vais vous la conter.

DORIS.

J'en sais une.

LÉANDRE.

Et moi deux.

Digitized by Google

CÉPHISE.

Voulez-vous m'écouter?

DAPHNÉ.

Oh! vous parlez si bien que je suis toute oreille....
(*A part.*)
Son ton de voix m'endort, et déjà je sommeille.

LÉANDRE, *à Céphise.*

Je ne dis rien.

ISMÈNE *et* DORIS, *ensemble.*

Paix.

LÉANDRE.

Paix.

CÉPHISE, *lentement.*

Conduite par l'amour,
Certaine dame au bal se rendit l'autre jour.

LÉANDRE.

Au bal de l'opéra?

CÉPHISE.

Sans doute... Un mousquetaire
L'attiroit en ces lieux.

LÉANDRE.

En amour comme en guerre
Ce sont de verts messieurs!

CÉPHISE.

La dame en question,
Je ne la nomme point, et cela pour raison.

DORIS.

Je devine qui c'est.

LÉANDRE.

C'est la jeune marquise?

Digitized by Google

ISMÈNE, *à part.*

Il va par son babil indisposer Céphise.

CÉPHISE, *à Léandre.*

Un instant, attendez. Celle dont il s'agit
A près de soixante ans, à ce que l'on m'a dit.

LÉANDRE.

Oh! j'y suis pour le coup.

MÉLITE.

Je sais aussi l'affaire.

LÉANDRE, *à Céphise.*

C'est Chloé?

CÉPHISE.

Point du tout.

HORTENSE, *à part.*

L'étrange caractère.

MÉLITE, *à Céphise.*

C'est Clorinde?

LÉANDRE, *à Céphise.*

Ou Lucile?

CÉPHISE.

Eh! d'un esprit moins prompt....

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Mais, sans vous interrompre...

CÉPHISE, *à part.*

Encore, il m'interrompt!

LÉANDRE.

Permettez-moi...

CÉPHISE, *l'interrompant à son tour.*

Je prends le parti de me taire,
Puisqu'on n'écoute pas, qu'on me rompt en visière.

Digitized by Google

LÉANDRE.

Moi, Madame? J'en suis incapable.

CÉPHISE.

Il suffit.

DORIS.

Pour bien faire, parlons tour à tour.

LÉANDRE.

C'est bien dit.

La conversation doit être générale.

MÉLITE.

Le moyen, si Monsieur saisit toujours la balle?

LÉANDRE.

Je n'ai pas entamé seulement un discours.

DAPHNÉ, *bas.*

Allez, laissez-les dire, et poursuivez toujours.

DORIS, *aux cinq autres femmes.*

Mesdames, irez-vous à la pièce nouvelle?

LÉANDRE.

Le titre, s'il vous plaît?

ISMÈNE, *à Doris.*

Dit-on qu'elle soit belle?

MÉLITE, *à Léandre.*

Le Babillard, Monsieur.

LÉANDRE.

Oh! je veux voir cela,

Et je ferai ce soir faux-bond à l'Opéra.

CÉPHISE.

Pour moi, je ne saurois souffrir les comédies.

DORIS.

Je n'ai du goût aussi que pour les tragédies.

Digitized by Google

LÉANDRE.

Parbleu ! j'y veux mener le chevalier Caquet
Avec mon avocat, pour y voir leur portrait.
A ce théâtre-là, pourtant, je ne vais guères.

DAPHNÉ.

Je m'étonne, Monsieur, qu'ayant tant de lumières...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Je pourrois, il est vrai, passer pour connoisseur;
Car je sais tout Pradon et Montfleury par cœur.
Autrefois j'ai joué dans les fureurs d'Oreste...
(*Déclamant.*)
« Tiens, tiens, voilà le coup... »

MÉLITE, *l'interrompant.*

Nous vous quittons du reste.

DORIS.

J'aime beaucoup la Foire.

LÉANDRE.

Oh ! j'y ris, sur ma foi !
Du meilleur de mon ame, et sans savoir pourquoi...
Madame, avez-vous vu l'animal remarquable
Qui tient du chat, du bœuf, presque au chameau semblable.
Et le fameux saxon n'est-il pas amusant?
Polichinelle encore est fort divertissant.
Ma foi! vive Paris! c'est une grande ville.

MÉLITE, *à Céphise.*

On ne peut dire un mot qu'il n'en réponde mille.

CÉPHISE.

Il interrompt toujours.

DORIS.

Il fait tout l'entretien.

Digitized by Google

DAPHNÉ, *bas, à Léandre.*

Ne vous relâchez pas.

LÉANDRE.

Je ne dirai plus rien.

CÉPHISE, *aux cinq autres femmes.*

Pourriez-vous me donner des nouvelles d'Aminte?

DORIS ET MÉLITE, *ensemble.*

Madame, elle est...

LÉANDRE, *les interrompant.*

Elle est mariée à Philinte.

CÉPHISE, *à Doris.*

Il tient bien sa parole.

MÉLITE, *à Léandre.*

Elle est veuve.

LÉANDRE.

J'ai tort.

ISMÈNE, *à part.*

D'avoir parlé pour lui je me repens bien fort.

DORIS, *à Mélite.*

Aminte est mon amie.

MÉLITE.

Et je suis sa voisine.

LÉANDRE.

Je lui tiens de plus près, car elle est ma cousine.

MÉLITE.

Elle n'est plus ici.

LÉANDRE.

Sans contestation.

DORIS, *à Céphise.*

Vous l'a-t-on dit?

Digitized by Google

LÉANDRE, *interrompant Céphise, qui étoit prête à répondre à Doris.*

Avec votre permission...

CÉPHISE, *l'interrompant aussi.*

Eh! laissez donc parler.

DORIS.

Elle se remarie.

DAPHNÉ, *bas, à Léandre.*

Défendez-vous.

LÉANDRE, *à Doris.*

Un mot.

MÉLITE, *à Céphise.*

Elle est en Picardie...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Oh! je suis son cousin...

DORIS, *à Mélite.*

Par le dernier courrier...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Au troisième degré...

MÉLITE, *l'interrompant, à Céphise.*

Jusqu'au mois de janvier...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Je sors d'un sang bourgeois...

DORIS, *l'interrompant, à Céphise.*

Elle vient de m'écrire...

MÉLITE, *l'interrompant, à Céphise.*

Je dois...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Et je me fais un honneur de le dire.

CÉPHISE.

Mais...

Digitized by Google

MÉLITE, *l'interrompant.*

Dans ces pays-là comme j'ai quelques biens...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Je le suis...

DORIS, *l'interrompant.*

Elle épouse un conseiller d'Amiens...

MÉLITE, *l'interrompant.*

J'y dois aller bientôt...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Du côté de ma mère...

DORIS, *l'interrompant.*

C'est un riche parti...

MÉLITE, *l'interrompant.*

Je pars avec mon frère.

CÉPHISE, *aux cinq autres femmes.*

Mesdames...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Il est sûr...

CÉPHISE, *l'interrompant.*

Mais, Monsieur...

DAPHNÉ, *l'interrompant, à Léandre.*

Tenez bon.

LÉANDRE, MÉLITE *et* DORIS, *ensemble.*

Madame...

DAPHNÉ, *les interrompant, à Léandre.*

Allons, poussez, car vous avez raison.

(*Léandre, Mélite, Doris, Céphise et Ismène parlent tous à la fois.*)

LÉANDRE, *aux six femmes.*

On me conteste en vain ce que je certifie,
On ne m'apprendra pas ma généalogie.

Digitized by Google

Mieux qu'un autre, je crois, je dois en être instruit,
Puisque cent et cent fois mon père me l'a dit.

MÉLITE, *à Doris.*

Comme je la connois dès la plus tendre enfance,
Qu'elle eut toujours en moi beaucoup de confiance,
Ne pouvant me parler elle m'écrit souvent,
Et je lui fais aussi réponse exactement.

DORIS.

A vous dire le vrai, la province m'ennuie,
Car je hais les façons et la tracasserie;
Et si je n'espérois de bientôt revenir,
Je ne pourrois jamais me résoudre à partir.

CÉPHISE, *à Léandre.*

Il ne se vit jamais une chose semblable.
Il faut avoir l'esprit, l'humeur insupportable;
Et c'est un procédé, Monsieur, des plus choquans
Que de fermer ainsi toujours la bouche aux gens.

ISMÈNE, *à Léandre.*

Je me joins à Madame, et ne puis plus me taire
Sur vos façons d'agir, sur votre caractère;
J'en suis scandalisée; et, par votre caquet,
Vous détruisez, Monsieur, tout ce que j'avois fait.

MÉLITE, *à Doris.*

Si vous voulez mander...

DORIS, *l'interrompant.*

Vous connoissez Chrisante?

LÉANDRE, *aux six femmes.*

Quoique vous en disiez, Aminte est ma parente,
Mesdames; car Aminte est fille de Damon,
Gentilhomme servant, et petit-fils d'Orgon;

Digitized by Google

Lequel Orgon étoit propre neveu d'Argante,
Célèbre partisan et frère de Dorante;
Lequel Dorante avoit, en hymen clandestin,
Epousé, par amour, Guillemette Patin;
Laquelle Guillemette étoit, ne vous déplaise,
Fille, du second lit, d'Angélique La Chaise,
Et laquelle Angélique...

(*Il tousse.*)

MÉLITE, *l'interrompant.*

Oh! laquelle, lequel...
Je n'y puis plus tenir.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

LÉANDRE, CÉPHISE, DAPHNÉ, ISMÈNE, HORTENSE, DORIS.

LÉANDRE, *aux cinq femmes qui sont restées.*

Du côté paternel,
Si j'ai bonne mémoire, étoit sœur d'Hippolyte...

(*Il crache.*)

DORIS, *à part, en s'en allant.*

Qu'une nasarde... Mais il vaut mieux que je quitte.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

LÉANDRE, CÉPHISE, DAPHNÉ, ISMÈNE, HORTENSE.

LÉANDRE, *aux quatre femmes restées.*

Et ladite Hippolyte étoit sœur, d'autre part,
De l'avocat Martin, dit Babille ou Braillard,

Digitized by Google

Qui mourut en parlant. Ledit Martin Babille
Etoit son trisaïeul...

(*Il fait une courte pause.*)

HORTENSE, *à part.*

C'est un mal de famille...
Fuyons... Sauve qui peut!

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE XIII.

LÉANDRE, CÉPHISE, DAPHNÉ, ISMÈNE.

LÉANDRE, *reprenant son récit, et s'adressant aux trois femmes restées.*

J'AI son portrait chez moi.
Et lui ressemble fort... On voit par là, je croi,
Qu'Aminte... Attendez donc; j'oublios de vous dire
Que ce fameux Martin sortoit d'une Delphire,
Laquelle descendoit du vicomte de Quer,
Bas-breton de naissance, et seigneur de Quimper.
Ce vicomte de Quer, remarquez bien, de grâce...

(*Il éternue.*)

ISMÈNE, *à part.*

Que Monsieur est un sot... J'abandonne la place.

(*Elle sort en colère.*)

SCÈNE XIV.

LÉANDRE, CÉPHISE, DAPHNÉ.

LÉANDRE, *aux deux femmes restées.*

FUT grand homme de guerre; et, de mestre-de-camp
Donna dans le commerce, et devint trafiquant.

Digitized by Google

Or donc, pour revenir, pour être laconique,
Martin Braillard Babille étoit oncle d'Enrique,
Major et gouverneur de Quimpercorentin.
Je dois avoir sa place, et le dis à dessein.
Enrique donc, neveu de Martin...

(*Il se mouche.*)

CÉPHISE, *à part.*

Ah! j'expire.
J'étouffe et je m'en vais.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

LÉANDRE, DAPHNÉ.

DAPHNÉ, *à part.*

Moi, je crève de rire.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE XVI.

LÉANDRE, *seul, sans s'en apercevoir, et poursuivant son récit.*

Hérita de ses biens; car ce Martin Braillard
N'avoit, à son décès, laissé qu'un fils bâtard,
Mort depuis en Espagne, et, pour toute famille,
De son épouse Alix, n'avoit eu qu'une fille,
Trépassée, enterrée, un an avant sa mort,
Qui promettoit beaucoup, et qu'il chérissoit fort.

Digitized by Google

SCÈNE XVII.

LÉANDRE, NÉRINE, *venant en tapinois, et se tenant derrière Léandre pour l'écouter, sans qu'il la voie.*

LÉANDRE.

Enrique combattit et sur mer et sur terre,
Et laissa les trois quarts de son corps à la guerre;
Car il perdit un œil à Gand, le fait est sûr,
La cuisse droite à Mons, le bras gauche à Namur.
Il n'aimoit pas le vin, et haïssoit les femmes...
Je le dis à regret; excusez-moi, Mesdames :
De vous fâcher en rien...

NÉRINE, *derrière lui, et l'interrompant.*

Vous êtes bien poli.

LÉANDRE, *se retournant, et s'apercevant que les six femmes l'ont quitté.*

Ah! Nérine, c'est toi... Mais je suis seul ici...
Je m'en serois douté!... Peste soit des femelles!
Dans tous leurs entretiens elles sont éternelles,
Veulent parler, parler, et n'écouter jamais!
Ces bavardes, surtout, bon dieu! que je les hais!...
Le talent le plus rare et le plus nécessaire,
Surtout dans une femme, est celui de se taire.

NÉRINE.

Ah! Monsieur, quel exploit! avoir ainsi défait,
Su vaincre, surpasser en babil, en caquet,
Six femmes à la fois, et leur donner la fuite!
Quelles femmes encor! la braillarde Mélite,

Digitized by Google

L'éternelle Céphise et la rogue Doris,
Causeuses par état, s'il en est dans Paris.
Après être sorti vainqueur de cette affaire,
Qui peut vous refuser le surnom de commère ?

LÉANDRE, *à part.*

Voyez la médisance ! à peine ai-je eu le temps
De dire quatre mots, de desserrer les dents...
Mais je sors.

NÉRINE, *lui présentant une lettre.*

Attendez... Voici certaine lettre,
Qu'on vient de me donner, Monsieur, pour vous remettre.

LÉANDRE, *prenant la lettre et l'ouvrant.*

Elle vient de l'abbé... Voyons ce qu'elle dit.
(*Il lit haut.*)

« Comme on ne sauroit vous parler, Monsieur,
» je prends le parti de vous écrire. Vous venez
» d'échouer dans l'affaire en question, pour avoir
» trop parlé et n'avoir pas assez agi, et faute de
» vous être rendu chez moi quand j'ai envoyé
» mon laquais. Vous n'en sauriez douter, puisque
» Valère vient d'obtenir le gouvernement par
» l'entremise de la personne même chez qui je
» devois vous mener ce matin.

» L'abbé BRIFFARD. »

NÉRINE.

J'approuve cette lettre, et c'est fort bien écrit.

LÉANDRE, *à part.*

L'injustice est criante, et je devois peu craindre...
Mais j'aurai le plaisir d'aller partout m'en plaindre;
Et Clarice vaut mieux que cent gouvernemens.

Digitized by Google

SCÈNE XVIII.

LÉANDRE, VALÈRE, CLARICE, CÉPHISE. NÉRINE.

CÉPHISE, *à Valère, en montrant Léandre.*

Vous saurez devant lui quels sont mes sentimens,
Et je vais m'expliquer sans tarder davantage.

LÉANDRE.

Madame, en ce moment j'attends votre suffrage.

NÉRINE, *à Céphise.*

De Quimpercorentin Valère est gouverneur.

CÉPHISE, *en montrant Valère.*

Je viens d'en être instruite, et fais choix de Monsieur

LÉANDRE.

Contre les sentimens que vous faisiez paroître?

CÉPHISE.

Je n'avois pas alors l'honneur de vous connoître,
Et je ne savois pas que vous étiez, enfin,
Arrière petit-fils du célèbre Martin.

VALÈRE, *à Léandre.*

Vous serez de ma noce.

CLARICE, *à Léandre.*

Ami, maîtresse, affaire,
Vous perdez tout, Monsieur, pour n'avoir su vous taire.

NÉRINE, *à Léandre.*

Monsieur le gouverneur, je vous baise les mains.

(*Céphise, Clarice, Valère et Nérine sortent.*)

Digitized by Google

SCÈNE XIX.

LÉANDRE.

Je n'ai rien à répondre à ces discours malins;
Mais pour me consoler de ce qui les fait rire,
Allons chercher quelqu'un à qui pouvoir le dire...

(*Il fait quelques pas pour sortir, et, revenant, s'adresse au parterre.*)

Messieurs, un mot avant que de sortir.
Je serai court, contre mon ordinaire.
Si, par bonheur, j'ai pu vous divertir;
Si mon babil a su vous plaire,
Daignez le témoigner tout haut.
Si je vous déplais, au contraire,
Retirez-vous sans dire mot;
N'imitez pas mon caractère.

FIN DU BABILLARD.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

DEHORS TROMPEURS,

OU

L'HOMME DU JOUR,

COMÉDIE,

PAR DE BOISSY,

Représentée, pour la première fois, le 18 février 1740.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LE BARON.
LE MARQUIS, amant de Lucile.
MONSIEUR DE FORLIS, ami du baron.
LUCILE, fille de M. de Forlis, et promise au baron.
CÉLIANTE, sœur du baron.
LA COMTESSE.
LISETTE, suivante de Céliante.
CHAMPAGNE, valet du marquis.
UN LAQUAIS.

La scène est à Paris.

Digitized by Google

LES

DEHORS TROMPEURS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CÉLIANTE, LISETTE.

LISETTE.

Je suis, je suis outrée!

CÉLIANTE.

Et, pourquoi donc, Lisette?

LISETTE.

Avec trop de rigueur votre frère nous traite.
Il vient injustement de chasser Bourguignon.
Si cela dure, il faut déserter la maison.

CÉLIANTE.

Va, Bourguignon a tort si le baron le chasse.

LISETTE.

Non, un discours très-sage a causé sa disgrâce:

Digitized by Google

C'est pour l'appartement que monsieur de Forlis
Occupe dans l'hôtel quand il est à Paris.
Monsieur, qui sûrement l'attend cette semaine,
Vient d'y mettre un abbé qu'il ne connoît qu'à peine.
Le pauvre Bourguignon a voulu bonnement
Hasarder là-dessus son petit sentiment :
« Monsieur, dit-il, je dois, en valet qui vous aime,
» Avouer que je suis dans une crainte extrême
» Que monsieur de Forlis ne soit scandalisé
» De se voir déloger ainsi d'un air aisé.
» C'est un homme de nom, c'est un vieux militaire,
» Gouverneur d'une place, et que chacun révère.
» Vous lui devez, Monsieur, un respect infini,
» Et d'autant plus qu'il est votre ancien ami,
» Et qu'il doit à Paris incessamment se rendre,
» Pour couronner vos feux et vous faire son gendre. »
A peine a-t-il fini, que son zèle est payé
D'un soufflet des plus forts, et de trois coups de pié.
Révolté de se voir maltraiter de la sorte,
Il veut lui répliquer; il est mis à la porte.
Moi, je veux, par pitié, parler en sa faveur;
Mais, loin de s'appaiser, Monsieur entre en fureur;
A moi-même il me dit les choses les plus dures.
Mon oreille est peu faite à de telles injures.
J'ai lieu d'être surprise, et j'ai peine à penser,
Qu'un homme si poli les ait pu prononcer.

CÉLIANTE.

Un tel rapport m'étonne.

LISETTE.

Il est pourtant fidèle.
Son service est trop dur. Sans vous, Mademoiselle,
Dont

Digitized by Google

Dont la bonté m'attache, et m'arrête aujourd'hui,
Je ne resterois pas un moment avec lui.

CÉLIANTE.

Mais, mon frère est si doux.

LISETTE.

Oui, rien n'est plus aimable:
Son commerce est charmant, son esprit agréable,
Quand on n'est avec lui qu'en simple liaison.
Mais il n'est plus le même au sein de sa maison;
Cet homme qui paroît si liant dans le monde,
Chez lui quitte le masque; on voit la nuit profonde
Succéder sur son front au jour le plus serein,
Et tout devient alors l'objet de son chagrin.
Je viens de l'éprouver d'une façon piquante.
De sa mauvaise humeur vous n'êtes pas exempte.

CÉLIANTE.

Lisette, il n'est point d'homme à tous égards parfait.

LISETTE.

Rien n'est pire que lui, quand il se montre en laid.

CÉLIANTE.

Tu dois...

LISETTE.

Pour l'épargner je suis trop en colère.
Il est fort mauvais maître, et n'est pas meilleur frère!
Le nom d'ami suffit pour en être oublié.
Il ne traite pas mieux l'amour que l'amitié;
Et la jeune Lucile en est un témoignage.
En amant qui veut plaire, il lui rendoit hommage,
Quand ses yeux, au parloir, contemploient sa beauté:
Mais depuis que l'hymen entr'eux est arrêté,

Digitized by Google

Qu'il a la liberté de la voir à toute heure,
Et que dans ce logis elle fait sa demeure,
Près d'elle il a changé de langage et d'humeur.
D'un mari, par avance, il fait voir la froideur;
Et comme il manque au père, il néglige la fille.

CÉLIANTE.

Ils sont tous deux censés être de la famille.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus qu'il les traite si mal.

CÉLIANTE.

S'il s'écarte avec eux du cérémonial,
L'usage le permet, l'amitié l'en dispense;
Et monsieur de Forlis aura plus d'indulgence.
Songe qu'il est, Lisette, un ami de dix ans.

LISETTE.

C'est un droit pour le mettre au rang de ses parens!
Sa fille n'a pas l'air d'être fort satisfaite;
Et, depuis quelque temps, elle est triste et muette.

CÉLIANTE.

Lisette, c'est l'effet de sa timidité.

LISETTE.

Mais elle faisoit voir beaucoup plus de gaîté.

CÉLIANTE.

Son penchant naturel est d'aimer à se taire,
Et la simplicité forme son caractère.
L'air du couvent, d'ailleurs, rend souvent sotte.

LISETTE.

Soit.
Mais son esprit n'est pas si simple qu'on le croit;
Ses yeux sont expressifs plus qu'on ne sauroit dire;
Et pour mieux en juger, regardez-la sourire.

Digitized by Google

Son souris, aussi fin qu'il paroît gracieux,
Nous apprend qu'elle pense, et sent encore mieux.
Monsieur d'enfant la traite, et la brusque sans cesse.
A de franches guenons il fera politesse,
Et ne daignera pas l'honorer d'un coup d'œil.
Un pareil procédé blesse son jeune orgueil.
Son changement pour elle est un mauvais présage.
Ajoutez à cela le nouveau voisinage
De la comtesse.

CÉLIANTE.

Elle est d'un âge à rassurer.

LISETTE.

Elle est encore aimable, elle peut inspirer....

CÉLIANTE.

Elle est folle à l'excès.

LISETTE.

On plaît par la folie.

CÉLIANTE.

Il faut du sérieux.

LISETTE.

Par malheur il ennuie.
La comtesse est fort gaie, et l'enjouement séduit.
Avec l'air du grand monde elle a beaucoup d'esprit.
Votre frère, entre nous, goûte fort cette veuve,
Et ses regards pour elle en sont même une preuve.
Depuis qu'elle est logée à deux pas de l'hôtel,
Leur estime s'accroît.

CÉLIANTE.

Et n'a rien de réel.

Digitized by Google

Comme ils sont répandus, que c'est là leur manie,
Le même tourbillon les emporte et les lie ;
Mais c'est un nœud léger qui n'a point de soutien;
Il paroît les serrer, et ne tient presque à rien.
L'un et l'autre se cherche à dessein de paroître,
Se prévient sans s'aimer, se voit sans se connoître;
Commerce extérieur, union sans penchant,
Que fait naître l'usage, et non le sentiment.
L'esprit vole toujours sur la superficie,
Et le cœur ne se voit jamais de la partie.
Tel est, au vrai, le monde et sa fausse amitié :
C'est par les dehors seuls qu'on s'y trouve lié;
Et voilà ce qui fait que je fuis, que j'abhorre
Ce monde, presque autant que mon frère l'adore.

LISETTE.

Oh! quoi que vous disiez, il a son beau côté;
Et je trouve qu'il a de la réalité.
Mais la comtesse vient.

CÉLIANTE.

Tant pis.

LISETTE.

Elle est suivie
D'un beau jeune seigneur.

CÉLIANTE.

Sa visite m'ennuie.

Digitized by Google

SCÈNE II.

LE MARQUIS, CÉLIANTE, LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE.

Nous cherchons le baron avec empressement :
J'ai même à lui parler très-sérieusement.
Qu'on aille l'avertir, je ne saurois attendre.

CÉLIANTE.

J'irai, si vous voulez, le presser de descendre,
Madame.

LA COMTESSE.

Non, restez, je vous prie, avec nous;
Lisette aura ce soin.

CÉLIANTE, *à Lisette.*

Vite, dépêchez-vous.

(*Lisette sort.*)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, CÉLIANTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *bas, au marquis.*

Son air est emprunté.

LE MARQUIS, *à la comtesse.*

Mais il est noble et sage.

LA COMTESSE.

Je veux l'apprivoiser, elle est un peu sauvage.

CÉLIANTE, *à part.*

Je n'éprouvai jamais un pareil embarras.

Digitized by Google

LA COMTESSE, *à Céliante.*

Mais vous fuyez le monde, et l'on ne vous voit pas.
Dans votre appartement, quoi! toujours retirée?
Jeune et formée en tout pour être désirée,
Quel injuste penchant vous porte à vous cacher?
Il faut donc, pour vous voir, qu'on vienne vous chercher.
Je prétends vous tirer de cette nuit profonde,
Vous inspirer l'amour et l'esprit du grand monde.
Se tenir constamment recluse comme vous,
C'est exister sans vivre, et n'être point pour nous.

CÉLIANTE.

Vos soins m'honorent trop.

LA COMTESSE.

Trève de modestie.

CÉLIANTE.

Vos bontés...

LA COMTESSE.

Laissons là mes bontés, je vous prie.

CÉLIANTE.

L'obscurité convient aux filles comme moi.

LA COMTESSE.

De conduire vos pas je veux prendre l'emploi.

CÉLIANTE.

Pour suivre votre essor et l'esprit qui vous guide,
Ma raison est trop foible, et mon cœur trop timide.
Les préjugés communs me tiennent sous leurs lois;
Et je soutiendrois mal l'honneur de votre choix.

LA COMTESSE.

Vous êtes demoiselle, et faite pour paroître,
Et vous ne brûlez pas de vous faire connoître?

Digitized by Google

Vous flatter, vous nourrir de cet unique soin,
Pour vous est un devoir; je dis plus, un besoin;
Et celui de dormir et de se mettre à table,
N'est pas plus fort chez nous que celui d'être aimable.
La nature à mon sexe en a fait une loi.
Se répandre et briller, c'est respirer pour moi.

CÉLIANTE.

Je mets, pour moi, qui n'ai nulle coquetterie,
A fuir surtout l'éclat, le bonheur de la vie;
Et je tâche à trouver ce souverain bonheur,
Non dans l'esprit d'autrui, mais au fond de mon cœur.

LE MARQUIS, *à la comtesse.*

Au sein de la raison sa réponse est puisée.
J'en suis édifié.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Moi, très-scandalisée.
(*A Céliante.*)
Mais il faut donc par goût que vous aimiez l'ennui?

CÉLIANTE.

Il ne m'est inspiré jamais que par autrui.

LA COMTESSE, *à part.*

Qu'elle est sotte à mes yeux!

CÉLIANTE, *à part.*

Qu'elle est extravagante!

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, CÉLIANTE, LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE, *à Lisette.*

Le baron viendra-t-il? car je m'impatiente.

Digitized by Google

LISETTE.

Madame, il est sorti.

LA COMTESSE.

Bon. Je m'en doutois bien.

LISETTE.

Mais il va dans l'instant rentrer.

LA COMTESSE.

Je n'en crois rien.
Où sera-t-il?

CÉLIANTE.

Je vais moi-même m'en instruire;
Et quelque part qu'il soit, je vais lui faire dire
Que Madame l'attend.

LA COMTESSE.

Un tel soin est flatteur.

(*Céliante sort.*)

SCÈNE V.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Se peut-il du baron que ce soit là la sœur?
Comment la trouvez-vous? Parlez.

LE MARQUIS.

Très-estimable.

LA COMTESSE.

Son esprit est brillant.

LE MARQUIS.

Mais il est raisonnable;
Et le bon sens, Madame...

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Est chez vous déplacé.
Il sied bien à vingt ans, Monsieur, d'être sensé!

LE MARQUIS.

On peut l'être à tout âge.

LA COMTESSE.

Ah! quel travers extrême!
Je ne puis m'empêcher d'en rougir pour vous-même.

LE MARQUIS.

Je fais cas du bon sens; et, bien loin d'en rougir,
J'ai le front de le dire et de m'en applaudir.

LA COMTESSE.

Vous prisez le bon sens! O ciel! puis-je le croire!
Un jeune homme de cour peut-il en faire gloire?
C'est un être nouveau qui n'avoit point paru.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au baron.*

Ah! Baron venez voir ce qu'on n'a jamais vu,
Et qui ne peut passer même pour vraisemblable;
Un marquis de vingt ans, prudent et raisonnable,
Qui l'ose déclarer et qui n'en rougit point!

LE BARON.

C'est un modèle.

LA COMTESSE.

A fuir. Mais brisons sur ce point.
Un soin intéressant m'a chez vous amenée.
Je viens vous retenir pour cette après-dînée.
Monsieur Vacarmini fait un bruit étonnant.

Digitized by Google

LE BARON.

On le vante beaucoup.

LA COMTESSE.

C'est le plus surprenant,
Le plus fort violon de toute l'Italie.
Pour l'entendre avec vous j'ai lié la partie.

LE BARON.

Madame me propose un plaisir bien flatteur,
Mais je suis chez le duc engagé par malheur.

LA COMTESSE.

Partout on le souhaite, et chacun se l'arrache.
Je vous l'ai dit, Marquis, heureux qui se l'attache!

LE MARQUIS.

Je n'en suis pas surpris, aimable comme il est.

LE BARON.

L'un et l'autre épargnez votre ami, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Il faut vous dégager. J'attends la préférence.

LE BARON.

C'est me faire une aimable et douce violence.
Cependant...

LA COMTESSE.

Cependant vous viendrez avec nous.

LE MARQUIS.

Je vous en prie.

LA COMTESSE.

Et moi, je l'exige de vous.

LE BARON, *à la comtesse.*

Vous l'exigez?

LA COMTESSE.

Sans doute, et vos rigueurs m'étonnent.

Digitized by Google

LE BARON.

Je ne résiste plus quand les dames l'ordonnent.

LA COMTESSE.

Je puis compter sur vous?

LE BARON.

Oui.

LA COMTESSE.

Je dois à présent
Vous parler sur un point tout à fait important.
Il court de vous un bruit qui m'étonne et m'afflige.

LE BARON.

C'est donc un bruit fâcheux?

LA COMTESSE.

Des plus fâcheux, vous dis-je;
Il m'alarme pour vous.

LE BARON.

Vraiment vous m'effrayez:
Expliquez-vous.

LA COMTESSE.

On dit que vous vous mariez.

LE BARON.

De vos craintes pour moi, comment, c'est-là la cause?

LA COMTESSE.

Oui, dit-on vrai?

LE BARON.

Mais...

LA COMTESSE.

Mais...

LE BARON.

Il en est quelque chose.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Tant pis.

LE MARQUIS.

L'hymen est donc bien terrible à vos yeux

LA COMTESSE.

Tout des plus.

LE BARON.

Il faut prendre un parti sérieux.

LA COMTESSE.

Jamais.

LE BARON.

Je suis l'exemple, et je cède à l'usage :
C'est un joug établi que subit le plus sage.

LA COMTESSE.

Je vous connois, Baron, il n'est pas fait pour vous.
Vos amis à ce nœud doivent s'opposer tous.
L'hymen en vous va faire un changement extrême;
Le monde y perdra trop, vous y perdrez vous même
La moitié tout au moins du prix que vous valez.
Etre couru, fêté partout où vous allez,
Etre aimable, amusant et ne songer qu'à plaire,
Voilà votre état propre, et votre unique affaire.
L'homme du monde est né pour ne tenir à rien;
L'agrément est sa loi, le plaisir son lien;
S'il s'unit, c'est toujours d'une chaîne légère;
Qu'un moment voit former, qu'un instant voit défaire
Il fuit jusques au nœud d'une sotte amitié;
Il est toujours liant, et n'est jamais lié.

LE BARON.

Le ciel pour tous les rangs m'a formé sociable.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Non, je lis dans vos yeux que l'hymen redoutable
Doit aigrir la douceur dont vous êtes pétri,
Et d'un garçon charmant faire un triste mari.

LE MARQUIS.

Monsieur ne doit pas craindre un changement semblable.
Pour l'éprouver, Madame, il est né trop aimable.
Je suis sûr qu'il a fait d'ailleurs un choix trop bon.

LE BARON.

Mon cœur a pris, sur tout, conseil de la raison.

LA COMTESSE.

Conseil de la raison ! Juste ciel ! Quel langage!

LE BARON.

On doit la consulter en fait de mariage.

LA COMTESSE.

Je pardonne au Marquis d'oser me la citer;
Mais vous et moi, Monsieur, devons-nous l'écouter?
Nous sommes trop instruits qu'elle est une chimère.

LE MARQUIS.

La raison, chimère!

LA COMTESSE.

Oui.

LE MARQUIS.

L'idée est singulière.

LA COMTESSE.

C'est un vieux préjugé qui porte à tort son nom.

LE MARQUIS.

Pour moi, je reconnois une saine raison.
Loin d'être un préjugé, Madame, elle s'occupe
A détruire l'erreur dont le monde est la dupe;

Digitized by Google

Nous aide à démêler le vrai d'avec le faux,
Epure les vertus, corrige les défauts;
Est de tous les états comme de tous les âges,
Et nous rend à la fois sociables et sages.

LA COMTESSE.

Moi, je soutiens qu'elle est elle-même un abus,
Qu'elle accroît les défauts et gâte les vertus;
Etouffe l'enjouement, forme les sots scrupules,
Et donne la naissance aux plus grands ridicules;
De l'ame qui s'élève, arrête les progrès;
Fait les hommes communs, ou les pédans parfaits;
Raison qui ne l'est pas, que l'esprit vrai méprise,
Qu'on appelle bon sens, et qui n'est que bêtise.

LE MARQUIS.

Le bon sens n'est pas tel.

LE BARON.

Mais il en est plusieurs:
Chacun a sa raison qu'il peint de ses couleurs.
La Comtesse a beau dire, elle-même a la sienne.

LA COMTESSE.

J'aurois une raison, moi?

LE BARON.

La chose est certaine;
Sous un nom opposé vous respectez ses lois.

LA COMTESSE.

Quelle est cette raison qu'à peine je conçois?

LE BARON.

Celle du premier ordre, à qui la bourgeoisie
Donne vulgairement le titre de folie;
Qui met sa grande étude à badiner de tout,
Est mère de la joie et source du bon goût;

Digitized by Google

Au milieu du grand monde établit sa puissance,
Et de plaire à ses yeux enseigne la science;
Prend un essor hardi, sans blesser les égards,
Et sauve les dehors jusque dans ses écarts;
Brave les préjugés et les erreurs grossières,
Enrichit les esprits de nouvelles lumières,
Echauffe le génie, excite les talens,
Sait unir la justesse aux traits les plus brillans;
Et se moquant des sots, dont l'univers abonde,
Fait le vrai philosophe et le sage du monde.

LA COMTESSE.

L'heureuse découverte! Adorable Baron!
Vous venez pour le coup de trouver la raison;
Et j'y crois à présent, puisqu'elle est embellie
De tous les agrémens de l'aimable folie.
Le Marquis à ses lois ne se soumettra pas;
A la vieille raison il donnera le pas.

LE MARQUIS.

Une telle folie est la sagesse même.
Je cède, comme vous, à son pouvoir suprême.

LA COMTESSE, *montrant le baron.*

Mais les plus grands efforts lui deviennent aisés.
Il accorde d'un mot les partis opposés;
Que liant dans l'esprit et dans le caractère!...
Adieu. J'ai ce matin des visites à faire.
A trois heures chez moi je vous attends tous deux.
Vous, Baron, renoncez à l'hymen dangereux:
Vous ne devez avoir que le monde pour maître.
La raison qu'aujourd'hui vous me faites connoître,
Vous parle par ma bouche et vous fait une loi
De vivre indépendant et libre comme moi.

Digitized by Google

Soyons toujours en l'air : des choses de la vie
Prenons la pointe seule et la superficie.
Le chagrin est au fond, craignons d'y pénétrer.
Pour goûter le plaisir, ne faisons qu'effleurer.
(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Nous sommes seuls, Monsieur, il faut que mon cœur s'ouvre,
Et que ma juste estime à vos yeux se découvre.
Les plaisirs que de vous dans huit jours j'ai reçus,
La façon d'obliger que je mets au-dessus,
Ce dehors prévenant, cet abord qui captive,
Tout m'inspire pour vous l'amitié la plus vive.
Votre intérêt, Monsieur, me touche vivement,
Et puisque vous allez prendre un engagement,
Instruisez-moi, de grâce, et que de vous j'apprenne
La part qu'à ce lien vous voulez que je prenne.
C'est sur vos sentimens que je veux me régler ;
Je m'y conformerai, vous n'avez qu'à parler.

LE BARON.

Mon estime pour vous est égale à la vôtre,
Et je vous ai d'abord distingué de tout autre.
Je vous connois, Monsieur, depuis fort peu de temps,
Et vous m'êtes plus cher qu'un ami de dix ans.
Ma rapide amitié se forme en deux journées,
Et les instans chez moi font plus que les années.
Un mérite d'ailleurs frappant et distingué...

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Ah! Monsieur...

LE BARON.

Je dis vrai, vous m'avez subjugué.
Mon cœur, autant par goût que par reconnoissance,
Va donc de ses secrets vous faire confidence.
Aux yeux de la comtesse il vient de se cacher;
Mais il veut devant vous tout entier s'épancher.
Celle dont j'ai fait choix est jeune, belle, sage,
Et sa première vue obtient un prompt hommage.
Il n'est point de regard aussi doux que le sien.
Elle a de la naissance, elle attend un grand bien.
Ce qui doit à mes yeux la rendre encor plus chère,
Une longue amitié m'unit avec son père.

LE MARQUIS.

Que de biens réunis! je puis présentement
Vous témoigner combien...

LE BARON.

Arrêtez; doucement.
Vous croyez, sur les dons que je viens de décrire,
Qu'il ne manque plus rien au bonheur où j'aspire.
Détrompez-vous, Marquis: apprenez qu'un seul trait
En corrompt la douceur, et gâte le portrait.
Cet objet si charmant dont mon ame est éprise,
Sous un dehors flatteur cache un fonds de bêtise:
Je ne sais de quel nom je le dois appeler.
C'est un être qui sait à peine articuler;
Triste sans sentiment, rêveuse sans idée,
C'est par le seul instinct qu'elle paroît guidée.
Dans le temps qu'elle lance un coup d'œil enchanteur,
Un silence stupide en dément la douceur.

Digitized by Google

D'aucune impression son ame n'est émue,
Et je vais épouser une belle statue.

LE MARQUIS.

Le temps et vos leçons l'apprendront à penser.

LE BARON.

Non, il n'est pas possible, et j'y dois renoncer.
Auprès d'elle il n'est rien que n'ait tenté ma flamme.
Tous mes efforts n'ont pu développer son ame.
Trompé par le désir, mon amour espéroit
Qu'au sortir du couvent elle se formeroit.
Près d'être son époux, et brûlant de lui plaire,
Je l'ai prise chez moi de l'aveu de son père;
Elle est avec ma sœur qui seconde mes soins,
Mais, inutile peine, elle en avance moins;
Son esprit chaque jour s'affoiblit, loin de croître.
Je la trouvois encor moins sotte dans le cloître:
Elle montroit alors un peu plus d'enjouement,
De petites lueurs perçoient même souvent;
Elle répondoit juste à ce qu'on vouloit dire,
Et quelquefois du moins on la voyoit sourire.
A peine maintenant puis-je en tirer deux mots:
Un non, un oui, placés encor mal à propos.
A sa stupidité chaque moment ajoute:
Son ame n'entend rien, quand son oreille écoute.
Jugez présentement si mon bonheur est pur,
Et de mes sentimens si je puis être sûr.

LE MARQUIS.

Tous les biens sont mêlés, et chacun a sa peine.

LE BARON.

Il n'en est point qui soit comparable à la mienne.

Digitized by Google

Pour cet objet fatal je passe tour à tour,
Du désir au dégoût, du mépris à l'amour.
Je la trouve imbécille, et je la vois charmante.
Son esprit me rebute, et sa beauté m'enchante.
Pour nous unir son père arrive incessamment:
Je tremble comme époux, je brûle comme amant.
Quel bien de posséder une amante si belle!
Mais prendre, mais avoir pour compagne éternelle
Une beauté dont l'œil fait l'unique entretien,
Sans âme, sans esprit, dont le corps ne sent rien;
Pour un homme qui pense, et né surtout sensible,
Quel supplice, Marquis, et quel contraste horrible!

LE MARQUIS.

Je plains votre destin; mais quoiqu'il soit fâcheux,
Je connois un amant beaucoup plus malheureux.

LE BARON.

Cela ne se peut pas; mon malheur est extrême.
Qui peut en éprouver un plus grand?

LE MARQUIS.

C'est moi-même.

LE BARON.

Vous, Marquis?

LE MARQUIS.

Moi, Baron, et pour vous consoler,
Mon cœur veut à son tour ici se dévoiler.
Apprenez un secret ignoré de tout autre:
Ma confiance est juste et doit payer la vôtre.
Notre choix a d'abord de la conformité.
J'adore comme vous une jeune beauté.
Que j'ai vue au couvent, dont la grâce ingénue
Frappe au premier abord, intéresse et remue.

Digitized by Google

Le doux son de sa voix et ses regards vainqueurs
Sont d'abord pour porter l'amour au fond des cœurs.
La nature a tout fait pour cette fille heureuse,
Et ne s'est point montrée à moitié généreuse.
Votre amante, Baron, n'a que les seuls dehors:
La mienne réunit seule tous les trésors.
Ses yeux et son souris, où règne la finesse,
Annoncent de l'esprit et tiennent leur promesse;
Elle parle fort peu, mais pense infiniment:
A l'égard de son cœur, c'est le pur sentiment;
Il s'attache, il est fait exprès pour la tendresse,
Et pétri par les mains de la délicatesse.

LE BARON.

Vous en parlez trop bien pour n'être pas aimé.

LE MARQUIS.

Oui, je crois l'être autant que je suis enflammé.

LE BARON.

Vous êtes trop heureux, et je vous porte envie.

LE MARQUIS.

Attendez, mon histoire encor n'est pas finie,
Vous ignorez le point critique et capital.
Obligé d'entreprendre un voyage fatal,
J'ai perdu malgré moi ma maîtresse de vue;
Je ne sais, qui plus est, ce qu'elle est devenue.
Nous nous sommes écrit d'abord exactement,
Et ses lettres suivoient les miennes promptement;
Mais elle a tout à coup cessé de me répondre.
J'ai pressé mon retour; je suis parti de Londres,
Et mes feux empressés, d'abord en arrivant,
M'ont fait, pour la revoir, voler à son couvent.

Digitized by Google

Vain espoir! on m'a dit qu'elle en étoit sortie;
C'est tout ce que j'en sais. Une main ennemie,
Que je ne connois pas, l'arrache à mon amour,
Et ce coup à mes yeux l'enlève sans retour.

LE BARON.

Vous possédez son cœur?

LE MARQUIS.

Douceur cruelle et vaine!
Le bonheur d'être aimé met le comble à ma peine.

LE BARON.

Vos recherches, vos soins pourront la découvrir.

LE MARQUIS.

Non, je n'espère plus d'y pouvoir réussir,
Et dans tous mes projets le malheur m'accompagne.
J'ai mis, depuis huit jours, tous mes gens en campagne;
Mais inutilement : ils ne m'apprennent rien.

LE BARON.

N'importe, votre sort est plus doux que le mien :
Le pis est de brûler pour une belle idole.

LE MARQUIS.

Vous la posséderez, c'est un bien qui console;
Mais pour mes feux trompés cet espoir est détruit :
Plus l'objet est parfait, et plus sa perte aigrit.
Je suis le plus à plaindre, et mon cruel voyage....

LE BARON.

Ne nous disputons plus un si triste avantage;
Nous éprouvons tous deux un sort plein de rigueur.
Marquis, goûtons l'unique et funeste douceur
D'être les confidens mutuels de nos peines,
Et mêlons sans témoins vos douleurs et les miennes.

Digitized by Google

Le secret de nos cœurs est un bien précieux,
Que nous devons cacher à tous les autres yeux.

LE MARQUIS.

Oui, ne nous quittons plus, soyons toujours ensemble.
Le malheur nous unit, et le goût nous rassemble..
Que nos revers communs excitant la pitié,
Servent à resserrer les nœuds de l'amitié!

LE BARON.

Presqu'autant que le mien, votre sort m'intéresse.
Adieu. C'est à regret qu'un moment je vous laisse.
Je vais écrire au duc qu'il ne m'attende pas.

LE MARQUIS.

Et moi, je cours, Monsieur, m'informer de ce pas
Si mes gens n'ont point fait de recherche nouvelle.
Je vous rejoins après, quoi que j'apprenne d'elle.
Un ami si parfait que j'acquiers dans ce jour,
Peut seul me consoler des pertes de l'amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

PARLE, as-tu rien appris, Champagne? instruis-moi vîte.

CHAMPAGNE.

J'ai découvert, Monsieur, la maison qu'elle habite.

LE MARQUIS.

Quoi! tu sais sa demeure?

CHAMPAGNE.

Oui, j'en suis éclairci.
La belle n'est pas loin.

LE MARQUIS.

Où donc est-elle?

CHAMPAGNE.

Ici.

LE MARQUIS.

Ici, dans cet hôtel?

CHAMPAGNE.

Oui, dans cet hôtel même :
Et je viens de l'y voir.

LE MARQUIS.

Ma surprise est extrême!

Digitized by Google

CHAMPAGNE.

Vous n'êtes pas au bout de votre étonnement;
Sachez qu'on la marie, et même incessamment.

LE MARQUIS.

O ciel! me dis-tu vrai?

CHAMPAGNE.

Très-vrai; je suis sincère :
Pour conclure, Monsieur, on n'attend que son père.

LE MARQUIS.

Quel coup inattendu! mais à qui l'unit-on?

CHAMPAGNE.

Au maître de céans, à monsieur le baron.

LE MARQUIS.

Au baron?

CHAMPAGNE.

A lui-même, et la chose est très-sûre.

LE MARQUIS.

Grand dieu! La singulière et fatale aventure!
Mais elle n'est pas vraie, on vient de t'abuser :
La personne qu'il aime, et qu'il doit épouser,
Est brillante d'attraits, mais d'esprit dépourvue;
C'est ainsi que lui-même il l'a peinte à ma vue :
Et celle que j'adore est accomplie en tout,
A l'extrême beauté joint l'esprit et le goût.

CHAMPAGNE.

J'ignore quel portrait il a fait de sa belle,
S'il vous l'a peinte sotte, ou bien spirituelle :
Mais je suis bien instruit, et par mes propres yeux,
Que celle qu'il épouse, et qui loge en ces lieux,
Est justement la même, à qui votre émissaire
A porté vingt billets, gage d'un feu sincère.

C'est

Digitized by Google

C'est la fille, en un mot, de monsieur de Forlis;
Et j'en ai pour garant tous les gens du logis.

LE MARQUIS.

Je n'en puis plus douter, et ce nom seul m'éclaire;
Mon esprit à présent débrouille le mystère...
Le baron, pour bêtise et pour stupidité,
Aura pris son air simple et sa timidité :
Elle est d'un naturel qui se livre avec crainte;
Cet effroi s'est accru par la dure contrainte
De former un lien qui force son penchant,
Et par l'effort de taire un si cruel tourment.
Oui, le chagrin secret de voir tromper sa flamme,
Et j'aime à m'en flatter, a jeté dans son ame
Ce morne abattement, cette sombre froideur,
Qui choquent le baron, et causent son erreur.
Dans mon vif désespoir j'ai du moins l'avantage
De penser qu'aujourd'hui sa tristesse est l'ouvrage
Et le garant flatteur de son amour pour moi,
Et qu'à regret d'un père elle subit la loi.

CHAMPAGNE.

Cette grande douleur qui console la vôtre,
Ne l'empêchera pas d'en épouser un autre.

LE MARQUIS.

Il est vrai, j'en frémis, c'est un bien sans effet.
Sa funeste douceur ajoute à mon regret;
Et d'un feu mutuel la flatteuse assurance
Est un nouveau malheur, quand on perd l'espérance.
Se voir ravir un cœur plein d'un tendre retour,
C'est de tous les revers le plus grand en amour :
Et se voir enlever ce trésor qu'on adore,
Par la main d'un ami qui lui-même l'ignore,

Digitized by Google

Y met encor le comble, et le rend plus affreux!
Je me plaignois tantôt de mon sort rigoureux,
Quand mes soins ne pouvoient découvrir sa demeure:
J'aurois beaucoup mieux fait de craindre et de fuir l'heure
Où je devois apprendre un secret si cruel.
Pour moi sa découverte est un arrêt mortel.
Je serois trop heureux d'être dans l'ignorance,
Et du baron du moins j'aurois la confidence.
Je pourrois dans son sein épancher ma douleur.
Hélas! j'ai tout perdu jusqu'à cette douceur.
Quel état violent! O ciel! que dois-je faire?
Dois-je fuir ou rester, m'expliquer ou me taire?
Que dirai-je au baron? pourrai-je l'aborder?
Ah! d'avance, mon cœur se sent intimider;
Je ne pourrai jamais soutenir sa présence,
Mon trouble... juste dieu! Je le vois qui s'avance.

(*Champagne sort.*)

SCÈNE II.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

J'étois impatient déjà de vous revoir.
Eh bien! n'avez-vous rien à me faire savoir?
Répondez-moi, Marquis, Vous évitez ma vue
Je vois sur votre front la douleur répandue.
Qu'avez-vous?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.

Digitized by Google

LE BARON.

Votre ton et votre air
M'assurent le contraire, et vous m'êtes trop cher
Pour vous laisser garder un si cruel silence :
Manqueriez-vous pour moi déjà de confiance ?
Ouvrez-moi votre cœur, parlez donc.

LE MARQUIS.

Je ne puis.

LE BARON.

Mais songez que tantôt vous me l'avez promis.
Qu'avez-vous découvert ? Que venez-vous d'apprend

LE MARQUIS.

Plus que je ne voulois.

LE BARON.

Je ne puis vous comprendre,
Et j'exige de vous que vous vous expliquiez :
Me tiendrez-vous rigueur après tant d'amitiés ?

LE MARQUIS.

Je dois plutôt cacher le trouble qui m'agite.
Dans l'état où je suis, souffrez que je vous quitte.

LE BARON.

Non, arrêtez, Marquis, vous prétendez en vain
Que je vous abandonne à votre noir chagrin ;
Vous ne sortirez pas, quoi que vous puissiez faire,
Que je n'aie arraché de vous l'aveu sincère
Du sujet qui vous trouble, et qui vous porte à fuir.

LE MARQUIS.

Dispensez-moi, Baron, de vous le découvrir ;
Et laissez-moi...

Digitized by Google

LE BARON.

Marquis, la résistance est vaine,
Et vous m'éclaircirez.

LE MARQUIS.

Quelle effroyable gêne!
Où me vois-je réduit!

LE BARON.

Cédez donc à l'effort
D'un homme tout à vous.

LE MARQUIS.

Je crains...

LE BARON.

Vous avez tort.
Les destins qui tantôt vous cachoient votre amante,
Ont-ils pu vous porter d'atteinte plus sanglante?

LE MARQUIS.

Oui, puisque ce secret par vous m'est arraché;
Je voudrois que son sort me fût encor caché:
Mes gens de sa demeure ont fait la découverte,
Mais pour rendre mes feux plus certains de sa perte.
Ils m'ont trop éclairé.

LE BARON.

Que vous ont-ils appris?

LE MARQUIS.

Tout ce que je pouvois en apprendre de pis.
J'ai su que sa famille au plus tôt la marie:
Pour comble de chagrin, je vais la voir unie
Au destin d'un ami, qui m'enchaîne le bras.

LE BARON.

Ce coup est affligeant, mais il n'égale pas,

Digitized by Google

Quoi que puisse opposer votre douleur extrême,
Le malheur d'ignorer le sort de ce qu'on aime :
Je trouve votre amour, dans ce nouveau chagrin,
Beaucoup moins malheureux qu'il n'étoit ce matin.

LE MARQUIS.

Rien n'égale, Monsieur, ma disgrâce présente ;
Je sens qu'elle est pour moi d'autant plus accablante,
Que je ne puis choisir ni prendre aucun parti ;
Toute voie est fermée à mon espoir trahi.

LE BARON.

J'en vois une pour vous très-simple.

LE MARQUIS.

Quelle est-elle?

LE BARON.

Poursuivez votre pointe auprès de votre belle.

LE MARQUIS.

Le moyen à présent, Monsieur, que je la vois
Promise à mon ami, dont son père a fait choix !
Mon cœur doit renoncer plutôt à ma maîtresse ;
L'honneur et le devoir y forcent ma tendresse.

LE BARON.

Il n'est pas question de devoir ni d'honneur ;
Il ne s'agit ici que de votre bonheur.

LE MARQUIS.

Monsieur, pour un moment, mettez-vous à ma place,
Feriez-vous ce qu'ici vous voulez que je fasse ?
L'amour vous feroit-il manquer à l'amitié ?

LE BARON.

Oui, Marquis, sur ce point je serois sans pitié :
Le scrupule est sottise en pareille matière,
Et je ne ferois pas grâce à mon propre père.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Moi, je ne me sens pas tant d'intrépidité ;
Et quand même j'aurois cette témérité,
Que puis-je espérer?

LE BARON.

Tout, Monsieur, puisqu'on vous aime;
Vous devez réussir, j'en répondrois moi-même.

LE MARQUIS.

A quoi tous mes efforts pourroient-ils aboutir ?

LE BARON.

Mais, à rompre un hymen qui doit mal l'assortir.

LE MARQUIS.

Il est trop avancé.

LE BARON.

Qu'elle avoue à son père
Votre amour réciproque.

LE MARQUIS.

Elle est d'un caractère,
D'un esprit trop craintif, pour tenter ce moyen,
D'autant qu'elle a donné sa voix à ce lien ;
Moi-même à l'y porter j'ai de la répugnance.
Les remords que je sens...

LE BARON.

Les remords? Pure enfance!
Ayez pour mes conseils plus de docilité,
Et le succès...

LE MARQUIS.

J'en vois l'impossibilité ;
Car son hymen, vous dis-je, est près de se conclure;
Demain, ce soir peut-être, et ma disgrâce est sûre.

Digitized by Google

LE BARON.

Je veux que cela soit : mettons la chose au pis.

LE MARQUIS.

Que puis-je faire alors ?

LE BARON.

Ce que fait tout marquis.
Vous vous arrangerez.

LE MARQUIS.

Et de quelle manière ?

LE BARON.

En voyant cette belle, en tâchant de lui plaire.

LE MARQUIS.

A mon ami ferois-je un affront si sanglant ?

LE BARON.

Sur cet article-là votre scrupule est grand !
A son plus haut degré c'est porter la sagesse.
Si vos pareils avoient cette délicatesse,
Et marquoient tant d'égards pour messieurs les maris,
Je plaindrois la moitié des femmes de Paris.
Ne tenez pas ailleurs un langage semblable ;
Il vous feroit, Marquis, un tort considérable.

LE MARQUIS.

Quand vous parlez ainsi, c'est sur le ton badin ;
Je forme et je veux suivre un plus juste dessein :
A mes sens révoltés quelque effort qu'il en coûte,
Le devoir me l'inspire, il faut que je l'écoute.
De l'erreur d'un ami j'abuse trop long-temps,
Je veux la dissiper dans ces mêmes instans,
Et je vais sans détour, à quoi que je m'expose,
De mon trouble secret lui déclarer la cause.

Digitized by Google

LE BARON.

Ah! gardez-vous-en bien, vous allez tout gâter.

LE MARQUIS.

Juste ciel! est-ce vous qui devez m'arrêter?

LE BARON.

Oui, vous allez commettre une extrême imprudence:
Mais a-t-on jamais fait pareille confidence?

LE MARQUIS.

Eh quoi! voulez-vous donc que je trompe en ce jour
Un homme que j'estime, et qui m'aime à son tour?

LE BARON.

Oui, trompez-le, Monsieur.

LE MARQUIS.

C'est lui faire un outrage.

LE BARON.

Trompez-le encore un coup, trompez-le, c'est l'usage.

LE MARQUIS.

Vous me le conseillez?

LE BARON.

Très-fort, et je fais plus;
Je l'exige de vous.

LE MARQUIS.

Je demeure confus.

LE BARON.

Mais dans vos procédés je ne puis vous comprendre.
Vous avez pour cet homme une amitié bien tendre;
Et, portant à son cœur le coup le plus mortel,
Par un aveu choquant autant qu'il est cruel,
Vous voulez faire entendre à sa flamme jalouse,
Que vous êtes aimé de celle qu'il épouse!

Digitized by Google

Si quelqu'un s'avisoit de m'en faire un égal,
Par moi son compliment seroit reçu fort mal.

LE MARQUIS.

Ces mots ferment ma bouche, et changent ma pensée;
Mon ardeur, puisqu'enfin elle s'y voit forcée,
Va suivre le parti que vous lui proposez:
Mais souvenez-vous bien que vous l'y réduisez,
Que vous êtes, Monsieur, garant de ma conduite,
Que vous deviendrez seul coupable de la suite;
Et que si trop avant je me laisse entraîner,
C'est vous, et non pas moi, qu'il faudra condamner.

LE BARON.

Quoi qu'il puisse arriver, je prends sur moi la cause;
Sur ma parole, osez.

LE MARQUIS.

Je vous crois donc, et j'ose.

LE BARON.

Avant que vous sortiez, je serois curieux
Que vous vissiez l'objet... Mais il s'offre à nos yeux.

SCÈNE III.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS, *à part.*

Quel trouble! En la voyant, j'ai peine à me contraindre.

LUCILE, *d'un air timide, au baron.*

Je cherchois votre sœur...

LE BARON.

Approchez-vous sans craindre.
Et faites politesse à monsieur le Marquis.
Vous ne sauriez trop bien recevoir mes amis.

Digitized by Google

Quoi! vous voilà déjà toute déconcertée?
Vous changez de couleur? vous êtes empruntée?
Mais rassurez-vous donc. Devant le monde ainsi
Faut-il être étonnée?

LUCILE.

Et Monsieur l'est aussi.

LE BARON.

Il l'est de votre abord.

LE MARQUIS.

Pardon, je me rappelle
Qu'ailleurs plus d'une fois j'ai vu Mademoiselle.

LE BARON.

Vous l'avez vue ailleurs? Où, Marquis?

LE MARQUIS.

Au couvent;
Précisément au même où j'allois voir souvent,
Comme je vous l'ai dit, cette jeune personne.
La rencontre me charme autant qu'elle m'étonne.
L'estime et l'amitié les lioient de si près,
Que l'une et l'autre alors ne se quittoient jamais;
C'est cet attachement qu'elles faisoient paroître,
A qui je dois, Monsieur, l'honneur de la connoître.

LE BARON, *à part, au marquis.*

Mais rien de plus heureux pour vous que ce coup-là!
Auprès de son amie elle vous servira.
Elle est simple à l'excès, mais on peut la conduire:
Sait-elle votre amour?

LE MARQUIS.

Tout a dû l'en instruire,
J'ai fait en sa présence éclater mon ardeur,
Et comme ma maîtresse elle connoît mon cœur.

Digitized by Google

LE BARON.

Tant mieux, j'en suis charmé, la chose ira plus vite.

LE MARQUIS.

Dans l'état incertain qui maintenant m'agite,
Souffrez que devant vous j'ose l'interroger.

LE BARON.

A répondre je vais moi-même l'engager.

LE MARQUIS.

Non, je veux sans contrainte apprendre de sa bouche
Quels sont les sentimens de l'objet qui me touche.
Parlez, belle Lucile, ils vous sont connus tous;
Mon amante n'a rien qui soit caché pour vous,
Et vous devez souvent en avoir des nouvelles.

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

J'en apprends une des plus cruelles.
Ses parens, m'a-t-on dit, veulent la marier.

LUCILE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ciel! quel oui funeste! et qu'il doit m'effrayer!

LE BARON.

Rassurez-vous, je veux rompre ce mariage.

LE MARQUIS, *à Lucile.*

L'approuve-t-elle?

LUCILE.

Non.

LE BARON, *au Marquis.*

Pour vous l'heureux présage!

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Comment se trouve-t-elle à présent?

LUCILE.

Mal et bien.

LE MARQUIS.

Pense-t-elle?...

LUCILE.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Et que dit-elle?

LUCILE.

Rien.

LE BARON.

Quel discours! Parlez mieux, qu'on puisse vous entend

LE MARQUIS.

Ces mots sont d'un grand sens pour qui sait les comprendre.

J'ai toujours eu du goût pour la précision.

LE BARON.

Vous devez donc goûter sa conversation.

LE MARQUIS.

Infiniment, Monsieur.

LE BARON.

C'est par là qu'elle brille:

Mal et bien, rien, beaucoup; la singulière fille!

Tenez, s'il est possible, un discours plus suivi.

LE MARQUIS.

Du peu qu'elle m'a dit vous me voyez ravi.

(*A Lucile.*)

Ma maîtresse à mon sort est-elle bien sensible?

LUCILE.

Oui, votre état la jette en un trouble terrible;

Digitized by Google

Moi qui connois son cœur, je puis vous l'assurer.

LE BARON.

Prodige! la voilà qui vient de proférer
Deux phrases tout de suite.

LE MARQUIS, *à part.*

A peine suis-je maître
De mes sens agités!

LUCILE.

J'en ai trop dit peut-être:
Et je m'en vais.

LE BARON.

Bon!

LE MARQUIS, *à Lucile.*

Non, c'est moi qui vais sortir.
(*A part.*)
Mon transport à la fin pourroit me découvrir.

LE BARON, *au marquis.*

Je vais la faire agir auprès de son amie.

LE MARQUIS.

Mademoiselle, adieu, songez bien, je vous prie,
Qu'il faut que votre cœur pour moi parle aujourd'hui,
Et que je suis perdu si je n'ai son appui.
(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LE BARON, LUCILE.

LE BARON.

Je ne vous conçois pas; vous êtes étonnante!
Vous paroissez toujours interdite et tremblante:
Vous vous présentez mal, et vous n'épargnez rien
Pour ternir votre éclat par un mauvais maintien;

Digitized by Google

Et lorsqu'à répliquer votre bouche est réduite,
C'est par monosyllabe et sans aucune suite.
Répondez, est-ce gêne? est-ce obstination?
Est-ce peu de lumière ? est-ce distraction?
Mais levez donc les yeux quand je vous interroge.

LUCILE.

Je vous suis obligée.

LE BARON.

Eh! sur le pied d'éloge
Prenez-vous mon discours?

LUCILE.

Mais, comme il vous plaira.

LE BARON.

Le moyen de tenir à ces répliques-là?

LUCILE.

Mais, j'ai mal dit, je crois.

LE BARON, *à part.*

Que ce je crois est bête!

LUCILE.

Excusez, mais votre air m'intimide et m'arrête.

LE BARON.

Selon vous, j'ai donc l'air bien terrible?

LUCILE.

Oui, vraiment

LE BARON.

Votre bouche me fait un aveu bien charmant!

LUCILE.

Mais il est naturel.

LE BARON.

Vous êtes ingénue.

Digitized by Google

LUCILE.

Oh ! beaucoup.

LE BARON, *à part.*

Abrégeons, son entretien me tue.

(*Haut.*)

Laissons, Mademoiselle, un discours superflu.
Il faut que le marquis soit par vous secouru.

LUCILE.

Secouru?

LE BARON.

Promptement.

LUCILE.

En quoi donc, je vous prie?

LE BARON.

Il faut à son sujet parler à votre amie.
S'il n'étoit question que d'une folle ardeur,
Bien loin de vous presser d'agir en sa faveur,
Je vous le défendrois; mais son amour est sage,
Et pour elle il s'agit d'un très-grand mariage,
Où tout en même temps se trouve réuni,
La naissance, le bien, avec l'âge assorti.
Son bonheur en dépend; ainsi, Mademoiselle,
C'est remplir le devoir d'une amitié fidèle.
Peignez donc à ses yeux le désespoir qu'il a;
Dites-lui qu'il se meurt.

LUCILE.

Elle le sait déjà.

LE BARON.

N'importe, exagérez son mérite, sa flamme.
Près d'elle employez tout pour attendrir son ame;

Digitized by Google

Et de son prétendu dites beaucoup de mal.
Peignez-le dissipé, fat, inconstant, brutal.

LUCILE.

Je nose pas tout haut dire ce que je pense.

LE BARON.

Parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Oh! sans la bienséance...

LE BARON.

Pour l'homme en question, point de ménagement.

LUCILE, *riant.*

Quoi! vous me l'ordonnez?

LE BARON.

Oui, très-expressément.
Quand je vous parle ainsi, qui vous oblige à rire?
C'est une nouveauté, mais j'y trouve à redire;
Ce rire maintenant est des plus déplacés.

LUCILE.

Mais il ne l'est pas tant, Monsieur, que vous pensez.

LE BARON, *à part.*

Ces imbécilles-là, gauches en toutes choses,
Ou ne vous disent mot, ou ricanent sans causes.
(*A Lucile.*)
Quoi qu'il en soit, songez à ce que je vous dis;
Disposez votre amie en faveur du marquis.
Ce que j'attends de vous veut de la diligence.
Il faut...

LUCILE.

Monsieur, voilà votre sœur qui s'avance.

Digitized by Google

LE BARON.

Ma sœur! Le personnage est fort intéressant,
Et digne d'interrompre un discours important.

SCÈNE V.

LE BARON, LUCILE, CÉLIANTE.

LE BARON, *à Lucile.*

Représentez surtout, exprès je le répète,
Que l'ardeur du marquis est sincère et parfaite.

LUCILE.

C'est la troisième fois que vous me l'avez dit.

LE BARON.

Oh! pour le bien graver au fond de votre esprit,
Morbleu! je ne saurois assez vous le redire.
Je suis...

LUCILE.

Vous vous fâchez, Monsieur, je me retire.

SCÈNE VI.

LE BARON, CÉLIANTE.

CÉLIANTE.

Vous la traitez, mon frère, avec trop de hauteur,
Et vous l'étourdissez. Employez la douceur.

LE BARON.

La douceur, dites-vous, la douceur est charmante!

CÉLIANTE.

Trouvez bon cependant que je vous représente,
Qu'une telle conduite auprès d'elle vous nuit,
Et qu'à la fin sa haine en peut être le fruit.
Qu'elle sent...

Digitized by Google

LE BARON.

Trouvez bon que je vous interrompe,
Pour vous dire, ma sœur, que votre esprit se trompe.

CÉLIANTE.

Elle s'est plainte à moi, je dois vous informer...

LE BARON.

Tous ces petits propos doivent peu m'alarmer.

CÉLIANTE.

Mais vous allez bientôt voir arriver son père.
Pour son appartement comment allez-vous faire?
Ma sincère amitié...

LE BARON.

Se donne trop de soins,
Et pour notre repos, aimez-nous un peu moins.

CÉLIANTE.

Vous n'avez jamais rien d'agréable à me dire.

LE BARON.

Rien d'agréable! il faut autrement me conduire.
J'aurai soin désormais de vous faire ma cour.

CÉLIANTE.

Pour moi votre mépris augmente chaque jour.

LE BARON.

Et puisque vous aimez les choses agréables,
Je ne vous tiendrai plus que des propos aimables:
Je louerai votre esprit, votre air, votre enjouement.

CÉLIANTE.

Ah! ne me raillez pas aussi cruellement.

LE BARON.

Céliante, pour vous je viens de me contraindre;
Je vous dis des douceurs, et vous osez vous plaindre?

Digitized by Google

CÉLIANTE.

Moi, je vous dois ici dire vos vérités.
Et vais d'un bon avis payer vos duretés.

LE BARON.

Encore des avis!

CÉLIANTE.

Vous êtes fort aimable...

LE BARON.

Le début est flatteur.

CÉLIANTE.

Prévenant, doux, affable
Pour des gens du dehors que ménage votre art;
A vos civilités le monde entier a part,
Parce qu'il est, Monsieur, l'objet de votre culte,
Et l'oracle constant que votre esprit consulte:
Mais mon frère chez lui sait se dédommager
Des égards qu'il prodigue à ce monde étranger.
Il dépouille en entrant sa douceur politique:
Méprisant pour sa sœur, dur pour son domestique,
Fâcheux pour sa maîtresse, et froid pour ses amis,
Il prend une autre forme, et change de vernis.
Tout craint dans sa maison, et tout fuit sa rencontre;
Le courtisan s'éclipse, et le tyran se montre.

LE BARON, *d'un ton irrité.*

Ma sœur!

CÉLIANTE.

Le trait est fort, mais vous me l'arrachez:
Et j'ai peint dans le vrai, puisque vous vous fâchez.
Je l'ai fait toutefois dans une bonne vue;
Profitez-en, ou bien, si l'erreur continue,

Digitized by Google

Des vôtres redoutez le funeste abandon;
Craignez de vous trouver seul dans votre maison,
Et de n'avoir d'ami que ce monde frivole,
Dont un souffle détruit l'estime qui s'envole.

SCÈNE VII.

LE BARON.

Je serois trop heureux de me voir délivré
De ces espèces-là, dont je suis entouré.
Mais sortons; il est temps de faire ma tournée,
Et de régler l'essor de toute la journée.
Passons chez la marquise et chez le commandeur;
Voyons la présidente et puis mon rapporteur.

SCÈNE VIII.

LE BARON, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, je viens...

LE BARON.

Allez...

LISETTE.

Mais daignez me permettre,
Monsieur...

LE BARON.

Mes gens au duc ont-ils porté ma lettre?

LISETTE.

Je pense que Lafleur est sorti pour cela.

LE BARON.

Je pense est merveilleux, et ces animaux-là

Digitized by Google

Répondent la plupart aussi mal qu'il agissent.
Mes ordres, comme il faut, jamais ne s'accomplissent.

LISETTE.

Mais monsieur de Forlis...

LE BARON.

Quoi! monsieur de Forlis?

LISETTE.

Arrive en ce moment. Je vous en avertis
Pour que vous descendiez.

LE BARON.

Je vous suis redevable
De venir m'avertir : le terme est admirable!

LISETTE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Quel homme! Mais, Monsieur...

LE BARON.

Allez, parlez plus bas;
Annoncez désormais et n'avertissez pas.

(*Lisette rentre.*)

SCÈNE IX.

LE BARON.

Forlis, pour arriver, a mal choisi son heure:
J'allois sortir, il faut que pour lui je demeure;
C'est mon ami, je vais l'embrasser simplement,
Et le quitter après le premier compliment :
Mais de le prévenir il m'épargne la peine.

Digitized by Google

SCÈNE X.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON, *embrassant M. de Forlis.*

Votre santé, Monsieur?

M. DE FORLIS.

Assez ferme. Et la tienne, Baron?

LE BARON.

Bonne.

M. DE FORLIS.

Tant mieux. J'ai voulu me hâter
Pour t'unir à ma fille, et par là cimenter
L'ancienne amitié qui nous unit ensemble.

LE BARON.

Je suis vraiment charmé que ce nœud nous rassemble.

M. DE FORLIS.

Tu me fais cet aveu d'un air bien glacial!
Je suis très-éloigné du cérémonial:
Mais je veux qu'un ami, quand il me voit, s'épanche,
Et me marque une joie aussi vive que franche;
Dix ans de connoissance ont ôté de mon prix,
Et ta vertu n'est pas d'accueillir des amis;
La mienne est par bonheur, d'avoir de l'indulgence.

LE BARON.

Pardon, mais je me vois dans une circonstance
Qui malgré moi, Monsieur, me force à vous quitter.
Je vous laisse le maître, et je cours m'acquitter
D'un devoir...

Digitized by Google

M. DE FORLIS.

Quand j'arrive?

LE BARON.

Il est indispensable.

M. DE FORLIS.

Celui d'être avec moi me paroît préférable.
Et j'ai besoin de toi pour tout le jour entier;
Si c'est une corvée, il la faut essuyer.

LE BARON.

J'ai trente affaires.

M. DE FORLIS.

Va, trente de ces affaires
Ne doivent pas tenir contre deux nécessaires.

LE BARON.

Je ne puis différer, et j'ai promis, d'honneur.

M. DE FORLIS.

De ces promesses-là je connois la valeur.

LE BARON.

Ce sont de vrais devoirs.

M. DE FORLIS.

Tiens, je vais en six phrases
Te peindre ces devoirs qu'ici tu nous emphases.
Aller d'abord montrer aux yeux de tout Paris
La dorure et l'éclat d'un nouveau vis-à-vis;
Eclabousser vingt fois la pauvre infanterie,
Qui se sauve en jurant, de la cavalerie,
De toilette en toilette aller faire sa cour,
Apprendre et débiter la nouvelle du jour;
Puis au Palais-Royal joindre un cercle agréable,
Et lier pour le soir une partie aimable;

Digitized by Google

Ne boire à ton dîner que de l'eau seulement,
Pour sabler du champagne à souper largement ;
Faire l'après-midi mille dépenses folles,
En deux médiateurs perdre huit cents pistoles ;
Sur une tabatière, ou bien sur des habits,
Dire ton sentiment et ton sublime avis ;
Conduire à l'opéra la duchesse indolente,
Médire ou bien broder avec la présidente ;
Avec le commandeur parler chasse et chevaux ;
Chez le petit marquis découper des oiseaux :
Voilà le plan exact de ta journée entière,
Tes devoirs importans, et ta plus grave affaire.

LE BARON.

Monsieur le gouverneur, vous nous blâmez à tort :
On ne vit point ici comme dans votre fort.
Nous devons y plier sous le joug de l'usage ;
Ce qui paroît frivole, est dans le fond très-sage.
Tous ces aimables riens, qu'on nomme amusement,
Forment cet heureux cercle et cet enchaînement,
De qui le mouvement journalier et rapide
Nous fait, par l'agréable, arriver au solide.
C'est par eux que l'on fait les grandes liaisons,
Qu'on acquiert les amis et les protections ;
Au sein des jeux rians on perce les mystères :
Le plaisir est le nœud des plus grandes affaires.
Le succès en dépend, tout y va, tout y tient,
Et c'est en badinant que la faveur s'obtient.

M. DE FORLIS, *à part.*

Il donne en habile homme un bon tour à sa cause,
Et je sens dans le fond qu'il en est quelque chose.

LE

Digitized by Google

LE BARON.

Si j'ai quelque crédit moi-même près des grands,
Je le dois à ces riens.

M. DE FORLIS.

Je te prends sur le temps.
Pour rendre à mes regards ta conduite louable,
Emploie en ma faveur ce crédit favorable.
L'occasion est belle, et voici le moment:
Fais agir tes amis pour le gouvernement
Qu'à la place du mien à la cour je demande.
Tu sais, pour l'obtenir, que mon ardeur est grande;
Qu'il doit, outre l'honneur, grossir mes revenus,
Et qu'il produit par an dix mille francs de plus.
Par plusieurs concurrens cette place est briguée;
Du royaume, Baron, c'est la plus distinguée.
Un homme bien instruit m'a marqué de partir;
De mettre tout en œuvre, il vient de m'avertir.
Un motif si pressant, joint à ton mariage,
M'a fait prendre la poste et hâter mon voyage.
As-tu sollicité? Depuis près de deux mois
Je t'en ai par écrit prié plus de vingt fois:
Tu m'as promis de voir le ministre qui t'aime;
L'as-tu fait? Puis-je bien m'en fier à toi-même?

LE BARON.

Oui: mais permettez...

M. DE FORLIS.

Non, je te connois trop bien.
Ne crois pas m'échapper.

LE BARON.

Un seul instant.

Digitized by Google

M. DE FORLIS.

Non, rien.
Je ne te ferois pas grâce d'une seconde.
Si tu prends une fois ton essor dans le monde,
Crac, te voilà parti jusqu'à demain matin.

LE BARON.

Puisque vous le voulez, et qu'il le faut enfin,
Je dînerai chez moi.

M. DE FORLIS.

Effort rare et sublime!
Sacrifice étonnant! grande preuve d'estime!

LE BARON.

Nous mangerons ensemble un poulet sans façon,
Et je vais vous donner un dîner d'ami.

M. DE FORLIS.

Non.
Je crains ces dîners-là. J'aime la bonne chère,
Et traite-moi plutôt en personne étrangère:
Tu n'auras qu'à donner tes ordres pour cela,
Et l'appétit chez moi se fait sentir déjà.
Le chemin que j'ai fait est très-considérable,
Et me fait aspirer au moment d'être à table.
En attendant, passons dans mon appartement,
Nous parlerons ensemble.

LE BARON, *le retenant.*

Attendez un moment.

M. DE FORLIS.

Comment donc! Que veut dire un discours de la so

LE BARON.

Tout n'est pas disposé comme il convient.

Digitized by Google

M. DE FORLIS.

Qu'importe?
Je puis m'y reposer.

LE BARON.

Non, Monsieur.

M. DE FORLIS.

Et pourquoi?

LE BARON.

C'est qu'il est occupé.

M. DE FORLIS.

Tu te moques de moi.
Et par qui donc l'est-il?

LE BARON.

Par un fort galant homme.

M. DE FORLIS.

La chose est toute neuve; et cet homme se nomme?

LE BARON.

Son nom m'est échappé.

M. DE FORLIS.

Rien n'est plus ingénu.
Mon logement est pris, et par un inconnu!

LE BARON.

C'est un abbé, Monsieur.

M. DE FORLIS.

Un abbé!

LE BARON.

Mais, de grâce...

M. DE FORLIS.

Qu'on eût mis dans ma chambre un militaire, passe:
Mais un petit collet me déloger ainsi!

Digitized by Google

LE BARON.

Je n'ai pas cru, d'honneur, vous voir si tôt ici;
Il m'est recommandé d'ailleurs par des personnes
Qui peuvent tout sur moi.

M. DE FORLIS.

Tes excuses sont bonnes.

LE BARON.

Mais si vous le voulez, Monsieur, absolument,
Vous pouvez aujourd'hui prendre mon logement;
Ou bien, comme l'abbé part dans l'autre semaine,
Et que de nos façons il faut bannir la gêne,
Vous logerez plus haut.

M. DE FORLIS.

Oui, je t'entends, Baron;
Et pour le coup je vais coucher dans le donjon.

LE BARON.

Vous êtes mon ami.

M. DE FORLIS.

La chose est plus choquante:
Mais tout mon dépit cède à ma faim qui s'augmente.
Viens dans ce moment-ci, si tu veux m'obliger,
Loge-moi, vîte...

LE BARON.

Où donc?

M. DE FORLIS.

Dans ta salle à manger.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

Le Forlis par bonheur fait la méridienne :
Je respire... Entre nous, son amitié me gêne...
Sa fille doit parler à l'objet de vos feux.

LE MARQUIS.

Je vous suis obligé de vos soins généreux.

LE BARON.

L'affaire est en bon train.

LE MARQUIS.

Il est vrai, je commence
A me flatter, Monsieur, d'une douce espérance.

LE BARON.

Je suis charmé de voir que vous pensiez ainsi.

LE MARQUIS.

La joie enfin succède au plus affreux souci.
Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte :
On n'imagine point jusqu'où va...

LE BARON.

Je m'en doute.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Non, non, vous ignorez combien il est flatteur...
Je ne sais quoi, pourtant, m'arrête au fond du cœur.

LE BARON.

Comment! Votre ame est-elle encore intimidée?

LE MARQUIS.

Oui, tromper un ami révolte mon idée,
Et je sens que je blesse au fond la probité.

LE BARON.

Marquis, encore un coup, cessez d'être agité:
Elle n'est point blessée en des choses semblables.

LE MARQUIS.

En est-il où ses droits ne soient point respectables?
Et ne doit-elle point régler en tout nos pas?

LE BARON.

Non, Marquis, sur l'amour elle ne s'étend pas.

LE MARQUIS.

Et par quelle raison?

LE BARON.

Ce n'est pas là sa place.
Elle y seroit de trop.

LE MARQUIS.

Un tel discours me passe.

LE BARON.

J'ai plus d'expérience, et dois vous éclairer.
La droiture est un frein que l'on doit révérer;
Du monde ce sont là les maximes constantes
Dans tout ce que l'on nomme affaires importantes,
Devoirs essentiels de la société,
Dont ils sont les liens et comme le traité.

Digitized by Google

On la doit consulter, surtout dans l'exercice
Des charges de l'État d'où dépend la justice;
Dans ce qui, parmi nous, est de convention,
Et forme par degrés la réputation:
Mais elle est sans pouvoir pour tout ce qu'on appelle
Du nom de badinage, ou bien de bagatelle;
Pour tout ce qu'on regarde universellement
Sur le pied de plaisir ou de délassement.
Dans un tendre commerce elle n'est plus admise,
Et même s'en piquer devient une sottise.
L'amour n'est plus qu'un jeu, qu'un simple amusement,
Où l'on est convenu de tromper finement;
D'être dupe ou fripon, le tout sans conséquence,
Mais d'être le dernier pourtant avec décence.

LE MARQUIS.

Le plus beau des liens, d'où dépend notre paix,
Peut-il être avili jusques à cet excès?
Le monde est étonnant dans sa bizarrerie.
Le joueur qui friponne est couvert d'infamie,
Et le perfide amant qui trompe et qui trahit,
Devient homme à la mode, et se met en crédit.
Quel travers dans les mœurs, et quel affreux délire!
Aussi grossièrement peut-on se contredire?

LE BARON.

C'est l'idée établie, il faut s'y conformer.

LE MARQUIS.

Mon ame à penser faux ne peut s'accoutumer.
Le jeu, dont j'ai parlé, commerce de caprice,
Fondé sur l'intérêt, la fraude et l'avarice,
S'est rendu par l'usage un lien révéré:
Les devoirs en sont saints, le culte en est sacré.

Digitized by Google

A ses engagemens le fier honneur préside;
Et ses dettes surtout sont un devoir rigide:
Au jour précis, à l'heure, il faut, pour les payer,
Vendre tout, et frustrer tout autre créancier.
Et l'amour tendre et pur devient un nœud frivole,
Où l'on est dispensé de tenir sa parole.
Le joug de l'amitié n'est pas plus respecté;
On veut qu'ils soient tous deux exempts de probité:
Leurs devoirs sont remplis les derniers; et leurs dettes,
Ou ne s'acquittent pas, ou sont mal satisfaites.
Mais rendez-moi raison d'un tel égarement,
Vous, profond dans le monde, et son digne ornement.

LE BARON.

Je conviens avec vous, Marquis, et je confesse
Que l'esprit qui l'agite est souvent une ivresse.
Du sein de la lumière il tombe dans la nuit,
De ses écarts souvent l'injustice est le fruit;
Mais il est notre maître, et nous devons le suivre:
Nous sommes, par état, tous deux forcés d'y vivre:
Pour y plaire, y briller, pour avoir ses faveurs,
Il faut prendre, Marquis, jusques à ses erreurs;
Dès qu'ils sont établis, préférer ses usages,
Quelque choquans qu'ils soient, aux raisons les plus sages
Quoi qu'il en coûte, on doit se mettre à l'unisson,
Et tout sacrifier pour avoir le bon ton.
Sitôt qu'il le condamne, il faut fuir tout scrupule,
Et même les vertus qui rendent ridicule.

LE MARQUIS.

N'en déplaise au bon ton, dont je suis rebattu,
Nous ne devons jamais rougir de la vertu.

Digitized by Google

LE BARON.

J'aime à voir qu'en votre ame elle se développe,
Mais il faut vous résoudre à vivre en misanthrope.
Vous devez renoncer à tout amusement,
Aller dans un désert vous enterrer vivant;
Ou, de cette vertu tempérer les lumières,
L'habiller à notre air, la faire à nos manières.
J'avouerai franchement que vous me faites peur.
Orné de tous les dons de l'esprit et du cœur,
Vous allez, je le vois, si je ne vous seconde,
Vous donner un travers en entrant dans le monde;
Vous perdre exactement par excès de raison,
Et d'un Caton précoce acquérir le surnom,
Choquer les mœurs du temps, et par cette conduite,
Vous rendre insupportable à force de mérite.

LE MARQUIS.

Vos discours dans mon cœur font passer votre effroi.
Ce monde que je blâme a des attraits pour moi.
Je ne puis vous cacher que, né pour y paroître,
Je l'aime et brûle en beau de m'y faire connoître.
Son commerce est un bien dont je cherche à jouir,
Et m'en faire estimer est mon premier désir.
J'ai, pour vivre content, besoin de son suffrage.
Dans ce juste dessein si je faisois naufrage,
Je ne pourrois, Baron, jamais m'en consoler.
La crainte que j'en ai me fait déjà trembler.
Pour voguer sûrement sur cette mer trompeuse,
Je demande et j'attends votre aide généreuse.
Daignez donc me guider de la main et de l'œil;
Et pour m'en garantir, montrez-moi chaque écueil.

Digitized by Google

LE BARON.

Vous me charmez; je suis tout prêt à vous instruire,
Et vous n'avez, Marquis, qu'à vous laisser conduire.
Je veux choisir pour vous le jour avantageux,
Saisir pour vous placer, le point de vue heureux;
A vos dons naturels joindre les convenances,
Y répandre des clairs, y mettre des nuances;
Et faire enfin de vous, vous donnant le bon tour,
L'homme vraiment aimable, et le héros du jour.
Je ne m'en tiens pas là. Non, Marquis, je vous aime;
Je veux vous rendre heureux en dépit de vous-même.
Mon amitié, dans peu, compte en venir à bout:
Votre amante en répond, elle a pour vous du goût,
C'est le point principal, et qui rend tout facile:
Mais point de sot scrupule, et montrez-vous docile.
Me le promettez-vous?

LE MARQUIS.

J'y ferai mon effort.

LE BARON.

Pour la mieux disposer, écrivez-lui d'abord.

LE MARQUIS.

J'avois pris ce parti. J'ai même ici ma lettre:
Mais je ne sais comment la lui faire remettre.

LE BARON.

Attendez... Il s'agit d'un établissement,
Et cet hymen pour vous est un coup important.

LE MARQUIS.

Oui, par mille raisons c'est un bien où j'aspire;
Et c'est pour l'en presser que je lui viens d'écrire.

LE BARON.

La chose étant ainsi, j'imagine un moyen...

Digitized by Google

Oui, Lucile pour vous doit lui parler.

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE BARON.

Sans blesser la sagesse, elle peut la lui rendre,
Et même l'amitié l'engage à l'entreprendre.
D'autres la commettroient.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce que je crains.
On ne peut la remettre en de meilleures mains.

LE BARON.

Donnez-moi votre lettre, elle sera rendue,
Et je vais en charger ma jeune prétendue.

LE MARQUIS.

Moi-même je voudrois, lui donnant mon billet,
Le lui recommander.

LE BARON.

Vous serez satisfait.
Attendez un moment.

(*Il rentre.*)

SCÈNE II.

LE MARQUIS.

Il sert trop bien ma flamme!
Mais chassons, après tout, cet effroi de mon ame,
Quand j'en puis profiter sans blesser mon devoir.
Le baron (dans ce jour il me l'a fait trop voir)
Pour l'aimable Forlis sent un mépris insigne;
Il dédaigne un bonheur dont son cœur n'est pas digne.
De sa grâce naïve il méconnoît le prix:
Elle auroit un tyran; et l'hymen, j'en frémis,

Digitized by Google

Pour elle deviendroit une chaîne cruelle.
Je dois l'en garantir, moins pour moi que pour elle.
L'amour, la probité, la pitié, la raison,
Tout me fait une loi de tromper le baron.
Employer l'artifice en cette conjoncture,
C'est servir la vertu, non trahir la droiture.
Lui-même, qui plus est, me conduit par la main.
Je la vois, sa présence affermit mon dessein.

SCÈNE III.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE BARON, *à Lucile.*

Oui, le Marquis attend de vous un grand service,
Et vous seule pouvez lui rendre cet office.
Songez qu'il le mérite, et qu'il est mon ami.

LUCILE.

Monsieur....

LE BARON.

Il ne faut pas l'obliger à demi.

LUCILE, *au marquis.*

De quoi s'agit-il donc, Monsieur?

LE MARQUIS.

C'est une lettre
Que j'ose vous prier instamment de remettre...

LUCILE.

A qui?

LE MARQUIS.

Mademoiselle, à cet objet charmant
Dont vous êtes l'amie, et dont je suis l'amant.
Il y verra les traits de l'amour le plus tendre.

Digitized by Google

LUCILE, *prenant la lettre.*

Je ne manquerai pas, Monsieur, de la lui rendre.

LE BARON.

Fort bien; je suis content de ce procédé-là:
Peut-être avec le temps mon soin la formera.

LE MARQUIS.

Et puis-je me flatter qu'elle soit bien reçue?

LUCILE.

Mais, je n'en doute point.

LE MARQUIS.

Quand elle l'aura lue,
Puis-je encore espérer qu'elle me répondra?

LUCILE.

Oui, Monsieur, je le crois, dès qu'elle le pourra.

LE MARQUIS.

Oserois-je, pour moi, compter sur votre zèle?

LUCILE.

Mais, je ferai, Monsieur, mon possible auprès d'elle.

LE BARON.

Elle répond, vraiment, beaucoup mieux que tantôt.
Il se fait déjà tard, et partons au plus tôt.
Votre ame est à présent dans une douce attente.
Volons chez la comtesse, elle est impatiente.
Voilà l'heure; et d'ailleurs, je dois voir en passant
Le commandeur.

LE MARQUIS.

Daignez m'accorder un instant.
C'est un point capital oublié dans ma lettre.
Mademoiselle...

LUCILE.

Eh bien! Monsieur?

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Sans la commettre,
Si dans cette journée, et par votre moyen,
Je pouvois obtenir un moment d'entretien.

LUCILE.

Elle ne sort jamais.

LE MARQUIS.

Je puis, Mademoiselle,
Trouver l'occasion de lui parler chez elle;
Et c'est pour tous les deux un bien essentiel.

LUCILE.

Mais elle est sous les yeux d'un surveillant cruel,
Qui, faussement paré d'une douceur trompeuse,
L'intimide et la tient dans une gêne affreuse.

LE BARON.

Son cœur, à le tromper, doit avoir plus de goût,
Et ne rien épargner pour en venir à bout.
Il faut à ses dépens jouer la comédie,
Et je veux le premier être de la partie.

LUCILE.

Mais vous m'encouragez.

LE MARQUIS.

Dès que Monsieur le veut,
Convenez qu'on le doit, et songez qu'on le peut.

LE BARON, *au marquis.*

Profitons des momens où son père sommeille:
Dépêchons-nous, partons avant qu'il se réveille.

(*Lucile rentre.*)

(*Le baron et le marquis font quelques pas pour sortir.*)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS, *arrêtant le baron.*

Je t'arrête au passage, et bien m'en prend, parbleu!

LE BARON.

Mais, Monsieur, j'ai promis.

M. DE FORLIS.

Il m'importe fort peu.

SCÈNE V.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au baron.*

Comment donc! est-ce ainsi que l'on se fait attendre?
Moi-même il faut, chez vous, que je vienne vous prendre:
Cet oubli me surprend, surtout de votre part,
Vous, prévenant, exact.

LE BARON.

Pardonnez mon retard.

LA COMTESSE.

Je ne puis à ce trait, Monsieur, vous reconnoître.

LE BARON.

De sortir de chez moi, je n'ai pas été maître;
Et je suis arrêté même dans ce moment.

LA COMTESSE.

Par qui donc?

M. DE FORLIS.

C'est par moi, Madame, absolument.
J'ai besoin du Baron pour cette après-dînée.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Moi, je l'ai retenu pour toute la journée.

M. DE FORLIS.

Avec tout le respect que je dois vous porter,
Sur vos prétentions je compte l'emporter.

LA COMTESSE.

N'en déplaise à l'espoir dont votre esprit se flatte,
Vous venez un peu tard, je suis première en date.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Vous voyez bien, Monsieur, que je n'impose point.

M. DE FORLIS.

Mais vous savez qu'au mien votre intérêt est joint.
L'affaire est sérieuse autant qu'elle est pressante.

LA COMTESSE.

Oh! celle qui m'amène est plus intéressante.

M. DE FORLIS.

Mon bonheur en dépend, et le sien propre y tient.

LA COMTESSE.

Mais c'est un phénomène, et Paris en convient.

M. DE FORLIS.

J'arrive tout exprès du fond de la Bretagne.

LA COMTESSE.

Moi, quinze jours plus tôt j'ai quitté la campagne.

M. DE FORLIS.

S'il retarde d'un jour, mes pas seront perdus.

LA COMTESSE.

Passé ce soir, Monsieur, on ne l'entendra plus;
Il part demain.

M. DE FORLIS.

Quidonc? Je ne puis vous comprendre.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Ce violon fameux, que nous devons entendre.

M. DE FORLIS.

Quoi! c'est un violon qui balance mes droits?

LA COMTESSE.

Il doit jouer, Monsieur, pour la dernière fois.

M. DE FORLIS.

Voilà donc ce devoir unique, indispensable!
Je tombe de mon haut!

LA COMTESSE.

C'est un homme admirable,
Et qui tire des sons singuliers et nouveaux;
Ses doigts sont surprenans, ce sont autant d'oiseaux.
Doux et tendre, d'abord il vole terre à terre:
Puis, tout à coup, bruyant, il devient un tonnerre.
Rien n'égale, en un mot, monsieur Vacarmini.

M. DE FORLIS.

Vacarmini, Madame, ou Tapagimini,
Tout merveilleux qu'il est, n'est pas un personnage
Qui mérite sur moi d'obtenir l'avantage.

LA COMTESSE.

Eh! qui donc êtes-vous pour jouter contre lui?

M. DE FORLIS.

Quelqu'un que Monsieur doit préférer aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Je vous crois du talent et beaucoup de mérite;
Mais vous ne partez pas apparemment si vîte.
On pourra vous entendre un autre jour.

M. DE FORLIS.

Comment?

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Oui, quel est votre fort, Monsieur, précisément?
La musette, la flûte, ou le violencelle?

M. DE FORLIS.

Moi, joueur de musette? Ah! la chose est nouvelle.
La bagatelle seule occupe vos esprits :
Un soin plus sérieux me conduit à Paris.

LA COMTESSE.

Quelle est donc cette affaire, et si grave et si grande?

M. DE FORLIS.

C'est un gouvernement qu'à la cour je demande.

LA COMTESSE.

Un gouvernement?

M. DE FORLIS.

Oui.

LA COMTESSE.

Quoi! ce n'est que cela?
Oh! rien ne presse moins : si ce n'est celui-là,
Vous en aurez un autre, et la chose est facile.
Mais pour l'homme divin, qui part de cette ville,
Le bonheur de l'entendre à ce jour est borné:
Il faut, il faut saisir le moment fortuné.
Si le Baron manquoit cet instant favorable,
Il n'en trouveroit pas dans dix ans un semblable.

LE BARON.

Oui, Madame a raison, et j'en dois profiter.

M. DE FORLIS.

Quoi! pour un vain plaisir tu veux donc me quitter?
Un ancien ami n'a pas la préférence?

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Moi, je suis près de lui nouvelle connoissance;
Il me doit plus d'égards.

M. DE FORLIS.

Oui, s'il faut parier,
C'est toujours pour celui qu'il connoît le dernier.

LA COMTESSE, *au Baron.*

Le plaisir que j'attends me transporte d'avance.
Donnez-moi donc la main, partons en diligence.

LE BARON.

A des ordres si doux je me laisse entraîner.

LE MARQUIS, *à M. de Forlis.*

Monsieur, je vous promets de vous le ramener.

LA COMTESSE.

Non, c'est flatter Monsieur d'un espoir téméraire.
J'enlève le Baron pour la journée entière.
Je ne dérange rien dans les plans que je fais.
Au sortir du concert, je le mène aux Français,
Où j'ai depuis huit jours une loge louée,
Pour voir la nouveauté qui doit être jouée;
Et de là nous devons être d'un grand souper,
Qui va jusqu'à minuit au moins nous occuper;
Puis de la table au bal, où, déguisée en Flore
Je ne rendrai Zéphyr qu'au lever de l'Aurore.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Je reviendrai, Monsieur, et ne la croyez pas.

M. DE FORLIS.

Pour en être plus sûr j'accompagne tes pas.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

M. DE FORLIS, CÉLIANTE.

CÉLIANTE.

Vous êtes, je le vois, mécontent de mon frère,
Monsieur?

M. DE FORLIS.

Je suis trop franc pour dire le contraire:
Sans un motif secret qui pour lui m'attendrit,
Je ferois hautement éclater mon dépit,
Et je n'en eus jamais une si juste cause.

CÉLIANTE.

Eh! quel nouveau sujet, Monsieur, vous indispose?

M. DE FORLIS.

Tout ce qui peut blesser un ami tel que moi.
Je le suis au concert, j'entre, et je l'aperçoi.
Jusqu'à lui je pénètre à travers la cohue,
Mon abord l'embarrasse; à peine il me salue:
Je lui parle, il se trouble, il répond à demi,
Et je le vois enfin rougir de son ami.
Je sens qu'il me regarde, en son impertinence,
Comme un provincial dont il craint la présence.

Digitized by Google

Au milieu du grand monde il me croit déplacé;
Et dans le même temps qu'il est pour moi glacé,
Il se montre attentif, il fait cent politesses
A des originaux de toutes les espèces.
Auprès d'eux tour à tour on le voit empressé,
Et le plus ridicule est le plus caressé.

CÉLIANTE.

Je voudrois excuser un procédé semblable,
Mais je sens qu'envers vous mon frère est trop coupable.

M. DE FORLIS.

Aux usages reçus s'il a trop obéi,
Quelques instans après, le sort l'en a puni.
Ce violon divin, et qui se voit l'idole
De Paris qui le court, a manqué de parole;
L'opulent financier qui tout fier l'attendoit,
Et chez qui, sans mentir, toute la France étoit,
Comme un arrêt mortel apprend cette nouvelle.
Le concert est rompu; l'aventure est cruelle :
C'est un coup dont il est si fort humilié,
Qu'il en paroît moins fat, mais plus sot de moitié :
Il voit fuir les trois quarts des spectateurs qui pestent;
La fureur de jouer vient saisir ceux qui restent.
Pour vingt jeux différens vingt autels sont dressés;
Les sacrificateurs en ordre sont placés.
Les monts d'or étalés sont offerts en victimes.
Du dieu qui les reçoit les mains sont des abîmes,
Par qui dans un moment tout se voit englouti :
Un seul particulier, dans une après-midi,
Perd des sommes d'argent qui forment des rivières,
Et feroient subsister dix familles entières.

Digitized by Google

Le baron, qui se laisse emporter au courant,
Malgré tous mes efforts, suit alors le torrent.
De dépit je le quitte, et cours pour mon affaire;
Ensuite je reviens dans le moment contraire,
Que par un as fatal il se voit égorgé;
Il perd, outre l'argent dont il étoit chargé,
Plus de neuf cents louis joués sur sa parole :
Mais il cède en héros au revers qui l'immole;
Sous un front calme il sait déguiser sa douleur,
Et s'acquiert, en partant le nom de beau joueur.

CÉLIANTE.

Mais il paie assez cher ce titre qui l'honore.

M. DE FORLIS.

Ce que je vous apprends, il croit que je l'ignore;
Sa disgrâce me fait oublier mon dépit,
Et plus que mon affaire occupe mon esprit.
L'amitié me ramène en ce lieu pour l'attendre,
Et selon l'apparence il va bientôt s'y rendre
Pour prendre tout l'argent qu'il peut avoir chez lui,
Car il doit acquitter cette dette aujourd'hui.
Je ne me trompe pas; le voilà qui s'avance.

CÉLIANTE.

Je rentre; vous seriez gênés par ma présence.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE II.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON, *sans voir d'abord M. de Forlis.*

Je cache la fureur de mon cœur éperdu,
Et je ne puis trouver l'argent que j'ai perdu :

Digitized by Google

Mais je ne croyois pas que Forlis fût si proche.
Déguisons. Vous venez pour me faire un reproche?

M. DE FORLIS.

Non, n'appréhende rien, le temps seroit mal pris;
Quand ils sont malheureux, j'épargne mes amis.

LE BARON.

Comment donc?

M. DE FORLIS.

Devant moi cesse de te contraindre;
Je sais ton infortune, en vain tu prétends feindre.

LE BARON.

Qui vous a dit...

M. DE FORLIS.

Mes yeux en ont été témoins,
Et tu perds d'un seul coup neuf cents louis au moins.

LE BARON.

Puisque vous le savez, il faut que je l'avoue:
C'est un tour inouï que le hasard me joue.

M. DE FORLIS.

As-tu l'argent chez toi?

LE BARON.

Je n'ai que mille écus;
J'ai fait pour en trouver des efforts superflus.

M. DE FORLIS.

Tu connois tant de monde?

LE BARON.

Inutile ressource!
Mes amis, par malheur, ont épuisé leur bourse;
Ils manquent tous d'espèce.

Digitized by Google

M. DE FORLIS.

Ou d'amitié pour toi;
Tiens, en voilà huit cents, je les ai pris chez moi.

LE BARON.

Ah! je suis pénétré.

M. DE FORLIS.

Va, mon argent profite,
Quand il sert mon ami, quand son secours l'acquitte.

LE BARON.

C'est peu de m'obliger, vous prévenez mes vœux.

M. DE FORLIS.

Je t'épargne une peine, et j'en suis plus heureux;
Je dois pourtant me plaindre en cette circonstance,
Que ton cœur ne m'ait pas donné la préférence.
Tu vas chercher ailleurs, et tu sembles rougir
De t'adresser au seul qui peut te secourir,
Et qui goûte un bien pur à te rendre service,
Loin que ton sort le gêne ou ta faute l'aigrisse.

LE BARON.

Je ne mérite pas....

M. DE FORLIS.

N'importe, je le doi,
Des devoirs de l'ami je m'acquitte envers toi;
J'en serai trop payé si je t'enseigne à l'être,
Et si mes procédés t'apprennent à connoître
Celui qui l'est vraiment dans les occasions,
Non par de vains propos, mais par des actions,
D'avec ceux qui n'en ont que fausses apparences,
Qui méritent au plus le nom de connoissances.

LE BARON.

Je connois tous mes torts, et vous demande grâce.

M. DE

M. DE FORLIS.

S'il est sincère et vrai, ton remords les efface.
Pour mieux les réparer, Baron, voici le jour
Et l'instant où tu peux m'être utile à ton tour.
Pendant que tu jouois, j'ai pris soin de m'instruire
Et d'agir fortement pour la place où j'aspire :
J'ai su d'un secrétaire, et dans un autre temps
Je t'en ferois ici des reproches sanglans,
J'ai su que tu n'as fait, malgré ma vive instance,
Pour ce gouvernement aucune diligence ;
Et qu'enfin si pour moi tu l'avois demandé,
Indubitablement on te l'eût accordé.

LE BARON.

La cour n'est pas si prompte à répandre ses grâces;
Il faut long-temps briguer pour de pareilles places,
Et ce n'est pas, Monsieur, l'ouvrage d'un moment.

M. DE FORLIS.

Ce gouvernement-ci toutefois en dépend ;
Et j'ai tantôt appris du même secrétaire,
Qu'il est sollicité par un fort adversaire ;
Qu'il faut tout mettre en œuvre et tout faire mouvoir,
Ou que mon concurrent l'emportera ce soir.
Mon plan est arrangé, mes mesures sont prises
Pour parler au ministre à six heures précises ;
Pour le voir, pour agir, voilà les seuls instans :
Si tu veux près de lui me seconder à temps,
Nos efforts prévaudront, et j'obtiendrai la place.
Je sais qu'à ta prière il n'est rien qu'il ne fasse,
Et tu possèdes l'art de le persuader :
Mais il faut employer ton crédit sans tarder,

Digitized by Google

Et venir avec moi chez lui, dans trois quarts d'heure:
C'est le temps décisif, promets-moi...

LE BARON.

Que je meure,
Si j'y manque, Monsieur.

M. DE FORLIS.

Ne va pas l'oublier,
Et songe...

LE BARON.

Je ne sors que pour aller payer
La somme que je dois, et je reviens vous prendre;
Vous n'aurez pas, Monsieur, la peine de m'attendre.
On doit pour ses amis tout faire, tout quitter:
Vous m'en donnez l'exemple, et je dois l'imiter.

M. DE FORLIS.

Tu seras accompli, si tu tiens ta promesse.

(*Le baron sort.*)

SCÈNE III.

M. DE FORLIS, CÉLIANTE.

CÉLIANTE.

Mon frère auprès de vous a perdu sa tristesse;
Et j'en juge, Monsieur, par l'air gai dont il sort.

M. DE FORLIS.

Je crois qu'il est content; pour moi je le suis fort.
Adieu, Mademoiselle. Attendant qu'il revienne,
Je vais voir Lisimon, qu'il faut que j'entretienne.

(*Il sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

CÉLIANTE, *seule.*

Il a soin de cacher le plaisir qu'il lui fait,
Et sa discrétion est un nouveau bienfait.

SCÈNE V.

CÉLIANTE, LISETTE.

LISETTE.

Apprenez un secret que je ne puis vous taire :
Lucile, Lucile aime; et monsieur votre frère
A, comme il est trop juste, un rival préféré.

CÉLIANTE.

Quelle idée!

LISETTE.

Oh! mon doute est trop bien avéré.

CÉLIANTE.

Sur quoi donc le crois-tu?

LISETTE.

Je viens de la surprendre
Dans le temps que sa main ouvroit un billet tendre,
Qu'elle a vîte caché sitôt que j'ai paru;
Et par là mon soupçon s'est justement accru.

CÉLIANTE.

Va, c'est apparemment la lettre d'une amie.

LISETTE.

Non, non, je n'en crois rien; sa rougeur l'a trahie.
Pour cacher un billet qui n'est qu'indifférent,
On est moins empressée, et le trouble est moins grand.

Digitized by Google

On attribue à tort à son peu de génie
Son humeur taciturne et sa mélancolie :
L'amour est seul l'auteur de ce silence-là ;
Et j'en mettrois au feu cette main que voilà.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai cette pensée :
La curiosité dont je me sens pressée
M'a fait étudier ses moindres mouvemens.
D'un cœur qui de l'absence éprouve les tourmens,
J'ai connu qu'elle avoit le symptôme visible :
Et j'ai sur ce mal là le coup-d'œil infaillible ;
Je porte encor plus loin ma vue à son sujet,
Et de ses feux cachés je devine l'objet.

CÉLIANTE.

Bon !

LISETTE.

Depuis qu'au baron le marquis rend visite,
Sur son front satisfait on voit la joie écrite.
J'ai, qui plus est, surpris certains regards entr'eux,
Qui prouvent le concert de deux cœurs amoureux :
C'est lui, Mademoiselle, et j'en fais la gageure.

CÉLIANTE.

Tu prends dans ton esprit ta folle conjecture.

LISETTE.

Ils s'aiment en secret, je ne me trompe pas:
Mais tenez, la voilà qui porte ici ses pas :
Pour lire le billet, elle y vient, j'en suis sûre.
Cachons-nous toutes deux dans cette salle obscure.

CÉLIANTE.

Non, viens, rentre avec moi, respectons son secret ;
Celui que l'on surprend est un larcin qu'on fait.

(*Elles rentrent.*)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LUCILE.

Enfin me voilà seule, et bannissant la crainte,
Je puis donc respirer et lire sans contrainte
La lettre d'un amant qui règne dans mon cœur!
Sa lecture peut seule adoucir ma douleur.

(*Elle lit.*)

« Non, belle Lucile, il n'est point de situation » plus singulière que la nôtre, ni d'amant plus » malheureux que moi. Je vous vois à toute heure » sans pouvoir m'expliquer. Je m'aperçois qu'on » vous méprise et qu'on vous croit sans esprit et » sans sentiment, vous qui pensez si juste, et dont » le cœur tendre et délicat égale la sensibilité du » mien, et c'est tout dire. Vous êtes à la veille » d'en épouser un autre, et je n'ose me plain- » dre. Je pourrois me consoler, si votre mariage » ne faisoit que mon malheur; mais il va com- » bler le vôtre; je le sais, je le vois, et je ne puis » l'empêcher; c'est là ce qui rend mon déses- » poir affreux : sans une prompte réponse, j'y » vais succomber. »

(*Après avoir lu.*)

Mon cœur est déchiré par un billet si tendre.
Ma peine et mon plaisir ne sauroient se comprendre.
Non, mon état n'est fait que pour être senti!
J'ai là tout ce qu'il faut. Vîte, répondons-y.

(*Elle écrit en s'interrompant.*)

Cher amant! si les traits de l'ardeur la plus vive,
Si d'un parfait retour l'expression naïve

Digitized by Google

Peuvent te consoler et calmer tes esprits,
Tu seras satisfait de ce que je t'écris.
Les maux que tu ressens font mon plus grand martyre.

SCÈNE VII.

LUCILE, LE BARON.

LE BARON.

Je viens de m'acquitter. Grâce au ciel, je respire!
Mais que vois-je! Lucile a l'esprit occupé!
Elle écrit une lettre, ou je suis fort trompé.
Elle ne pense pas, comment peut-elle écrire?
Parbleu, voyons un peu de son style pour rire.
(*A Lucile.*)
Puis-je, sans me montrer curieux, indiscret,
Vous demander pour qui vous tracez ce billet?

LUCILE, *avec surprise.*

Ah!

LE BARON.

Que notre présence un peu moins vous étonne.
Ne craignez rien.

LUCILE.

Monsieur, je n'écris à personne.
Ce sont des mots sans suite, et mis pour m'essayer.

LE BARON.

N'importe; montrez-moi, s'il vous plaît, ce papier.
Ne me refusez point, lorsque je vous en prie.

LUCILE, *à part.*

Le cruel embarras!

LE BARON.

Voyons.

Digitized by Google

LUCILE.

J'orthographie...
Et peins trop mal, Monsieur... Jamais je n'oserai.

LE BARON.

Pourquoi? Vous avez tort, je vous corrigerai.

LUCILE.

Vous ne pourriez jamais lire mon écriture;
Et vous vous moqueriez de moi, j'en suis trop sûre.

LE BARON.

Bon! vous faites l'enfant.

LUCILE.

Je suis de bonne foi.
Je sais l'opinion que vous avez de moi,
Et c'est pour l'augmenter.

LE BARON.

Ah! mauvaises défaites.
Donnez, pour mettre fin aux façons que vous faites.
(*Il lui prend la lettre des mains, et la lit bas.*)

SCÈNE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS, *dans le fond du théâtre.*

J'aperçois le baron et ma chère Forlis.
Mais il lit un billet, ciel! l'auroit-il surpris?

LE BARON, *après avoir lu, à Lucile.*

Je doute si je veille, et je ne sais que dire;
Parlez, est-ce bien vous qui venez de l'écrire?

LUCILE.

Oui.

Digitized by Google

LE BARON.

Mais de ma surprise à peine je reviens :
Je n'ai rien vu d'égal au billet que je tiens.
Plus je la lis, et plus cette lettre m'étonne.
Le sentiment y règne, et l'esprit l'assaisonne.
Belle indolente, eh quoi ! sous cet air ingénu,
Vous me trompiez ainsi ? qui l'auroit jamais cru ?

(*Il relit tout haut.*)

« Je sais qu'on me croit sans esprit ; mais ce » n'est que pour vous seul que je voudrois en » avoir. »

(*Il s'interrompt.*)

Je ne demande plus à qui ceci s'adresse.
Je sens toute la force et la délicatesse
Du reproche fondé que cache ce billet :
Et je vois par malheur que j'en suis seul l'objet.
Il est honteux pour moi de mériter vos plaintes.
Mes fautes, j'en rougis, y sont trop bien dépeintes.
Voilà le résultat de tous nos entretiens,
Et tous vos sentimens y répondent aux miens.

LUCILE, *à part.*

La méprise est heureuse, et mon ame respire.

LE MARQUIS, *à part.*

Fort bien. Il prend pour lui ce qu'on vient de m'écrire.

LE BARON.

Cet embarras charmant, cette aimable rougeur
Servent à confirmer ma gloire.

LE MARQUIS, *à part.*

Ou son erreur.

Digitized by Google

LE BARON.

Quelle joie! elle m'aime, elle sent, elle pense!
Que j'ai mal jusqu'ici jugé de son silence!
Ah! pourquoi si long-temps me cacher ces trésors,
Et les ensevelir sous de trompeurs dehors?
Mais n'accusons que moi; c'est ma faute, et ma vue
Devoit lire à travers cette crainte ingénue:
Je devois démêler son cœur et son esprit.
Je trouve mon arrêt dans ce qu'elle m'écrit;
Et ces traits dont mon ame est confuse et ravie,
Font ma satire autant que son apologie.

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS, *à part.*

Je jouis d'un plaisir tout nouveau;
Et l'on n'a jamais mieux donné dans le panneau.

LE BARON, *au marquis qui s'avance.*

Ah! Marquis, vous voilà, ma joie est accomplie.
C'est ici le moment le plus doux de ma vie.
Mon bonheur est au comble, et je viens de trouver
Tout ce qui lui manquoit, et qui peut l'achever.
Rien n'égale l'esprit de la beauté que j'aime.
Je veux que votre oreille en soit juge elle-même.
Ecoutez ce billet que Lucile m'écrit;
Il va vous étonner autant qu'il me ravit.

(*Il lit.*)

« Je sais qu'on me croit sans esprit, mais ce n'est
» que pour vous seul que je voudrois en avoir;
» et si je pouvois réussir à vous persuader que je
» suis aussi spirituelle que tendre, peu m'impor-
» teroit que le reste du monde me donnât le nom

Digitized by Google

» de sotte et de stupide. L'abattement où m'a
» plongée la crainte d'être oubliée de vous, a dû
» donner de moi cette idée; et depuis que je vous
» vois ici, votre présence me jette dans un trouble
» qui sert à la confirmer. Je sens que mon cœur
» fait tort à mon esprit. Il m'ôte jusqu'à la liberté
» de m'exprimer, et je suis trop occupée à sentir,
» pour avoir le loisir de penser. »

(*Après avoir lu.*)

Mais est-il rien, Marquis, qui soit plus adorable?
Et ne trouvez-vous pas cette fin admirable?

LE MARQUIS.

Je la goûte encor plus que vous ne l'approuvez.

LUCILE, *au baron.*

Vous louez mon billet plus que vous ne devez.

LE BARON.

Non, non, mon repentir égale ma surprise;
Je dois à vos genoux expier ma méprise.
Pardon, je vous croyois, il faut trancher le mot,
Sans esprit, et c'est moi qui suis vraiment un sot.

LUCILE, *relevant le baron.*

Levez-vous, vous comblez le trouble qui m'agite.

LE BARON.

Je dois à votre égard rougir de ma conduite.
C'est par mille respects, par un culte flatteur,
Que je puis désormais réparer mon erreur.
Vous êtes accomplie, et je n'en puis trop faire.
Vous, Marquis, prenez part à mon transport sincère.

LE MARQUIS.

Je le partage au moins.

Digitized by Google

LE BARON.

Rien ne manque à mes vœux,
Si comme moi mon cher, vous devenez heureux.

LE MARQUIS.

Oh! je le suis déjà.

LE BARON.

Comment donc? Votre amante
Vous auroit-elle écrit?

LE MARQUIS.

Un billet qui m'enchante!
Votre ravissement n'égale pas le mien.
C'est à Mademoiselle à qui je dois ce bien.

LUCILE.

En cela j'ai suivi le penchant qui m'inspire.

LE BARON.

Nous sommes tous contens comme je le désire :
(*A Lucile.*)
Désormais mon hôtel, qui m'étoit odieux,
Me deviendra charmant, embelli par vos yeux.
Vous seule me rendrez son séjour agréable;
Pour vous plaire je veux m'y montrer plus aimable :
Et goûtant sans mélange un destin bien plus doux,
Je vais me partager entre le monde et vous.

SCÈNE IX.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Pardon, si j'interromps, Monsieur; mais la duchesse
Demande à vous parler pour affaire qui presse :

Digitized by Google

Elle est dans son carrosse, et ne peut s'arrêter,
Un de ses gens est là.

LE BARON.

Mais, sans plus hésiter,
Qu'il entre donc.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, madame vient vous prendre
Et, sans tarder, vous prie instamment de descendre.

LE BARON.

Il suffit, je vous suis.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE XI.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LE MARQUIS, *au baron.*

Vous allez donc partir?

LE BARON.

Non, je vais l'assurer que je ne puis sortir;
A monsieur de Forlis je suis trop nécessaire.
La fille me rappelle, et j'ai promis au père.
Rien ne peut m'arrêter quand je dois le servir.
Je ne suis qu'un instant, et je vais revenir.

Digitized by Google

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Il ne reviendra pas si tôt, Mademoiselle;
Et la duchesse va l'emmener avec elle.
La comtesse est là-bas qui lui sert de renfort:
Le moyen qu'il résiste à leur commun effort?

LUCILE.

Le soin qui les conduit sans doute est d'importance?

LISETTE.

Oui, l'affaire est vraiment des plus graves: je pense
Qu'il s'agit d'assortir des porcelaines.

LE MARQUIS.

Bon!

LISETTE.

Et de mettre d'accord la Chine et le Japon.
Mais le carrosse part, et voilà qu'on l'emmène,
Moi-même je descends pour en être certaine.
(*A part.*)
Ils s'aiment, je le vois, et je plains leur ennui.
Monsieur les laisse seuls, et je fais comme lui.
(*Elle rentre.*)

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS.

Je puis enfin, au gré du penchant qui m'entraîne,
Vous voir et vous parler sans témoin et sans gêne.

Digitized by Google

Que cet instant m'est doux ! que je suis enchanté!
Ce moment, comme moi, l'avez-vous souhaité ?
Vous ne répondez rien, et votre cœur soupire.

LUCILE.

A peine à mes transports mes sens peuvent suffire:
Le discours est trop foible, et je n'en puis former.
Marquis, me taire ainsi, n'est-ce pas m'exprimer?

LE MARQUIS.

Oui, charmante Lucile, il n'est point d'éloquence
Qui vaille et persuade autant qu'un tel silence.

LUCILE.

Mes yeux semblent sortir d'une profonde nuit,
Dans ceux de mon amant un autre ciel me luit:
Au seul son de sa voix mon cœur se sent renaître,
Et l'amour près de lui me donne un nouvel être.
Mon ame n'étoit rien, quand il étoit absent;
Sa vue et son retour la tirent du néant.

LE MARQUIS.

Souffrez, dans le transport dont la mienne est pressée...

LUCILE.

Non, sans vous, loin de vous je n'ai point de pensée.
Je suis stupide auprès du monde indifférent,
Et je n'ai de l'esprit qu'avec vous seulement.
Le mien ne brille point dans une compagnie :
Le sentiment l'échauffe, et non pas la saillie.
Celui que l'amour donne à deux cœurs bien épris,
Est le seul qui m'inspire, et dont je sens le prix.

LE MARQUIS.

Ah! c'est le véritable, et n'en ayons point d'autre;
Comme il sera le mien, qu'il soit toujours le vôtre.

Digitized by Google

Ne puisons notre esprit que dans le sentiment :
Vous m'aimez ?

LUCILE.

Oui, mon cœur vous aime uniquement.

LE MARQUIS.

Que votre belle bouche encore le répète,
Vous avez à le dire une grâce parfaite.

LUCILE.

Oui, Marquis, je vous aime, et je n'aime que vous.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous adore.

LUCILE.

O retour qui m'est doux !

LE MARQUIS.

Que je vais payer cher ces instans pleins de charmes !
Mon bonheur est troublé par de justes alarmes ;
Et je suis près de voir le baron possesseur
D'un bien que sa poursuite enlève à mon ardeur :
J'ai frémi quand j'ai vu qu'il lisoit votre lettre.

LUCILE.

Moi-même de ma peur j'ai peine à me remettre.

LE MARQUIS.

Elle est entre ses mains.

LUCILE.

N'en soyez point jaloux ;
Vous savez qu'elle n'est écrite que pour vous.

LE MARQUIS.

D'accord, mais pour vous plaire il redevient aimable ;
Ses grâces à mes yeux le rendent redoutable.

Digitized by Google

LUCILE.

Quelque forme qu'il prenne, il n'avancera rien:
Je le verrai toujours, à l'examiner bien,
Comme un tyran caché, qui, sous un faux hommage,
Me prépare le joug du plus dur esclavage;
A qui l'hymen rendra sa première hauteur,
Et qui me traitera comme il traite sa sœur.
A son sort, par ce nœud, je tremble d'être unie:
Je vais dans les horreurs traîner ma triste vie.
Si l'aveugle amitié que mon père a pour lui,
N'eût rendu ma démarche inutile aujourd'hui,
J'aurois déjà, j'aurois forcé mon caractère,
Et je serois tombée aux genoux de mon père:
Ma bouche eût déclaré mes sentimens secrets,
Plutôt que d'épouser un homme que je hais,
Et que mes yeux verroient même avec répugnance,
Quand je n'aurois pour vous que de l'indifférence.
Jugez combien ce fonds de haine est augmenté,
Par l'amour que le vôtre a si bien mérité!
Jugez combien il perd dans le fond de mon ame,
Par la comparaison que je fais de sa flamme,
Avec le feu constant, tendre et respectueux
D'un amant jeune et sage, aimable et vertueux!
Vous possédez, Marquis, le mérite solide:
Il n'en a que le masque et le vernis perfide;
Il ne songe qu'à plaire, et ne veut qu'éblouir:
Vous seul savez aimer, et vous faire chérir.
De tout Paris son art veut faire la conquête;
A régner sur mon cœur votre gloire s'arrête.
Il est par ses dehors et par son entretien,
Le héros du grand monde, et vous êtes le mien.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Cet aveu qui me charme en même temps m'afflige,
A rompre un nœud fatal je sens que tout m'oblige :
Mes feux méritent seuls d'obtenir tant d'appas.
(*Il lui baise la main.*)

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Continuez, Monsieur, ne vous dérangez pas.

LUCILE.

Ciel! c'est Lisette!

LISETTE.

Là, n'ayez aucune alarme.
Pour vous je m'intéresse, et votre amour me charme.
Il est entièrement conforme à mon souhait;
J'en ai depuis tantôt pénétré le secret.
Mais il est en main sûre; et bien loin de vous nuire,
Le soin de vous servir est le seul qui m'inspire;
C'est lui dans ce moment qui me conduit vers vous.
Pardonnez, si je trouble un entretien si doux :
Mais ayant vu de loin revenir votre père,
Je viens pour vous donner cet avis salutaire.
Je crois que j'ai bien fait, et qu'il n'est pas besoin
Que de vos doux transports son œil soit le témoin.

LUCILE.

Je vous en remercie, et je rentre bien vîte.

LE MARQUIS.

Vous partez donc?

Digitized by Google

LUCILE.

Adieu: malgré moi je vous quitte.

(*Elle rentre.*)

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS.

Mon cœur reconnoîtra cette obligation.

LISETTE.

Je vous sers tous les deux par inclination.

(*Voyant paroître M. de Forlis.*)

Monsieur de Forlis vient, un autre soin m'appelle.
Avec lui je vous laisse, et suis mademoiselle.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE XVI.

LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS.

Où donc est le baron? Je viens pour le chercher.

LE MARQUIS.

Malgré lui, de ces lieux on vient de l'arracher.

M. DE FORLIS.

Qui peut l'avoir contraint?

LE MARQUIS.

Une affaire imprévue,
La duchesse, Monsieur, elle-même est venue
Le prendre en son carrosse, il a fallu céder.

M. DE FORLIS.

Lorsque dans ma demande il doit me seconder,

Digitized by Google

Quand l'heure est décisive, il manque à sa promesse!

LE MARQUIS.

Sans doute il s'y rendra, dès que la chose presse.

M. DE FORLIS.

J'y vole, il fera bien de ne pas l'oublier;
S'il ajoute ce trait, ce sera le dernier.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

LE MARQUIS.

Il faut en sa faveur que j'agisse moi-même:
Je le puis par mon oncle; il fera tout, il m'aime;
Son crédit est puissant, hâtons-nous de le voir.
Pour le mieux obliger d'employer son pouvoir,
De ma secrète ardeur faisons-lui confidence;
Du baron, s'il se peut, réparons l'indolence.
A monsieur de Forlis je dois un tel appui,
Et je sers mon amour en travaillant pour lui.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

J'ai votre confiance, et je suis satisfaite.

LUCILE.

Vous la méritez bien ; mais je suis inquiète.
Mon père et le baron sont absens de ces lieux ;
Le marquis devroit bien se montrer à mes yeux,
Et profiter du temps que son rival lui laisse.

LISETTE.

Oui, ce sont des instans très-chers, mais sa tendresse
Peut-être est occupée ailleurs utilement.
De mon maître pour vous je crains le changement :
Il pourra balancer son penchant pour la mode,
Et le rendre assidu, partant plus incommode.

LUCILE.

Vous me faites trembler, j'aime mieux sa froideur.

LISETTE.

Pendant huit jours au moins redoutez son ardeur.
Son amour à présent vous voit spirituelle,
Et vous avez le prix d'une beauté nouvelle.
J'entends marcher quelqu'un. C'est le pas d'un ami

Digitized by Google

LUCILE.

Oui, le marquis arrive avec empressement:
C'est lui. Le cœur me bat.

LISETTE.

Emotion charmante!

LUCILE.

Ah! ciel! c'est le baron.

LISETTE.

La méprise est piquante.
La comtesse en ces lieux accompagne ses pas.
(*Lisette sort.*)

SCÈNE II.

LE BARON, LUCILE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au baron.*

Non, quoi que vous disiez, je ne vous quitte pas.

LE BARON, *à Lucile.*

Je n'ai pu m'échapper des mains de la duchesse;
Je suis au désespoir. La cruelle comtesse
A secondé si bien son désir obstiné,
Qu'à la pièce nouvelle elles m'ont entraîné.
Elles m'ont enfermé malgré moi dans leur loge;
Mais en vain des acteurs elles ont fait l'éloge,
Au théâtre et partout je n'ai rien vu que vous.
Je trouve dans vos yeux un spectacle plus doux;
Il jette tous mes sens dans une aimable ivresse;
Et voilà désormais le seul qui m'intéresse.

LA COMTESSE.

Qu'entends-je? Il prend le ton d'un amant langoureux.

Digitized by Google

LE BARON.

Je le suis en effet.

LA COMTESSE.

Vous êtes amoureux?

LE BARON.

Oui, beaucoup.

LA COMTESSE.

Je frémis du transport qui l'entraîne.

LE BARON, *à Lucile.*

De notre hymen ce soir je veux former la chaîne;
Et votre père va....

LUCILE, *d'un air troublé.*

Monsieur, l'avez-vous vu?

LE BARON.

Empressement flatteur! Je ne l'ai jamais pu.
J'ai manqué malgré moi l'heure qu'il m'a donnée.

LA COMTESSE.

Mais c'est un vrai délire, et j'en suis étonnée :
Si vous continuez, il faudra vous lier.
C'est cent fois pis, Monsieur, que de vous marier.

LE BARON.

Mon ardeur est parfaite.

LA COMTESSE.

Ah! des ardeurs parfaites!
Mais étant amoureux, et du ton dont vous l'êtes,
Adorant et brûlant pour l'objet le plus doux,
Que voulez-vous, Monsieur, que l'on fasse de vous?
Le monde va bientôt fuir votre compagnie.

LE BARON.

Je me partagerai.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Non, tout amant l'ennuie;
L'amour et lui, Monsieur, sont brouillés tout à fait.
L'un est vif, amusant, l'autre sombre et distrait.
Le monde d'un butor fait un homme passable,
Et l'amour fait un sot souvent d'un homme aimable.

LUCILE.

Ce portrait de l'amour n'est pas bien gracieux.

LA COMTESSE.

Mon bel ange, il est peint plus charmant dans vos yeux.

LE BARON.

En dépit de vos traits, l'amour polit nos ames.

LA COMTESSE.

C'est l'ouvrage plutôt du commerce des dames.
Pour valoir quelque chose, il faut nous voir vraiment,
Avoir du goût pour nous, mais point d'attachement;
Point d'amour décidé, ni qui forme une chaîne.

LUCILE.

J'avois cru jusqu'ici que nous valions la peine
Qu'on s'attachât à nous particulièrement.

LA COMTESSE.

Je vois que la petite est fille à sentiment.
Volontiers je fais grâce à l'erreur qui l'occupe,
Elle n'a que seize ans. C'est l'âge d'être dupe:
L'âge par conséquent de se représenter
L'amour sous des couleurs faites pour enchanter.
Moi-même à quatorze ans j'ai donné dans le piége;
Moi, Baron, qui vous parle. Oui, vous l'avouerai-je,
J'ai soupiré, langui pour un jeune écolier,
Mais langui constamment pendant un mois entier.

Digitized by Google

LE BARON.

Une telle constance est vraiment admirable!

LA COMTESSE, *à Lucile.*

L'amour vous paroît donc bien beau, bien adorable?

LUCILE.

A mon âge l'on doit se taire là-dessus,
Madame; et je m'en vais de peur d'en dire plus.

LA COMTESSE.

Choisissez pour époux, si vous êtes bien sage,
Un homme moins couru, mais qui soit de votre âge.
Ce n'est pas son avis, mais préférez le mien.

LUCILE, *à part.*

C'est une folle au fond qui conseille fort bien.
(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Non, je ne puis souffrir que ce nœud s'exécute.
Je passe chez l'abbé pendant une minute,
Et vais lui demander certain livre nouveau
Qu'on dit bon, car il est vendu sous le manteau.
Ensuite je reviens, je vous le signifie,
Pour rompre votre hymen, ou le nœud qui nous lie;
Si votre amour l'emporte, adieu, plus d'amitié,
D'estime ni d'égards pour un homme noyé.
Paris dont vous allez vous attirer le blâme,
Fera votre épitaphe, au lieu d'épithalame.
A votre porte même on vous fera l'affront
De l'afficher, Monsieur, et les passans liront :
« Ci-gît

Digitized by Google

» Ci-gît dans son hôtel, sans avoir rendu l'ame,
» Le Baron enterré vis-à-vis de sa femme. »

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

LE BARON.

Sa menace est fondée, et j'en suis alarmé.
Mais non, belle Forlis, j'aime et je suis aimé.
Pour unir à jamais ta fortune et la mienne,
J'attends dans ce moment que ton père revienne.
Je n'ai qu'à te montrer aux yeux de tout Paris,
J'obtiendrai son suffrage, au lieu de son mépris.
D'avoir tant retardé je me fais un reproche.
Je devois... Mais je vois mon ami qui s'approche.

SCÈNE V.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

Je vous attends ici, Monsieur, pour vous prier...

M. DE FORLIS.

Et moi je viens exprès pour te remercier.
Tu m'as servi si bien et de si bonne grâce,
Que par tes heureux soins un autre obtient la place.
Le ministre me l'eût accordée aujourd'hui,
Si pour me seconder, j'avois eu ton appui.

LE BARON.

C'est l'effet du malheur.

M. DE FORLIS.

Dis de ta négligence.

Digitized by Google

LE BARON.

Non, il n'a pas été, Monsieur, en ma puissance.
Un contre-temps fatal a retenu mes pas.
J'étois prêt à voler...

M. DE FORLIS.

Je ne t'écoute pas.

LE BARON.

J'ai rencontré, vous dis-je, un invincible obstacle;
Et j'étois...

M. DE FORLIS.

Je le sais, fort tranquille au spectacle.

LE BARON.

Oui, mais...

M. DE FORLIS.

Ton procédé ne sauroit s'excuser.
Du nœud qui nous unit tu ne fais qu'abuser.
Depuis dix ans entiers que l'amitié nous lie,
J'en remplis les devoirs et ton cœur les oublie.
Tu ne mets rien du tien dans cet engagement;
J'en ai seul tout le poids, et toi tout l'agrément.

LE BARON.

Dans vingt occasions j'ai témoigné mon zèle.

M. DE FORLIS.

Tu viens de m'en donner une preuve fidèle.
Le seul prix que je veux de mon attachement,
Est de venir parler au ministre un moment.
Mon sort dépend d'un mot, d'une simple parole;
Je ne puis l'obtenir; et ton esprit frivole
Refuse à mon bonheur ces instans précieux,
Et c'est pour les donner, à quel soin glorieux?
A celui de juger une pièce nouvelle.

Digitized by Google

LE BARON.

Monsieur, on m'a contraint malgré moi...

M. DE FORLIS.

Bagatelle.
J'ouvre les yeux, et vois que dans ce siècle-ci,
Le plus mauvais partage est celui de l'ami.

LE BARON.

Monsieur, je vous promets...

M. DE FORLIS.

Inutile promesse..
Je vous le dis avec beaucoup de politesse,
Mais dans un dessein ferme et formé sans retour,
Je n'aurai plus pour vous qu'une estime de cour;
Et vous ne devez plus, à l'avenir, attendre
De m'avoir pour ami, ni de vous voir mon gendre.

LE BARON.

Si vous n'écoutez plus la voix de l'amitié,
Si pour moi désormais vous êtes sans pitié,
Pour votre fille, au moins, montrez-vous moins sévère;
Prenez en sa faveur des entrailles de père;
Et puisqu'il faut, Monsieur, vous en faire l'aveu,
Sachez que sa tendresse est égale à mon feu,
Qu'un penchant mutuel...

M. DE FORLIS.

Quoi! ma fille vous aime?

LE BARON.

Oui, le Marquis pourra vous l'attester lui-même;
Et pour vous en donner un garant plus certain,
Lisez, voici, Monsieur, un billet de sa main:
Vous voyez qu'en trompant notre attente commune,
Vous feriez son malheur comme mon infortune.

Digitized by Google

M. DE FORLIS, *après avoir lu le billet, qu'il lui rend.*

Pour vous prouver qu'en tout l'équité me conduit,
Et que je ne suis point un aveugle dépit,
Je consens que ma fille elle-même prononce :
Je m'en rapporterai, Monsieur, à sa réponse.
Je dois croire, et je suis, qui plus est, affermi
Que vous ne serez pas meilleur époux qu'ami;
Mais ce danger pour elle est encor préférable,
Tout mis dans la balance, au malheur effroyable
D'obéir par contrainte, et de voir son sort joint
Au destin d'un mari qu'elle n'aimeroit point.
Pour l'immoler ainsi, ma fille m'est trop chère.
Ma bonté sait borner l'autorité de père ;
Le ciel nous a donné des droits sur nos enfans,
Pour être leurs soutiens, et non pas leurs tyrans.

LE BARON.

Monsieur me rend l'espoir d'entrer dans sa famille.

SCÈNE VI.

LE BARON, M. DE FORLIS, LISETTE.

M. DE FORLIS.

LISETTE ?

LISETTE.

Quoi, Monsieur?

M. DE FORLIS.

Allez dire à ma fille
Que je veux lui parler, et qu'elle vienne ici.

(*Lisette rentre*

Digitized by Google

SCÈNE VII.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

Vous me rendez la vie en agissant ainsi.

M. DE FORLIS.

Faites en ma présence éclater moins de zèle;
Je ne fais rien pour vous, je ne regarde qu'elle.

SCÈNE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

LE MARQUIS, *à M. de Forlis.*

Je viens vous détromper sur le gouvernement.
Vous l'obtenez, Monsieur, par accommodement.

M. DE FORLIS.

Pour un autre j'ai cru la chose décidée.

LE MARQUIS.

La place étoit promise et non pas accordée.
Mon oncle, qui parloit pour votre concurrent,
Avec lui vient de prendre un autre arrangement.
Il lui fait obtenir, Monsieur, à mon instance,
La vôtre qui se trouve être à sa bienséance,
Et d'une pension on y joint le bienfait.
De l'autre en même temps vous avez le brevet.

M. DE FORLIS.

Je ne saurois, Monsieur, dans cette circonstance,
Vous marquer trop ma joie et ma reconnoissance.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Par cet heureux moyen voilà tout rétabli,
Et Monsieur du passé doit m'accorder l'oubli.

Digitized by Google

M. DE FORLIS.

Non, au Marquis tout seul je dois ce bien suprême.

LE BARON.

Mais il est mon ami, cela revient au même.

M. DE FORLIS.

Loin de parler pour vous, son procédé plutôt
Fait du vôtre, Monsieur, la critique tout haut.
Tous mes efforts n'ont pu faire agir votre zèle ;
Le sien m'a prévenu, voilà votre modèle.

SCÈNE IX.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

L'hymen est-il rompu, Baron infortuné ?

M. DE FORLIS.

Non ; mais je le voudrois.

LA COMTESSE.

Quel bien inopiné !
Je vois de mon côté passer le cher beau-père.

LE BARON.

Sa fille, qui paroît, me sera moins contraire.

SCÈNE X.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS, LUCILE, LA COMTESSE, LISETTE.

M. DE FORLIS.

Ma fille, approche-toi, viens ; c'est ici l'instant
Pour toi le plus critique et le plus important.

Digitized by Google

J'apprends que le Baron a su toucher ton ame ;
Je ne puis te blâmer ni condamner ta flamme.
Par mon choix j'ai moi-même autorisé tes feux,
Prononce : je te laisse arbitre de tes vœux.

LISETTE.

Mais, c'est parler vraiment en père raisonnable.

LE BARON, *à Lucile.*

J'attends de votre bouche un arrêt favorable.
Déclarez mon bonheur.

LE MARQUIS, *à part.*

Quoique sûr d'être aimé,
Je n'ai pas son audace, et je suis alarmé.

LE BARON.

Que vois-je ! Vous restez dans un profond silence,
Quand vous pouvez d'un mot combler notre espérance ?
Eh quoi donc ! cet aveu doit-il tant vous coûter?
Vous n'avez simplement ici qu'à répéter
Ce que vous avez eu la bonté de m'écrire,
Et ce que je ne puis me lasser de relire
Dans ce tendre billet, si cher à mon ardeur.
Ah! n'en rougissez pas, il vous fait trop d'honneur.

LA COMTESSE.

Quel est donc cet écrit ?

LE BARON.

Une lettre charmante.

LA COMTESSE.

Donnez-moi, de la voir je suis impatiente.
(*Elle prend la lettre et la lit.*)

M. DE FORLIS.

Cette lettre, ma fille, a nommé ton époux :
L'homme à qui tu l'écris...

Digitized by Google

LE BARON, *à Lucile.*

Est seul digne de vous.
N'en convenez-vous pas, ainsi que votre père?

LUCILE.

Oui, Monsieur, j'en conviens.

LE BARON.

Par cet aveu sincère
Sa bouche clairement prononce en ma faveur.

LUCILE.

Je n'ai point prononcé, vous vous trompez, Monsieur.

LE BARON.

Eh quoi! n'est-ce pas moi que vous venez d'élire?
Ce billet avoué suffit.

LUCILE.

Non.

LE BARON.

Qu'est-ce à dire?

LA COMTESSE, *après avoir lu.*

Mais, qu'il n'est pas pour vous; c'est pour un homme absent.

LE BARON.

Madame...

LA COMTESSE.

Mais, Monsieur, écoutez un moment.
(*Elle lit haut.*)
« L'abattement où m'a plongée la crainte d'être
» oubliée de vous, a dû donner de moi cette idée. »
(*Au baron, en s'interrompant.*)
« Oubliée! » Est-ce vous, qui l'obsédez sans cesse?

LE BARON.

Pardon, j'ai donné lieu moi seul à sa tristesse.

Digitized by Google

LA COMTESSE, *lui présentant le billet.*

« J'ai donné lieu! » Tenez, répondez à ceci.

(*Elle lit.*)

« Depuis que je vous vois ici, votre présence » me jette dans un trouble qui sert à la confir- » mer. »

(*En s'interrompant.*)

Est-ce pour vous? « Depuis que je vous vois ici. » Vous radotez, mon cher.

LE BARON.

Le Marquis sait lui-même...

LA COMTESSE.

Qu'il parle donc; il montre un embarras extrême.

M. DE FORLIS.

Ma fille, le Marquis sauroit-il ton secret?
Réponds-moi sans détour.

LUCILE.

Oui, mon père, il le sait.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Puisque vous le savez, il faut nous en instruire.

LE MARQUIS.

C'est à Mademoiselle, et je ne dois rien dire.

LE BARON.

Une telle réserve est fort peu de saison.

LA COMTESSE.

Elle jette mon cœur dans un juste soupçon:
La petite convient qu'il sait tout le mystère;
Il se trouble comme elle, et s'obstine à se taire.
Je gagerois qu'il est cet amant fortuné.
C'est lui.

Digitized by Google

M. DE FORLIS.

Je le voudrois.

LUCILE.

Madame a deviné.

LE BARON.

Comment! Ce n'est pas moi?

LUCILE.

Non, c'est une méprise.

LE BARON.

La lettre...

LUCILE.

Etoit pour lui. Vous me l'avez surprise.

LE BARON.

Le coup est foudroyant!

LISETTE, *à part.*

Il l'a bien mérité.

LA COMTESSE, *embrassant le baron.*

Vous n'êtes pas aimé, mon cœur est enchanté.

M. DE FORLIS, *à Lucile.*

Que ton choix est louable, et digne de me plaire!
En faisant ton bonheur, il acquitte ton père.
(*Il montre le marquis.*)
La place que j'obtiens est un fruit de ses soins.

LE MARQUIS.

Pour mériter sa main pouvois-je faire moins?

LE BARON.

Ah! Marquis, deviez-vous me jouer de la sorte,
Vous à qui j'ai marqué l'estime la plus forte?

LE MARQUIS.

Vous avez malgré moi, combattu mes raisons,
Et vous m'avez forcé de suivre vos leçons.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

De joie en ce moment, je ne tiens point en place!
Votre hymen est rompu; quelle heureuse disgrâce!

M. DE FORLIS, *au marquis et à Lucile.*

Sortons de cet hôtel, tout doit nous en bannir.
Venez, mes chers enfans, je m'en vais vous unir.
(*Au baron.*)
Vous, vous n'avez plus rien qui retienne votre ame,
Et vous pouvez, Monsieur, aller avec Madame,
Entendre concertos, sonates, opéra,
Et les Vacarminis autant qu'il vous plaira.

(*Il sort avec le marquis et sa fille; Lisette rentre en même temps.*)

SCÈNE XI.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Croyez-en ses conseils; venez, suivez mes traces:
Fuyez votre maison, et reprenez vos grâces.
Ne soyez plus ami, ne soyez plus amant.
Soyez l'homme du jour, et vous serez charmant.

FIN DES DEHORS TROMPEURS.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE SAGE ÉTOURDI,

COMÉDIE,

PAR DE BOISSY,

Représentée, pour la première fois, le 14 juillet 1745.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

ÉLIANTE, veuve.
LUCINDE, nièce d'Éliante, et promise à Léandre.
LÉANDRE.
ÉRASTE, ami de Léandre.
ORONTE, père de Léandre.
MARTON, suivante.
FRONTIN.

La scène est à la campagne, chez Éliante.

Digitized by Google

LE SAGE ÉTOURDI,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LUCINDE, MARTON.

MARTON.

Belle Lucinde, eh quoi! vous paroissez rêveuse,
Vous, qu'on ne vit jamais un instant sérieuse?

LUCINDE.

Le jour de mon hymen est tout prêt d'arriver;
C'est un nœud sans retour. Cela donne à rêver.

MARTON.

Vous teniez l'autre jour un différent langage.
Votre esprit se faisoit la plus charmante image...

LUCINDE.

De nouvelles clartés ont détrompé mes yeux,
Et m'ont, depuis huit jours, appris à penser mieux.
L'hymen, sous les dehors d'une liberté vaine,
Cache le poids réel d'une constante chaîne;

Digitized by Google

Notre ame en est la dupe; et ses liens trompeurs,
N'en sont pas moins gênans, pour être ornés de fleu

MARTON.

Je trouve la contrainte où vous tient la tutelle
D'une tante absolue, encore plus cruelle.

LUCINDE.

Cette tante est vraiment une mère pour moi.
Je ne puis trop chérir, ni respecter sa loi.
Elle rend à mes yeux le devoir agréable,
L'obéissance douce, et la raison aimable.

MARTON.

J'en demeure d'accord; mais malgré ce portrait,
Avouez avec moi, que l'on prend sans regret
Le parti de quitter la tante la plus chère,
Pour suivre un époux jeune, et fait en tout pour plair
Tel est votre Léandre.

LUCINDE.

Il est trop étourdi.
Son âge est un défaut.

MARTON.

Votre âge est assorti.
Vous n'avez que seize ans; il en a vingt, je pense.
Pour un défaut commun, on a de l'indulgence.
Comme vous il est vif, il a de la gaîté.

LUCINDE.

J'aimerois mieux qu'il eût moins de vivacité.
Il faut, non pas en nous, ni dans nos caractères,
Une opposition qui les rende contraires;
Elle est encore pis que l'uniformité:
Mais dans l'âge et l'esprit cette diversité,

Digitized by Google

Qui, sans choquer nos cœurs, forme un heureux contraste.
Je voudrois que Léandre eût le bon sens d'Eraste.

MARTON.

D'Eraste! son esprit n'est pas des plus sensés.
Sans lui faire de tort, il a trente ans passés;
Et l'on voit cependant qu'il vit dans l'indolence,
Sans prendre aucun parti.

LUCINDE.

Marton, c'est par prudence.
Il préfère en secret le repos à l'éclat.
C'est par cette raison qu'il ne prend point d'état.
Le bonheur est son but : le plaisir, son système;
Et dans l'indépendance il met le bien suprême.

MARTON.

Bon! de la liberté ces prétendus héros
Sont pris tous les premiers, et n'en sont que plus sots.
Ma foi, si dans ce jour j'étois à votre place,
Mes charmes, sur son cœur, puniroient son audace.

LUCINDE.

J'y réussirois mal.

MARTON.

Vous n'avez qu'à vouloir.
Vos beaux yeux peuvent tout. Essayez-le pour voir.

LUCINDE.

Mais dans le fond du cœur, Marton, te l'avoûrai-je?
Je trouverois plaisant qu'il donnât dans le piége.

MARTON.

Il faut, à votre char, aujourd'hui le lier,
Pour en faire un exemple; allons, point de quartier.

LUCINDE.

Je ris... Mais non, ces jeux sont d'un danger extrême.

Digitized by Google

MARTON.

Oui, tel qui tend un piége, y peut tomber soi-même;
Et s'il faut avec nous m'expliquer franchement,
Vous inclinez vers lui plus que vers votre amant.

LUCINDE.

Sa façon de penser me le rend estimable.
C'est le seul sentiment dont mon cœur soit capable.

MARTON.

Vous allez donc former votre hymen sans amour?

LUCINDE.

Je voudrois de bon cœur en reculer le jour.

MARTON.

Inutile souhait! l'affaire est résolue,
Et dans cette semaine elle sera conclue.

LUCINDE.

Pourvu qu'elle se fasse, il n'importe du temps.

MARTON.

Ces nœuds manquent toujours par les retardemens.
La politique veut, dans tout ce qui nous touche...

LUCINDE.

Tais-toi. La politique est fort mal dans ta bouche.
Si Léandre m'en croit, et pense comme moi,
Nous pourrons de concert tenter... Mais je le voi.

SCÈNE II.

LUCINDE, LÉANDRE, MARTON.

LÉANDRE.

Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous serons mariés ce soir, Mademoiselle.

Digitized by Google

LUCINDE.

Ce soir ?

LÉANDRE.

Ce soir même. Oui, mon père vient exprès.

LUCINDE.

Ah ! je ne croyois pas que l'instant fût si près.

LÉANDRE.

Je vois à cet aspect que votre ame frissonne.

LUCINDE.

Non : mais, à dire vrai, la nouvelle m'étonne.

LÉANDRE.

Avouez que l'hymen alarme votre cœur.

LUCINDE.

Je conviens qu'à mon ame il cause quelque peur.

LÉANDRE.

Dites qu'il vous inspire une frayeur très-vive.
Le mariage est beau, mais dans la perspective.
Il présente de loin un coup-d'œil attirant.
Dès qu'il est vu de près, il paroît différent.
De ses apprêts surtout la jeunesse effrayée,
Par des nœuds éternels craint de se voir liée.
Vous êtes dans le cas. Parlez-moi franchement ;
Là, ne sentez-vous point certain frémissement ?

LUCINDE.

Oui.

LÉANDRE.

Moi, qui parle ici, quoique plus intrépide,
Je sens dans ce moment que mon cœur s'intimide.

LUCINDE.

C'est un nœud sérieux qui veut un esprit mûr.
Ne rien précipiter, est toujours le plus sûr.

Digitized by Google

LÉANDRE.

Oui, vous avez raison. C'est le meilleur système;
Et je vous avouerai que je pense de même.
Nous ne ferions pas mal de différer d'un mois.

LUCINDE.

De trois, si vous voulez.

LÉANDRE.

Oui, c'est bien dit, de trois.
Nos esprits mûriront, en attendant la noce.

LUCINDE.

Sans doute.

LÉANDRE.

Rien n'est pis qu'un hymen trop précoce.
Il éprouve le sort du fruit prématuré.
Il ne vient point à bien.

LUCINDE.

Mais, tout considéré,
Plus nous retarderons, et mieux, formés par l'âge,
Nous soutiendrons tous deux le poids du mariage.

MARTON.

Il le faut avouer, pour deux jeunes amans,
Vous faites éclater de grands empressemens!

LÉANDRE.

De ce lien flatteur je sens tout l'avantage;
Mais je diffère exprès pour en mieux faire usage.

MARTON.

Vous prenez l'un et l'autre un parti fort prudent.
La difficulté gît à savoir maintenant
Si votre tante aura ce plan pour agréable.

LÉANDRE.

Pour ne pas l'approuver elle est trop raisonnable.

Digitized by Google

LUCINDE.

La chose est juste au fond, elle doit l'accorder.

LÉANDRE.

Je m'engage moi-même à la lui demander.

MARTON.

La démarche, Monsieur, me paroît hasardée.

LÉANDRE.

Elle réussira, car j'en ai bonne idée.

MARTON.

Vous n'avancerez rien. Son caractère est tel :
Quand elle a prononcé, l'arrêt est sans appel.

LÉANDRE.

Non, Marton ; à nos yeux tu la peins trop rigide.
Dans tout ce qu'elle fait la douceur est son guide.

MARTON.

Son penchant naturel la porte à dominer.

LÉANDRE.

Oui : mais le ciel l'a faite exprès pour gouverner.
On voit qu'à vingt-six ans, au fort de sa jeunesse,
Elle fait éclater en tout une sagesse
Que les autres n'ont pas dans un âge avancé.
Air, conduite, discours, tout en elle est sensé.
La raison est toujours l'ascendant qui l'inspire ;
Et le ton qu'elle prend fait aimer son empire.
A vivre sous ses lois on trouve des appas.
Lucinde, j'en suis sûr, ne m'en dédira pas.

LUCINDE.

Des tantes, il est vrai qu'elle est la plus aimable.

LÉANDRE.

La plus digne d'estime et la plus adorable.

Digitized by Google

MARTON, *à Léandre.*

Vous faites son éloge avec beaucoup d'ardeur.

LÉANDRE.

Je ne fais en cela que consulter mon cœur.

MARTON.

Elle aura dans Monsieur un neveu plein de zèle.

LÉANDRE.

Je bénis le lien qui doit m'approcher d'elle.

MARTON.

Vous devez en ce cas presser votre union.

LÉANDRE.

La chose à cet égard mérite attention.

LUCINDE.

Oui, je suis avec vous d'accord sur ce chapitre;
Monsieur, je vous en laisse absolument l'arbitre.
Adieu. N'oubliez rien pour suspendre ces nœuds,
Et parlez à ma tante, au nom de tous les deux.

LÉANDRE.

Sur moi, d'un pareil soin vous pouvez vous remettre.
Je dirai ce qu'il faut. J'ose vous le promettre.

SCÈNE III.

LÉANDRE.

Quel bonheur qu'elle soit dans de tels sentimens !
C'est avoir réussi que d'obtenir du temps !
Loin de nuire à mes vœux, elle leur est propice.
Je dois voir maintenant son aimable tutrice.

Digitized by Google

Mon destin dépend d'elle. Il faut franchir ce pas ;
Il est des plus glissans et des plus délicats.
D'une noble assurance, allons, armons mon ame.
Je la vois qui paroît. C'est la première femme
Dont l'air m'ait inspiré la crainte et le respect.
Tout hardi que je suis, je tremble à son aspect.

SCÈNE IV.

ÉLIANTE, LÉANDRE.

ÉLIANTE.

Je vous trouve à propos, et je dois vous apprendre
Que votre père ici n'est pas sûr de se rendre.
Sa mauvaise santé l'arrête malgré lui.

LÉANDRE.

L'hymen ne peut donc pas s'accomplir aujourd'hui?

ÉLIANTE.

Pardonnez-moi, Monsieur; car il me prie en grâce
Que votre mariage incessamment se fasse.

LÉANDRE.

Sans lui?

ÉLIANTE.

Je me conforme à son désir pressant.

LÉANDRE.

Le mien en est flatté. Mais sera-t-il décent
Que tandis que mon père est aux douleurs en proie
Je célèbre une noce, et me livre à la joie?
Les danses et les jeux seront-ils de saison?
L'amour ne doit-il pas céder à la raison?

Digitized by Google

ÉLIANTE.

Comment donc! Vous sortez de votre caractère!
Vous paroissez prudent contre votre ordinaire!

LÉANDRE.

Je le suis en effet sous un air des plus fous.
Mais, Madame, ai-je tort? Je m'en rapporte à vous,
A vous, dont la conduite est toujours circonspecte,
A vous, que j'aime à suivre, et qu'en tout je respecte.

ÉLIANTE.

Puisque vous voulez bien me faire cet honneur,
Votre père vous doit causer moins de frayeur.
Sans blesser le devoir, ni choquer la décence,
Vous pouvez épouser Lucinde en son absence.
Le mal qui le retient, est un mal douloureux;
Mais je sais par bonheur qu'il n'est pas dangereux;
Et pour mieux ménager votre délicatesse,
J'aurai soin que sans bruit votre contrat se dresse.
Cette campagne est propre à servir mon dessein.
Votre hymen se fera ce soir même, et demain
Nous irons à Paris, sans crainte d'aucun blâme,
A ce père si cher, présenter votre femme.

LÉANDRE.

Il seroit beaucoup mieux qu'il en fût le témoin.

ÉLIANTE.

Monsieur, à dire vrai, j'admire un pareil soin,
Il me surprend en vous; j'en suis même blessée.
J'aurois cru que votre ame étoit plus empressée,
Et que vous soupiriez après ce nœud flatteur.
Quelle raison en vous a ralenti l'ardeur
D'entrer dans ma famille?

LÉANDRE

Digitized by Google

LÉANDRE.

Elle est toujours la même.

ÉLIANTE.

Si ma nièce, dont l'ame est sensible à l'extrême,
Savoit que vous montrez si peu d'empressement,
Elle en témoigneroit un vrai ressentiment.

LÉANDRE.

Je n'ai pas cette crainte; et pour ne vous rien taire,
Elle souhaite fort que ce nœud se diffère.

ÉLIANTE.

Vous m'étonnez, Monsieur! Son cœur est donc changé?

LÉANDRE.

Je dois vous dire plus; c'est qu'elle m'a chargé
De vous le demander comme un bienfait pour elle.
Avant de se lier d'une chaîne éternelle,
Madame, elle vous prie instamment, par ma voix,
D'accorder à ses vœux, au moins deux ou trois mois,
Pour former sa raison au point qu'elle doit l'être,
Et pour avoir le temps tous deux de nous connoître.

ÉLIANTE.

Deux ou trois mois, Monsieur, pour former sa raison?

LÉANDRE.

Ce temps fera beaucoup, et j'en suis caution.

ÉLIANTE.

Oui, je conçois qu'un terme aussi considérable
Doit faire un changement en elle remarquable;
Et rien n'est mieux conçu. Je vois qu'avec bonté,
Monsieur, à son projet vous vous êtes prêté;

Digitized by Google

Et pour rendre la chose encore plus parfaite,
Vous voulez bien vous-même être son interprète

LÉANDRE.

Je n'ai pu résister à de si justes vœux.
Nous sommes, pour attendre, assez jeunes tous deu

ÉLIANTE.

Vous me le déclarez un peu tard l'un et l'autre.
Lorsque j'ai consulté son cœur avec le vôtre,
Que ne me faisiez-vous cet aveu singulier ?
Votre ravissement a paru le premier ;
Et ma nièce, après vous, n'a pu cacher sa joie.
D'un changement si prompt, que faut-il que je croi
En si peu de momens, qui peut l'avoir produit ?

LÉANDRE.

De la réflexion, Madame, il est le fruit.

ÉLIANTE.

En êtes-vous capable ?

LÉANDRE.

Oui, j'en fais d'excellente

ÉLIANTE.

Il faut que vous ayez des raisons bien puissantes.
Parlez... Vous vous troublez ! Vous n'osez répart

LÉANDRE.

Je n'ai pas, devant vous, la force de mentir.

ÉLIANTE.

Quelles sont ces raisons ? Daignez donc me le di

LÉANDRE.

Puisque vous l'ordonnez, je vais vous en instru

Digitized by Google

SCÈNE V.

ÉLIANTE, LÉANDRE, MARTON.

MARTON.

MADAME la comtesse arrive pour vous voir, Madame.

ÉLIANTE, *à Léandre.*

Je vous quitte, et vais la recevoir.
Sa visite qui n'est que de cérémonie,
Au gré de toutes deux, sera bientôt finie.
Ne vous éloignez point, Monsieur, et songez bien
Que je veux au plus tôt finir notre entretien.

SCÈNE VI.

LÉANDRE, MARTON.

MARTON.

MADAME n'est donc pas pleinement informée?

LÉANDRE.

Non, l'affaire, Marton, n'est encor qu'entamée.
Tu m'as interrompu. Mais elle est en bon train.

MARTON.

Son discours n'en est pas un garant bien certain.

LÉANDRE.

Tu t'abuses!

Digitized by Google

MARTON.

Monsieur est riche en confiance!

LÉANDRE.

Il le faut. Le succès est fils de l'assurance.
Quelqu'un vient.

MARTON.

C'est Frontin.

SCÈNE VII.

LÉANDRE, MARTON, FRONTIN.

LÉANDRE.

Qui t'amène en ces lieux?

FRONTIN.

Puisque d'un tel secret vous êtes curieux,
Je viens savoir, Monsieur, si Marton que j'honore,
Et que, si je l'osois, je dirois que j'adore,
N'a rien en ce moment à mander à Paris;
J'y vais avec Eraste.

LÉANDRE.

Il part! J'en suis surpris.

FRONTIN.

Oui, dans ce même instant.

LÉANDRE.

Comment! sans me rien dire
A la ville sais-tu quelle raison l'attire?

FRONTIN.

Mais quoiqu'il soit rempli d'attention pour moi,
Il ne m'en a rien dit; je suis de bonne foi.

Digitized by Google

LÉANDRE.

A ce brusque départ il faut que je m'oppose.
Et je vais de ce pas en apprendre la cause.
Je ne permettrai point qu'il me quitte aujourd'hui,
Quand j'ai précisément le plus besoin de lui.

SCÈNE VIII.

MARTON, FRONTIN.

MARTON.

Ton maître part le jour que la noce s'apprête,
Quand il en est prié ? Rien n'est plus malhonnête.
Mais je ne conçois rien à ce procédé-là.
Je voudrois bien savoir qui le porte à cela ?

FRONTIN.

Mais il a ses raisons.

MARTON.

Il n'en a que de fausses.

FRONTIN.

Faut-il te parler franc ? Nous n'aimons pas les noces.
Nous trouvons ces plaisirs si fades, si bourgeois,
Que, pour les éviter, nous fuirions dans les bois..
Toute la parenté qui se trouve priée,
Et vient complimenter la jeune mariée ;
Les mauvais mots du jour, et ceux du lendemain :
Ah ! le joli régal !

MARTON.

Il est fort de mon goût.

FRONTIN.

Je te crois trop d'esprit pour penser...

Digitized by Google

MARTON.

Point du tout.
J'eus toujours pour la noce un penchant invincible.
Pour tout autre plaisir mon cœur est insensible.
Un amant ne sauroit me plaire qu'à ce prix.

FRONTIN.

Serviteur; le temps presse, et je pars pour Paris.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ÉLIANTE, LÉANDRE.

ÉLIANTE.

J'ai saisi ce moment exprès pour vous entendre,
Dites-moi vos raisons, qu'il me tarde d'apprendre.

LÉANDRE.

Vous l'exigez de moi, Madame, absolument?

ÉLIANTE.

Oui, j'attends votre aveu très-impatiemment.
Parlez, nous voilà seuls.

LÉANDRE.

Je vais parler, Madame.
Madame...

ÉLIANTE.

Eh bien! Monsieur?

LÉANDRE.

Excusez; mais mon ame
Sent un effroi...

ÉLIANTE.

D'où vient?

LÉANDRE.

Ma foi, les plus hardis
Trembleroient, comme moi, dans le cas où je suis.

Digitized by Google

ÉLIANTE.

Rassurez votre esprit, dites, qui vous engâge
A reculer l'instant de votre mariage :
Auriez-vous de ma nièce, à vous plaindre, entre nous?

LÉANDRE.

Non, mon cœur ne peut plus déguiser avec vous.
Pour une autre en secret, Madame, je soupire.

ÉLIANTE.

Comment! vous en aimez une autre, et pour le dire,
De votre hymen, Monsieur, vous attendez le jour?

LÉANDRE.

J'ai de tous mes efforts combattu mon amour;
Mais j'ai pris pour le vaincre une inutile peine :
Rien n'en peut triompher. Ma résistance est vaine;
Et je sens qu'il s'accroît même dans ce moment.

ÉLIANTE.

Mais quel est donc l'objet de votre attachement?
Trouvez bon, s'il vous plaît, que je vous interroge
Sur un sujet pareil.

LÉANDRE.

Son nom fait son éloge.

ÉLIANTE.

Ce discours ne dit rien. Cet objet si vanté,
Surpasse-t-il Lucinde en esprit, en beauté?
Sa personne, en vertu, est-elle plus brillante?

LÉANDRE.

Oui, cent fois.

ÉLIANTE.

Nommez-la.

LÉANDRE.

C'est...

Digitized by Google

ÉLIANTE.

Eh bien! c'est?..

LÉANDRE.

Sa tante.

ÉLIANTE.

Je n'ai pas entendu. Comment avez-vous dit?

LÉANDRE.

C'est vous que j'aime.

ÉLIANTE.

Moi?

LÉANDRE.

Vous-même.

ÉLIANTE.

Votre esprit
S'égare....

LÉANDRE.

Non. Faut-il vous le redire encore?
Oui, Madame, c'est vous, vous seule que j'adore.

ÉLIANTE.

Pour rompre, allez, Monsieur, cessez de vous servir
D'un prétexte offensant dont vous devez rougir.
Votre manque de foi vous rend assez coupable,
Sans le couvrir encor d'un voile si blâmable.
Je me sens par ce trait doublement offenser.

LÉANDRE.

Madame, un seul instant pouvez-vous le penser?
Si je ne vous aimois, mais avec violence,
Ferois-je un tel aveu dans cette circonstance?
De ma sincère ardeur, tout doit vous assurer.

ÉLIANTE.

Vous êtes bien hardi de me le déclarer.

Digitized by Google

LÉANDRE.

Madame, sur ce point mon cœur n'est plus son maître.
Après les sentimens qu'il vous a fait connoître,
Fâchez-vous, éclatez autant qu'il vous plaira,
Il vous dira toujours, et vous répétera
Que son amour pour vous est fondé sur l'estime,
Que la raison l'éclaire, et la vertu l'anime;
Qu'elles l'ont affermi dans son culte secret,
Et qu'il adore en vous un mérite parfait;
Qu'il l'avoûra tout haut, qu'il s'en fait une gloire,
Qu'il fuit tout autre nœud, que vous devez l'en croire,
Qu'il met, à vous fléchir, son bonheur le plus doux,
Et qu'il sera constant, fût-il haï de vous.

ÉLIANTE.

Monsieur...

LÉANDRE.

J'entends d'ici votre austère langage.
Vous allez commencer par m'opposer votre âge.
Je vous arrête là. Vous avez vingt-six ans :
C'est l'été de vos jours, par conséquent le temps
D'inspirer, d'éprouver une flamme constante.
Car l'âge de penser d'une façon prudente,
De sentir fortement, est aussi la saison.
Il faut, pour bien aimer, il faut de la raison.

ÉLIANTE.

D'aimer, en ce cas-là, vous êtes peu capable.

LÉANDRE.

Mais je suis assez vieux pour être raisonnable.
Notre âge est assorti mieux que vous ne pensez.
Madame, savez-vous que j'ai vingt ans passés?

Digitized by Google

Il suffit de mon choix, pour prouver ma sagesse.
Mes feux sont raisonnés. Je veux une maîtresse
Qui m'aide à me conduire, et non à m'égarer ;
Dont l'utile amitié faite pour m'éclairer,
Doucement vers le bien me tourne avec adresse :
Et voilà ce qu'en vous rencontre ma tendresse.
De pareils sentimens sont-ils d'un étourdi ?
Et quand je me dis sage, hem, vous ai-je menti ?
Rendez-moi donc justice ; et convenez vous-même
Que ma flamme est sensée autant qu'elle est extrême ;
Que la prudence seule a décidé mon choix,
Et que votre raison doit lui donner sa voix.
Quoi, Madame, une ardeur si parfaite et si tendre
Ne vous inspire rien ?

ÉLIANTE, *d'un ton ironique.*

Pardonnez-moi, Léandre,
Je sens qu'elle m'inspire une juste pitié.

LÉANDRE.

Dites, dites plutôt une tendre amitié,
Telle que mon amour la mérite et l'espère.

ÉLIANTE.

Oui, comme mon neveu, vous l'aurez toute entière.
Je l'attache à ce titre.

LÉANDRE.

Il est des noms plus doux,
La qualité d'amant, et le titre d'époux.

ÉLIANTE.

Y songez-vous, Monsieur ? vous êtes ridicule.

LÉANDRE.

Madame, c'est en vain que votre ame recule.

Digitized by Google

Je vous conduirai là, dans peu vous y viendrez.

ÉLIANTE.

En vérité?

LÉANDRE.

D'honneur.

ÉLIANTE.

Mais...

LÉANDRE.

Mais vous m'aimerez.
Je ne badine pas, la chose est très-réelle.

ÉLIANTE.

Je vous aimerai, moi? la menace est nouvelle.

LÉANDRE.

Vous m'aimerez, vous dis-je; oui, malgré vos refus,
Il le faut. Je me suis arrangé là-dessus.

ÉLIANTE.

A moins que comme à vous la tête ne me tourne,
Je ne souffrirai pas que l'amour y séjourne.
Je la crois assez forte.

LÉANDRE.

Elle vous tournera.

ÉLIANTE.

Votre petit orgueil s'égare jusque-là?

LÉANDRE.

Sur un meilleur appui, j'ai mis mon espérance.
Mon amour fait lui seul toute ma confiance.
Il est tout à la fois si pur, si véhément,
Qu'il doit vous attendrir indubitablement.

ÉLIANTE.

Quoi! vous vous flattez...

Digitized by Google

LÉANDRE.

Oui, vous serez favorable.

ÉLIANTE.

Vous êtes, je le sais, fort joli, fort aimable;
Mais tous vos agrémens, tous vos propos gentis,
Echoueront près de moi, je vous en avertis.

LÉANDRE.

La chose...

ÉLIANTE.

Dure trop; il est temps qu'elle cesse.
Pour trancher en deux mots, je veux pourvoir ma nièce;
Son établissement devient mon premier soin.

LÉANDRE.

J'ai prévu cet obstacle.

ÉLIANTE.

Oh! c'est prévoir de loin.
Tant de ressource en vous, tant de conduite brille,
Que je veux vous prier d'établir ma famille.
Auriez-vous pour Lucinde un autre époux en main?

LÉANDRE.

Oui, vraiment; c'est à quoi j'ai pourvu ce matin.
Je lui donne, à ma place, un homme de mérite,
Et qui, plus mûr que moi, guidera sa conduite.

ÉLIANTE.

Peut-on savoir son nom?

LÉANDRE.

Eraste est le mari
Qui doit me remplacer.

ÉLIANTE.

L'époux est bien choisi!

Digitized by Google

D'un discernement sûr, vous donnez une preuve,
Ma nièce de long-temps, Monsieur, ne sera veuve.

LÉANDRE.

Il l'estime; et je veux n'être qu'un étourdi
Si je ne vous l'amène.

ÉLIANTE.

En me parlant ainsi,
Vous ne courez jamais le risque d'un parjure.
Allez prendre un peu l'air, Monsieur, et pour conclure
Un nœud qui ne peut être éloigné ni rompu,
Tâchez de retrouver votre bon sens perdu.

SCÈNE II.

LÉANDRE.

Faisons, de quelque appui dont elle se soutienne,
Que sa raison plutôt s'égare avec la mienne.
Le grand coup est frappé; j'ai déclaré mon feu;
Et l'amour ose tout, quand il a fait l'aveu.

SCÈNE III.

LÉANDRE, ÉRASTE.

LÉANDRE.

On dit que tu pars?

ÉRASTE.

Oui.

LÉANDRE.

C'est à quoi je m'oppose.
Songes-tu qu'aujourd'hui mon hymen se dispose?

Digitized by Google

Tu conduiras la fête, et je compte sur toi.

ÉRASTE.

Tu me dispenseras de remplir cet emploi.
J'y suis gauche, mon cher, on ne peut davantage;
Et mon beau jour n'est pas le jour d'un mariage.
Adieu; je perds ici trop de temps à causer.
Vois ces dames pour moi, tâche de m'excuser.

LÉANDRE.

Viens leur parler toi-même; oui, ton devoir t'y porte;
Et l'on ne s'est jamais comporté de la sorte.
Eliante, à coup sûr, s'en formaliseroit;
Et sa nièce jamais ne te pardonneroit.
Tu sais qu'elle t'estime; et cette préférence...

ÉRASTE.

C'est elle, dont je veux éviter la présence.

LÉANDRE.

Pourquoi donc l'éviter?

ÉRASTE.

Pour un juste sujet.

LÉANDRE.

Peut-on le savoir?

ÉRASTE.

Non.

LÉANDRE.

Tu m'en fais un secret?

ÉRASTE.

Oui; n'en demande pas là-dessus davantage.

LÉANDRE.

Mon désir curieux s'accroît par ce langage.

ÉRASTE.

Laisse-moi donc partir.

Digitized by Google

LÉANDRE.

Non; j'arrête tes pas.
Tu ne partiras point, ou tu m'éclairciras.

ÉRASTE.

Je l'aurois déjà fait, si je pouvois t'instruire.

LÉANDRE.

Je pénètre pourquoi tu crains de me le dire.
Pour fuir ainsi Lucinde, il faut absolument
Que tu sentes pour elle un fort éloignement;
Et je serai contraint de le lui faire entendre,
Malgré...

ÉRASTE.

Gardes-t'en bien; tu mentirois, Léandre.

LÉANDRE.

Tu ne la hais donc pas, comme je l'ai pensé?

ÉRASTE.

Non, puisqu'à l'avouer par toi je suis forcé.
A sa vue aujourd'hui je prétends me soustraire,
Parce qu'elle m'inspire un sentiment contraire.

LÉANDRE.

Quoi! tu l'aimes?

ÉRASTE.

Non: mais... si je tarde à partir,
La chose arrivera, je dois t'en avertir.

LÉANDRE.

Demeure, en ce cas-là, demeure, je t'en prie.

ÉRASTE.

Ce transport me surprend.

LÉANDRE.

C'est moi qui t'en convi

Digitized by Google

ÉRASTE.

Mais, je t'ai déjà dit, moi, que je l'aimerai.

LÉANDRE.

Va, tu m'obligeras, je t'en remercîrai.

ÉRASTE.

Je te ferai plaisir de brûler pour ta femme?

LÉANDRE.

Oui, j'en serai charmé jusques au fond de l'ame,
Je te fais un aveu de mes vrais sentimens.

ÉRASTE.

Je n'ai rien à répondre à ces mots obligeans.

LÉANDRE.

Eraste, c'est assez jouir de ta surprise.
D'un secret, à mon tour, il faut que je t'instruise.
Une autre que Lucinde enchante tous mes sens.
Rompre mon mariage, est le but où je tends.

ÉRASTE.

Tu n'aimes pas Lucinde? O ciel! Qu'oses-tu dire!
Un objet si charmant!

LÉANDRE.

Apprends que je soupire
Pour un qui la surpasse, et qui, sans contredit,
Fait voir plus de mérite, et montre plus d'esprit.

ÉRASTE.

Cela ne se peut pas. Lucinde est adorable.

LÉANDRE.

Ce qu'on aime, toujours nous paroît préférable.
Pour t'en convaincre, ici, je n'ai qu'à la nommer.

Digitized by Google

ÉRASTE.

Quel est donc cet objet si digne de charmer?

LÉANDRE.

C'est Eliante.

ÉRASTE.

Eliante?

LÉANDRE.

Qui, c'est elle que j'aime.

ÉRASTE.

Bon, tu ris!

LÉANDRE.

Je dis vrai.

ÉRASTE.

Ma surprise est extrême.
Je frissonne pour toi, quand je viens à penser
Quelle est la femme à qui tu t'oses adresser;
Dans quelle conjoncture! et puisque tu m'obliges...

LÉANDRE.

Ne crains rien. Je suis né pour faire des prodiges.

ÉRASTE.

Ton mariage...

LÉANDRE.

Eh bien?

ÉRASTE.

Doit se faire ce soir,
Et tu veux le rompre?

LÉANDRE.

Qui.

ÉRASTE.

Comment? sur quel esp

Digitized by Google

LÉANDRE.

C'est toi,... c'est ton amour qui fait mon espérance:
Je te veux, par mon art, aidé de ma prudence,
Faire épouser pour moi Lucinde qui t'a plu.
Il faut que cela soit, car je l'ai résolu.

ÉRASTE.

Léandre, absolument, ton esprit extravague.

LÉANDRE.

C'est un dessein formé, ce n'est pas un plan vague.
Quand je te parle ainsi, je suis sûr du succès.

ÉRASTE.

Tu ne raisonnes pas les projets que tu fais.

LÉANDRE.

Je les fais réussir, et toi, tu les raisonnes.

ÉRASTE.

Mais la chose avec toi dépend de trois personnes:
D'Eliante, d'abord, il te faut l'agrément;
Puis, l'aveu de la nièce, et mon consentement.
C'est une bagatelle.

LÉANDRE.

Oui, bagatelle pure;
Et je les obtiendrai, c'est moi qui te l'assure.
Je réponds de Lucinde, et son cœur m'est connu.
Elle veut, comme moi, voir notre hymen rompu.
A l'égard de sa tante, elle est trop équitable,
Pour ne pas approuver un accord raisonnable.
Pour toi, tu m'as instruit des secrets de ton cœur,
Et tu ne voudras pas refuser ton bonheur.

Digitized by Google

ÉRASTE.

Ton esprit confiant parle, tranche en oracle,
Et sans voir les écueils, aplanit chaque obstacle;
A son rapide essor, il se laisse entraîner.
La tante, en premier lieu, t'enverra promener.

LÉANDRE.

Elle l'a déjà fait, mais par pure grimace.
Je viens de déclarer ma flamme.

ÉRASTE.

Ah! Quelle audace!

LÉANDRE.

Je suis allé plus loin. Je t'ai proposé, toi,
Pour épouser sa nièce, et dégager ma foi.

ÉRASTE.

De quel front, à quel titre, as-tu fait ces avances?

LÉANDRE.

Mais à titre d'ami.

ÉRASTE.

C'est trop d'extravagances.

LÉANDRE.

Mais tu dois...

ÉRASTE.

Je ne dois ni ne veux me lier.

LÉANDRE.

Et moi, moi, pour tout bien, je veux te marier.
A prendre ce parti, c'est l'honneur qui t'invite.
Malgré toi, je veux faire éclater ton mérite,
Avec de la naissance, à l'âge où tu te vois,
Propre et fait pour remplir les plus brillans emplois,

Digitized by Google

Dis, ne rougis-tu point d'être un grand inutile,
Et de grossir l'essaim des oisifs de la ville ?
Du destin qui t'attend, il faut remplir l'éclat.
Il faut prendre une femme, il faut prendre un état.
C'est là le seul parti qu'il te convient de suivre.
Qui ne vit que pour soi, n'est pas digne de vivre.
Tu dois à tes amis, tu dois à tes parens,
A ton pays, à toi, compte de tes momens;
Tu dois les employer pour leur bien, pour ta gloire.

ÉRASTE.

Va, mon cher, je n'ai pas la vanité de croire
Que mes instans pour eux soient d'un aussi grand prix;
Et je puis les couler dans un repos permis.
Trop d'ennui, trop de soins suivent le mariage.

LÉANDRE.

L'ennui, de l'indolence est plutôt le partage.
C'est un vide du cœur, né de l'inaction.
Il faut du mouvement, de l'occupation,
Des charges, des emplois, qui remplissent ce vide,
Des devoirs, dont la voix nous excite et nous guide.
A s'en bien acquitter, on trouve un bien plus sûr,
Et pour un cœur bien fait, le plaisir le plus pur.
Le bonheur le plus grand, le plus digne d'envie,
Est celui d'être utile et cher à sa patrie.

ÉRASTE.

Le but de ce discours est d'engager mon cœur
A se sacrifier pour faire ton bonheur.
Beaucoup plus que le mien, ton intérêt t'anime,
Et je fuis pour ne pas en être la victime.

LÉANDRE.

Non, à la fuite en vain tu veux avoir recours.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LUCINDE, LÉANDRE, ÉRASTE.

LÉANDRE.

Lucinde, promptement, venez à mon secours.
Ce captif révolté refuse de vous suivre.
Rangez-le à son devoir. Tenez, je vous le livre.
Vengez-vous, punissez son crime avec éclat.
C'est l'obliger lui-même, et c'est servir l'Etat;
Il a plus d'un secret important à vous dire.
Forcez-le de parler et de vous en instruire.
Mon aspect devant vous pourroit l'embarrasser.
Il est un peu timide, et je vais vous laisser.

SCÈNE V.

LUCINDE, ÉRASTE.

LUCINDE.

Cette fuite soudaine a lieu de me surprendre.
Pour l'empêcher, Monsieur, je me joins à Léandre.
Quitter ainsi les gens, c'est vraiment déserter;
Et comme un fugitif, nous devons vous traiter.

ÉRASTE.

Pardon. Je voulois mettre à couvert ma personne,
Et je suis un poltron, que le danger étonne.

LUCINDE.

Quel péril avec nous courez-vous donc, Monsieur?

Digitized by Google

ÉRASTE.

J'en cours un si pressant, qu'il fait trembler mon cœur.

LUCINDE.

Votre cœur est, Eraste, à l'abri des atteintes ;
Et je m'étonne fort que vous ayez ces craintes.

ÉRASTE.

Cette frayeur pourtant, à ne nous point mentir,
Est l'unique motif qui m'oblige à partir.

LUCINDE.

Quelle est donc cette peur que je ne puis comprendre.

ÉRASTE.

Vous voulez le savoir? Il faut donc vous l'apprendre.
Je le dois d'autant plus, que cet aveu sans fard
Va vous faire approuver et presser mon départ.
Je crains...

LUCINDE.

Que craignez-vous? Achevez de m'instruire.

ÉRASTE.

Je crains de vous aimer, puisqu'il faut vous le dire.

LUCINDE.

Je ne puis m'empêcher de rire de l'aveu.
Cette crainte est nouvelle, et c'est sans doute un jeu.

ÉRASTE.

Non, Lucinde, elle est vraie et dans mon caractère,
Vous savez à quel point ma liberté m'est chère ;
Je risque de la perdre, en restant près de vous.
Vos yeux ont sur mon ame un ascendant si doux,
Que je ne puis vous voir, sans en sentir du trouble.
Plus je vous vois, et plus je le sens qui redouble.

Digitized by Google

LUCINDE.

Comment donc? Vous jouez la passion au mieux.

ÉRASTE.

Cessez de plaisanter. Rien n'est plus sérieux,
Plus réel que l'aveu que je viens de vous faire.
Je mérite en effet toute votre colère.
Vous devez sans retour me bannir de vos yeux.
Moi-même je voudrois m'arracher de ces lieux;
Mais, je sens, pour vous fuir, que j'ai trop de foiblesse.

LUCINDE.

Et moi, pour vous chasser, j'ai trop de politesse.

ÉRASTE.

Vous riez de me voir dans le piége arrêté.

LUCINDE.

Ce n'est-là qu'une idée.

ÉRASTE.

Oh! c'est la vérité.

LUCINDE.

Cela n'est pas, vous dis-je, et ne peut jamais être.

ÉRASTE.

Mais, mon cœur.....

LUCINDE.

Non, j'ai trop l'honneur de vous connoître.
Vous pouvez demeurer sans nul risque avec moi.
Pour mieux vous rassurer, et vaincre votre effroi,
Sachez que pour l'hymen j'ai votre antipathie;
Je le crains.

ÉRASTE.

Cependant ce soir on vous marie.
Vous me dispenserez d'en être le témoin.

LUCINDE.

Digitized by Google

LUCINDE.

Demeurez hardiment. L'instant est encor loin.
Léandre et moi, Monsieur, je veux bien vous l'apprendre,
Nous sommes tous les deux d'accord pour le suspendre.

ÉRASTE.

Votre tante.....

LUCINDE.

A coup sûr, m'accordera du temps.
Je suis jeune, et je puis attendre au moins deux ans.
Ecoutez, il me vient une idée excellente.
Je me fais, de ce plan, une image charmante.
Vous l'allez approuver, Monsieur, sans contredit.
Pendant ces deux ans là, pour les mettre à profit,
Je veux faire avec vous mon cours d'indépendance.
Du véritable bien, comme elle est la science,
Vous viendrez chaque jour m'en donner des leçons;
Et je veux par vous-même en être instruite à fonds.

ÉRASTE.

C'est un piége nouveau que vous voulez me tendre.
Au premier entretien mon cœur penche à se rendre,
Vous parlant tous les jours, pourra-t-il résister?

LUCINDE.

Je vous jure sur lui de ne point attenter.
Par la liberté.....

ÉRASTE.

Non; je la perdrois moi-même,
En voulant près de vous établir son système.

LUCINDE.

Ne craignez rien.

Digitized by Google

ÉRASTE.

Je sens, et je vois le danger.

LUCINDE.

Ce péril prétendu, je dois le partager.
Si pour la liberté vous craignez, moi je tremble.
Pour soutenir ses droits, unissons-nous ensemble.
Déridez votre front, un peu plus de gaîté.
Sur ce pied, voulez-vous accepter le traité?

ÉRASTE.

Tout le risque est pour moi dans l'accord que vous fait
Vous ne hazardez rien, de l'humeur dont vous êtes.

LUCINDE.

Vous-même du danger vous êtes à l'abri,
Grâce à l'éloignement dont vous êtes rempli.
Ne me refusez pas un bien que je souhaite,
Et pour la liberté formez une sujette
Qui ne vous fera pas sûrement déshonneur.

ÉRASTE.

Malgré moi je me rends à votre vive ardeur.
Mais à condition, pour calmer mes alarmes,
Que vous tempérerez le brillant de vos charmes
Dans les instructions que je vous donnerai.

LUCINDE.

Ce n'est qu'en négligé que je vous recevrai.

ÉRASTE.

Ma liberté redoute, en cette conjoncture,
L'éclat de la personne, et non de la parure.
Vous ornez l'art vous-même. Ainsi mettez vos soins
A prendre un air surtout qui m'intéresse moins.

Digitized by Google

LUCINDE.

Oui, je vous le promets.

ÉRASTE.

Pour raisons plus pressantes,
Je rendrai mes leçons courtes et peu fréquentes.

LUCINDE.

Commençons. Donnez-moi la première à présent.
Quel est le vrai devoir d'un cœur indépendant?

ÉRASTE.

De fuir ce qui le gêne, et tout ce qui l'ennuie.

LUCINDE.

Sa règle?

ÉRASTE.

Son repos.

LUCINDE.

Sa loi?

ÉRASTE.

Sa fantaisie.

LUCINDE.

Oh! le mien pour le coup est dans son élément.

ÉRASTE.

On doit suivre son goût comme un amusement.
Mais dès qu'il prend racine, et sitôt qu'il attache,
Comme un poison du cœur, il faut qu'on l'en arrache.
Il faut.....

LUCINDE.

Continuez, j'écoute avidement.

ÉRASTE.

Oui; mais vous regardez un peu trop fixement.

Digitized by Google

LUCINDE.

L'attention le veut; et le désir d'apprendre.....

ÉRASTE.

Vos yeux sont si brillans, leur regard est si tendre,
Qu'en les fixant sur moi, les miens sont éblouis,
Et que je ne sais plus enfin ce que je dis.
A vos conditions, c'est porter une atteinte.

LUCINDE.

Pour que vous n'ayez plus à me faire de plainte,
Eh bien, je vais baisser les yeux modestement,
Quand vous me parlerez. Suis-je bien maintenant?

ÉRASTE.

Un souris fin échappe encore à votre bouche,
Qui, contraire à l'accord, trop vivement me touche.

LUCINDE.

Oh! mon maître devient trop sévère aujourd'hui:
On ne peut regarder ni sourire avec lui.
Rendez-vous, je vous prie, un peu plus doux à vivre.

ÉRASTE.

Pardon: mais je me sens hors d'état de poursuivre.
Je ne sais plus de quoi nous venons de parler.

LUCINDE.

Attendez, mon esprit va vous le rappeler.
Vous me parliez, je crois, du goût qui nous attache.

ÉRASTE.

Voilà ce que je crains, et cette peur m'arrache
D'auprès de vous.

LUCINDE.

Restez.

Digitized by Google

ÉRASTE.

Non ; je vous dis adieu.

LUCINDE.

Encore un mot avant de sortir de ce lieu.

ÉRASTE, *reculant toujours.*

Doucement. Vous allez contre notre système.
Se parler quand on veut, et se quitter de même,
Est la première loi qu'enjoint la liberté.
Si vous me retenez, vous rompez le traité,
Et vous tyrannisez vous-même votre maître.

LUCINDE.

Soit. Je vous laisse aller. Mais vous fuirez peut-être.
Promettez de rester, et point de trahison.

ÉRASTE, *en fuyant.*

Je reviendrai, d'honneur, finir notre leçon.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LÉANDRE, ORONTE.

ORONTE.

Oui, j'ai fait un effort, sur ta lettre pressante:
J'arrive ici, malgré ma santé languissante.

LÉANDRE.

Cet excès de bonté me rend presque confus,
Mon père.....

ORONTE.

Laissons là les discours superflus.
Quel sujet en ces lieux demande ma présence?
Dis, parle, il faut qu'il soit d'une grande importance,
Pour m'écrire en ce jour comme tu m'as écrit;
Et des termes si forts.....

LÉANDRE.

Il l'est, sans contredit,
Puisqu'il doit décider du bonheur de ma vie.

ORONTE.

Mon fils, par ce discours, tu redoubles l'envie
Que j'ai de le savoir.

LÉANDRE.

Je ne puis m'expliquer
Que devant Eliante.

Digitized by Google

ORONTE.

Eh bon! c'est se moquer.

LÉANDRE.

Excusez; mais elle est un témoin nécessaire;
Et je vais là-dessus la prévenir, mon père.

ORONTE.

N'est-ce pas quelque trait d'extravagance?

LÉANDRE.

Non.
C'est plutôt, je vous jure, un effort de raison.

ORONTE.

De raison? De ta part?

LÉANDRE.

Oui; je veux vous surprendre.
Dans votre appartement, où j'irai vous reprendre,
Allez vous reposer.

ORONTE.

Soit. Ne me trompe pas;
Ou crains de payer cher mon voyage et mes pas.

SCÈNE II.

LÉANDRE.

La tante s'arme en vain d'un scrupule sévère :
Je compte en triompher par l'effort de mon père.
Voyons d'abord la nièce, et sachons le progrès
Qu'elle a fait sur Eraste. Il est pris, ou bien près.
Mais avant de porter le coup que je projette,
Je veux voir de mes yeux son entière défaite.

Digitized by Google

SCÈNE III.

LÉANDRE, FRONTIN.

LÉANDRE.

Que fait ton maître? dis.

FRONTIN.

Lui-même n'en sait rien.
Mais vous le trahissez, et cela n'est pas bien.

LÉANDRE.

Je le sers bien plutôt de toute ma puissance.

FRONTIN.

Non, vous êtes jaloux de son indifférence :
Vous voulez la détruire.

LÉANDRE.

On t'a payé, maraud,
Pour parler aussi mal.

FRONTIN.

On me pendroit plutôt.
Je suis trop partisan de la douce paresse.

LÉANDRE.

Va, coquin, c'est le lot des gens de ton espèce.

FRONTIN.

Elle est aussi celui des plus honnêtes gens.

LÉANDRE.

On y laisse ramper des faquins sans talens,
Sans esprit comme toi, nés pour la nuit profonde.
Mais pour ton maître, en tout fait pour orner le monde,
C'est un meurtre; et je dois par raison arracher
Son mérite au repos qui semble le cacher.

Digitized by Google

On doit m'en tenir compte, on doit m'en rendre grâce.
C'est créer les talens, que de les mettre en place.

SCÈNE IV.

FRONTIN.

Ce discours là me pique! Oh! parbleu, l'on verra
Qui sera le plus fin, et qui l'emportera.

SCÈNE V.

ÉRASTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Votre chaise, Monsieur, attend depuis une heure.

ÉRASTE.

J'ai changé de dessein, Frontin, et je demeure.

FRONTIN.

Ah! gardez-vous-en bien. Je dois vous avertir
Que de ces lieux, pour cause, il est bon de partir.

ÉRASTE.

Apprends-m'en la raison.

FRONTIN.

Puisqu'il faut vous le dire,
Contre votre repos tout le monde conspire.
D'une chaîne éternelle on prétend vous lier.
Lucinde veut avoir cet honneur singulier.

ÉRASTE.

Non; Lucinde plutôt fuit l'hymen elle-même.
Je sais ses sentimens, elle suit mon système;
Et dans la liberté pour affermir son cœur,
Moi-même je l'instruis, et suis son précepteur.

Digitized by Google

FRONTIN.

Son écolier plutôt. Vous en êtes la dupe.
On vous trompe. Je plains l'erreur qui vous occupe.
Tous, pour vous marier, se sont donnés le mot.
On vouloit, qui plus est, me mettre du complot.

ÉRASTE.

Qui? toi?

FRONTIN.

Moi. Ce n'est pas un conte que je forge.
Marton, Monsieur, Marton, la bourse sur la gorge,
A voulu me séduire et surprendre ma foi.
Elle auroit triomphé d'un autre que de moi;
Mais vous me connoissez, je suis incorruptible.

ÉRASTE.

Ta main a refusé l'argent? est-il possible?

FRONTIN.

Non, je l'ai pris, Monsieur; mais protestant tout haut
Que je vous presserois de partir au plus tôt.
A tenir mon serment, je suis garçon fidèle.
J'en crois mon intérêt, mais sans trahir mon zèle.

ÉRASTE.

Lucinde ne doit pas si tôt prendre un mari.
La noce est différée.

FRONTIN.

On la fait aujourd'hui.
Je ne débite pas une fausse nouvelle.
On y travaille à force, et des filles comme elle
On ne prépare pas l'hymen impunément.
Il lui faut un époux, ce soir, absolument.
Léandre qui veut fuir ce nœud qui le menace,
Tâche secrètement de vous mettre à sa place.

Digitized by Google

Si vous n'y prenez garde, il y réussira.
Lucinde le seconde, et s'en flatte déjà.

ÉRASTE.

Lucinde?

FRONTIN.

Oui, j'en suis sûr; c'est un tour effroyable.
Une jeune héritière, et riche autant qu'aimable,
Veut que de tant de biens vous soyez possesseur,
Et cette même nuit! Quel chagrin! quelle horreur!

ÉRASTE.

Tu peins cette disgrâce et cette perfidie
Avec des traits, Frontin, qui m'en donnent envie.

FRONTIN.

Je suis bien maladroit. Ce n'est pas mon désir.

ÉRASTE.

En formant ce lien, ce qui me fait frémir,
C'est qu'il faut avec lui subir vingt autres chaînes.
Des amis importuns viendront combler mes peines.
D'une charge, leur main voudra me décorer.
En me désespérant, ils croiront m'honorer,
Disant qu'il faut un rang, que c'est par là qu'on brille.

FRONTIN.

Ajoutez à cela des procès de famille.
C'est un tissu de soins qui ne finiront pas.

ÉRASTE.

Je ne balance plus, viens, partons de ce pas.
Je n'ai que cet instant pour éviter l'orage.
Sauvons ma liberté prête à faire naufrage.

FRONTIN.

Oui, Frontin, comme vous, est pour le célibat.
Vive, pour être heureux, un homme sans état;

Digitized by Google

Qui toujours satisfait, sans procès, sans tendresse,
Sans femme, sans emploi, sans maître, ni maîtresse,
Exempt de créanciers, de soins et de devoir,
Se lève le matin pour se coucher le soir !

ÉRASTE.

Je ne veux pas ici m'arrêter davantage.
De Lucinde, surtout, je dois fuir le visage.
Contre lui ma raison est un foible soutien;
Et si je la revois, je ne réponds de rien.

FRONTIN.

On vient. Fuyons; c'est elle.

ÉRASTE.

Ah! Frontin, je l'ai vue;
Il n'est plus temps.

FRONTIN.

J'enrage, et ma peine est perdue.

SCÈNE VI.

LUCINDE, ÉRASTE.

LUCINDE.

Éraste, je vous cherche.

ÉRASTE.

Et je ne vous fuis pas,
Malgré tout le danger de revoir vos appas.

LUCINDE.

Marton vient de m'apprendre un secret qui m'encha
Léandre est amoureux.

ÉRASTE.

De vous?

Digitized by Google

LUCINDE.

Non: de ma tante.
Il aspire à sa main. Puisse-t-il l'épouser!
Mon transport...

ÉRASTE.

Le dépit pourroit bien le causer.

LUCINDE.

Non, ma joie est sincère, et doit faire la vôtre.
Nous en serons, Monsieur, plus libres l'un et l'autre.

ÉRASTE.

Moi, je le serai moins; rien ne me retenant,
Il faut que je vous aime indispensablement.

LUCINDE.

Je vous l'ai déjà dit, je crains peu la menace.
Votre cœur n'oseroit...

ÉRASTE.

Il aura cette audace.
Le moindre mot flatteur lui fait franchir le pas.
Je vous en avertis, ne vous y jouez pas.

LUCINDE.

Mais le respect suivra votre flamme naissante?

ÉRASTE.

Oui.

LUCINDE.

S'il est vrai, ce pas n'a rien qui m'épouvante.
Eraste, vous pouvez le franchir hardiment;
Et c'est sans badiner que je parle à présent.
L'amour respectueux flatte plus qu'il n'irrite,
Et peut tout espérer, aidé d'un vrai mérite.

Digitized by Google

ÉRASTE.

Vous changeriez de ton, si vous me connoissiez.
Loin d'écouter mes vœux, vous les rejetteriez.
Sachez que mon amour sera d'un caractère
Qui va vous effrayer. Je dois être sincère.
Ce feu, né malgré moi, va vous désespérer.
Je vais dans mes transports, je vais... vous adorer.

LUCINDE.

Adorez. En amour l'excès jamais n'offense.

ÉRASTE.

Ma flamme ira pour vous jusqu'à l'extravagance.

LUCINDE.

Ah! vous flattez mon cœur par l'endroit le plus doux

ÉRASTE.

Attendez-vous sans cesse aux accès les plus fous.

LUCINDE.

Bon; je suis pour l'amour qui tient de la manie.
Quand on m'aime, je veux qu'on m'aime à la folie,
Et que l'on extravague.

ÉRASTE.

Eh bien, en ce cas-là,
Vos vœux seront remplis. J'extravague déjà.
Je vais être constant au point d'être incommode.

LUCINDE.

Quoi! Vous serez fidèle en dépit de la mode?
Que vous redoublerez mon estime pour vous!

ÉRASTE.

Pour comble de tourment, mon cœur sera jaloux.

LUCINDE.

Jaloux?

ÉRASTE.

A la fureur.

Digitized by Google

LUCINDE.

Ma joie est incroyable;
Et ce trait, à mes yeux, va vous rendre adorable.
La jalousie, Eraste, est le sel de l'amour;
Il est fade sans elle, et n'a qu'un froid retour.
Elle en est, qui plus est, la preuve convaincante:
Il faut qu'elle soit même injuste, extravagante.
Celle qui ne l'est pas est digne de mépris.
Plus elle est mal fondée, et plus elle a de prix.

SCÈNE VII.

LUCINDE, ÉRASTE, MARTON, FRONTIN.

MARTON, *à Lucinde.*

Tout est perdu. Je viens, la tristesse dans l'ame,
Je viens pour vous chercher de la part de Madame.

LUCINDE.

Pourquoi?

MARTON.

Mademoiselle, on n'attend plus que vous;
Léandre, sans délai, va se voir votre époux.
Son père est arrivé tout exprès pour conclure.
Madame, du contrat, presse la signature.

ÉRASTE.

Quelle nouvelle! O ciel! Elle glace mes sens.

LUCINDE.

Toute ma joie expire à ces mots foudroyans.
Quelle noce fatale!

ÉRASTE.

Ah! votre effroi me charme.
Léandre vous déplaît, puisqu'elle vous alarme.

Digitized by Google

Voilà ce qu'en secret je brûlois de savoir.

LUCINDE.

Et voilà ce qui fait mon juste désespoir.

ÉRASTE.

Pour rompre ce lien que votre ame redoute,
Parlez, j'oserai tout, quelque effort qu'il m'en coûte

LUCINDE.

Ce seroit m'affranchir d'un supplice cruel.

ÉRASTE.

Quel moyen employer ?

MARTON.

Mais un très-naturel.
Vous avez pour Lucinde une estime très-grande;
A sa tante, Monsieur, faites-en la demande :
A votre empressement on pourra l'accorder,
Si Léandre surtout daigne vous seconder.

FRONTIN, *bas à Eraste.*

Fuyez plutôt, prenez vers Paris votre course,
Ou vous êtes perdu sans espoir de ressource.

MARTON.

Le mariage au fond est ce qu'on veut qu'il soit.
Dans le monde, Monsieur, tous les jours on le voit.
Son joug est si léger qu'on le porte sans peine.
Il autorise même une liberté pleine;
Et du ton, en un mot, dont on vit à présent,
C'est, de tous les états, le plus indépendant.

LUCINDE.

Je me consolerois, si j'allois être unie
Au destin d'un époux dont je serois chérie.

ÉRASTE.

Si l'ardeur d'un amant qui n'adore que vous,
Peut avoir cette gloire, il est à vos genoux.

Digitized by Google

MARTON.

Pour le coup l'y voilà.

FRONTIN, *à Eraste.*

Quel est votre délire?
Que faites-vous, Monsieur?

ÉRASTE.

Ce que l'amour m'inspire.

LUCINDE.

Quoi! l'hymen n'a plus rien d'effrayant à vos yeux?

ÉRASTE.

Non; j'attends de lui seul mon bonheur précieux.
Votre frayeur pour lui...

LUCINDE.

Diminue; et sa chaîne,
Partagée avec vous, me fera moins de peine.

ÉRASTE.

Ces mots comblent mes vœux, et passent mon espoir.

MARTON.

Je suis charmée.

FRONTIN.

Et moi, je suis au désespoir.

SCÈNE VIII.

LUCINDE, LÉANDRE, ÉRASTE, MARTON, FRONTIN.

LÉANDRE.

Que vois-je? Quel coup d'œil! L'attitude est charmante!
(*A Eraste.*)
Non; demeure à ses pieds, ce spectacle m'enchante.

Digitized by Google

C'est où je te voulois pour ta gloire et mon bien.

ÉRASTE.

S'il tient à ma défaite, il n'y manque plus rien.

LÉANDRE.

Hem, tu ne pars donc plus?

ÉRASTE.

Non: je t'en remercie.
Je te dois et ma joie, et mon être, et ma vie.

LÉANDRE.

Ta fière indépendance avec ta liberté
N'est donc plus un trésor par toi si regretté?

ÉRASTE.

Non. J'étois insensé, quelle folie extrême
De mettre son bonheur dans un si faux système!
Eh! peut-on être heureux, quand l'ame ne sent rien?
C'est dans le sentiment qu'est le souverain bien.
Oui, c'est lui seul qui touche, intéresse, remue,
Qui fait passer, du cœur, son charme dans la vue;
L'Amour en est le père, il peut seul l'animer;
Et pour savoir sentir, il faut savoir aimer.

LÉANDRE.

Je suis...

MARTON.

Vous oubliez que le péril vous presse,
Et que, pour vous unir, Madame attend sa nièce.

ÉRASTE.

Une juste frayeur succède à mon transport.
Eliante et ton père...

LÉANDRE.

A présent je suis fort.
N'appréhende plus rien ni de l'un ni de l'autre.

Digitized by Google

ÉRASTE.

Ton hymen....

LÉANDRE.

Je le romps pour conclure le vôtre.
Du succès, mes amis, je ne dois plus douter.
Eliante... Elle vient...

ÉRASTE.

Je vais me présenter.

LÉANDRE.

Modère un peu l'ardeur qui de ton cœur s'empare.
Il faut qu'à ton aveu mon esprit la prépare.
Eloignez-vous tous deux pendant quelques instans;
Et vous reparoîtrez, quand il en sera temps.
A mon père, Marton, va, dis, sans plus attendre,
Qu'il est ici, par moi, supplié de se rendre.

SCÈNE IX.

ÉLIANTE, LÉANDRE.

ÉLIANTE.

Votre père, Monsieur, qui vient de me parler
M'a dit que votre cœur devoit lui révéler
Un secret devant moi d'une importance extrême.
Quel est donc ce secret qui m'étonne moi-même,
Et suspend le contrat que mon ordre a pressé,
Quand on doit le signer, et qu'il est tout dressé?

LÉANDRE.

J'ai pris ici tantôt soin de vous en instruire.

ÉLIANTE.

Il m'est donc échappé. Daignez me le redire.

Digitized by Google

LÉANDRE.

Volontiers. Je me plais à vous le répéter,
C'est mon ardeur pour vous, que rien ne peut domt

ÉLIANTE.

Rappelez-vous, Monsieur, que je l'ai condamnée;
Que, par bonté pour vous, je vous l'ai pardonnée,
Et qu'un pareil secret doit être enseveli.

LÉANDRE.

Non, mes feux sont trop beaux pour rester dans l'oubli
Cet amour est ardent autant qu'il est sincère;
Et je veux qu'il éclate en présence d'un père.

ÉLIANTE.

Ah! je vous le défends.

LÉANDRE.

Je ne puis obéir.
Pour le lui déclarer, je l'ai fait avertir.

ÉLIANTE.

Pouvez-vous à ce point porter l'extravagance?

LÉANDRE.

Je fais plutôt, par là, je fais voir ma prudence;
Et mes désirs sont tels qu'il les approuvera,
Et qu'à me rendre heureux il vous engagera.
Il s'avance. Et je vais...

ÉLIANTE.

Arrêtez, je vous prie.
A quoi m'expose ici sa folle étourderie!

Digitized by Google

SCÈNE X.

ÉLIANTE, LÉANDRE, ORONTE.

LÉANDRE.

Mon père, soyez juge entre Madame et moi.

ORONTE.

De quoi s'agit-il donc? Mon fils, explique-toi.

LÉANDRE.

Pour elle, dans ce jour, mon ame est pénétrée.

ÉLIANTE.

Non, ne le croyez pas. Sa raison égarée...

LÉANDRE.

Mon père, dans mes vœux vous devez m'approuver.
Ma raison est très-saine, et pour vous le prouver,
De la plus vive ardeur je brûle pour Madame;
Et cette passion tient si fort à mon ame,
Qu'on ne peut l'en tirer sans m'arracher le jour.
Doit-elle s'offenser d'un si parfait amour?

ORONTE.

Je suis surpris. Comment? Tu n'aimes pas sa nièce.

LÉANDRE.

Un autre la recherche, un autre a sa tendresse;
Et Madame est plutôt le choix qui me convient.

ÉLIANTE, *à Oronte.*

N'écoutez pas, Monsieur, les discours qu'il vous tient.

Digitized by Google

ORONTE.

Pardon, mais je fais plus, j'y donne mon suffrage.
Je n'aurois jamais cru que mon fils fût si sage.

ÉLIANTE.

Vous l'approuvez, Monsieur?

ORONTE.

Madame, tout à fait.
Il ne pouvoit jamais faire un choix plus parfait.
Son amour trouve en vous, esprit, beauté, sagesse,
Tout ce qui peut flatter et fixer sa jeunesse.

LÉANDRE.

Vous l'entendez, Madame. Ah! quel père charmant!
J'étois bien sûr d'avoir son applaudissement.

ÉLIANTE.

A Léandre, Monsieur, Lucinde est destinée.

LÉANDRE.

Eraste peut lui seul la rendre fortunée.

ORONTE.

Eraste est digne d'elle.

LÉANDRE.

Il l'aime.

ÉLIANTE.

Il n'en est rien.
Pour croire ce prodige, on le connoît trop bien.

LÉANDRE.

Posséder votre nièce, est le bien qu'il désire.
Lui-même qui paroît, peut mieux vous en instruire.

Digitized by Google

SCÈNE XI.

ÉLIANTE, LUCINDE, LÉANDRE, ÉRASTE, ORONTE, MARTON, FRONTIN.

ÉRASTE.

Oui, mon bonheur dépend d'être votre neveu.
Jugez de mon amour; puisqu'il fait cet aveu.

ÉLIANTE.

Il m'étonne en effet. Que ma nièce prononce,
Mon sentiment sera conforme à sa réponse.

ORONTE.

Elle doit le choisir; mais à condition
Que pour mieux cimenter cette heureuse union,
Il va prendre une charge, et remplir son mérite.
L'Etat y doit gagner, et tout l'en sollicite.

ÉRASTE.

Pour obtenir sa main, à tout je me soumets.

LÉANDRE, *à Lucinde.*

La France vous sera redevable à jamais.

ÉLIANTE, *à Lucinde.*

Acceptez-vous Monsieur? Rompez donc ce silence.
Répondez.

LUCINDE.

Ma tante... oui, pour le bien de la France.

LÉANDRE, *à Eliante.*

Ce miracle, pourtant, c'est moi qui l'ai produit:
De cette tête folle, il est le sage fruit.

Digitized by Google

J'attends, de cet effort, la juste récompense.
Elle est en votre main. Votre ame encor balance!
Mais vous ne pouvez plus reculer mon bonheur.
Mon père, mon amour, tout parle en ma faveur.

ORONTE, *à Eliante.*

Formez ce double nœud.

ÉLIANTE.

Le puis-je avec décence?
La raison...

LÉANDRE.

Est pour moi.

ÉLIANTE.

Le peu de convenance...

ORONTE.

La différence d'âge est foible entre vous deux.

ÉLIANTE.

Et d'un second hymen le ridicule affreux.....

LÉANDRE.

D'une humeur trop sévère, oh! vous donnez des preuv
Je vous demande grâce, au nom de tant de veuves...

ORONTE.

Sans vous qui l'arrêtez, mon fils va se perdre.

LÉANDRE.

Oui.

ORONTE.

Je vous supplie en père, et vous presse en ami.

LÉANDRE.

Joignez-vous tous à moi.

LUCINDE.

Digitized by Google

LUCINDE.

Pour éviter ce blâme,
Ma tante, rendez-vous.

ÉRASTE, MARTON, FRONTIN.

Rendez-vous donc, Madame.

ÉLIANTE.

Vous donnez tous l'alarme à mon cœur agité.

LÉANDRE.

Madame, épousez-moi par générosité.

ORONTE.

Rien ne peut le sauver que votre main offerte.

ÉLIANTE.

Je la lui donne donc pour éviter sa perte.

LÉANDRE.

Vous y venez pourtant! En vain vous résistiez.
Je vous l'avois bien dit que vous m'épouseriez.

FIN DU SAGE ÉTOURDI.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE SOMNAMBULE,

COMÉDIE,

PAR PONT-DE-VEYLE,

Représentée, pour la première fois, le 19 janvier 1739.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR PONT-DE-VEYLE.

Antoine de Ferriol, comte de Pont-de-Veyle, naquit à Metz le 1.er octobre 1697. Il étoit fils de M. de Ferriol, président à mortier du parlement de Metz, et d'une sœur du cardinal de Tencin. Son père le fit entrer à l'âge de dix ans au collége des Jésuites; mais son extrême gaîté le détournant de toute occupation sérieuse, il n'apporta aucune application dans ses études: ses livres de classe furent le premier sujet sur lequel il exerça son talent pour la chanson.

Lorsqu'il entra dans le monde, ses parens, qui le destinoient à la robe, lui achetèrent une charge de conseiller au parlement. La gravité qu'exigeoit cet état n'avoit aucun rapport avec son caractère: il détermina sa famille à changer de résolution, et il obtint la charge de lecteur du roi. Cette dernière convenoit autant à ses goûts qu'à ses talens.

Digitized by Google

Pont-de-Veyle faisoit le charme de la cour et des meilleures sociétés par son amabilité. Doué d'un esprit facile et d'une gaîté inaltérable, il s'étoit fait une sorte de réputation par ses impromptus, ses chansons et d'autres poésies légères; il voulut s'essayer dans un genre plus difficile. Le 29 décembre 1732, il fit représenter une comédie intitulée *le Complaisant*, en cinq actes, en prose. Cette pièce eut quatorze représentations de suite, et fut reprise, en 1734, avec le même succès; mais elle n'est point restée au théâtre.

Le Somnambule, comédie en un acte, en prose, jouée pour la première fois le 19 janvier 1739, a été attribuée à l'acteur Sallé; mais on s'accorde généralement à reconnoître Pont-de-Veyle pour son véritable auteur.

La célèbre actrice mademoiselle Quinault, ayant engagé Pont-de-Veyle à mettre sur la scène le conte du Gascon de La Fontaine, il fit sur ce sujet une comédie en un acte, en prose, intitulée *le Fat puni*. Cette petite pièce, donnée pour la première fois le 14 avril 1739, fut jouée dix-sept fois avec le plus grand succès.

Après avoir vécu long-temps dans une douce

Digitized by Google

inaction, Pont-de-Veyle en fut tiré pour remplir des fonctions aussi honorables que lucratives : il étoit lié d'amitié depuis long-temps avec M. de Maurepas. Ce ministre le força d'accepter la place d'intendant général des classes de la marine. Il fut aussi nommé chevalier d'honneur en la cour des monnoies de Paris, et gouverneur de la ville de Pont-de-Veyle.

Il mourut à Paris le 4 septembre 1774, âgé de près de soixante-dix-sept ans.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LE BARON.
VALÈRE, neveu du baron, amant de Rosalie.
LA COMTESSE.
ROSALIE, fille de la comtesse.
DORANTE.
THIBAUT, jardinier du baron.
FRONTIN, valet de Dorante, et neveu de Thibaut.
UN MAÎTRE D'HÔTEL.

La scène est dans une maison de campagne du baron.

Digitized by Google

LE SOMNAMBULE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

VALÈRE, THIBAUT.

VALÈRE.

THIBAUT, st, st.

THIBAUT.

Monsieur !

VALÈRE.

Viens donc vîte ; je n'ai peut-être qu'un moment à te parler. J'ai trouvé le secret d'échapper à mon oncle.

THIBAUT.

Ça n'est morgué pas maladroit. Il veut que vous soyez toujours, comme son ombre, après li.

VALÈRE.

As-tu rendu mon billet à Rosalie ?

THIBAUT.

Vous allez entendre comme je m'y sommes pris.

VALÈRE.

Et qu'importe comment ? Dis seulement ce qui en est.

Digitized by Google

THIBAUT.

Monsieur le baron est notre maître ; vous êtes son neveu. Il vous laira son château, à condition d'achever ses plans. Je sis son jardinier, je deviendrai le vôtre; il est juste que je vous sarvions d'avance.

VALÈRE, *gaiement.*

Mon cher Thibaut !

THIBAUT.

Savez-vous, morgulenne, je tromperois mon père pour vous ?

VALÈRE.

Ah ! sans doute, tu auras fait des merveilles ?

THIBAUT.

Mademoiselle Rosalie est entrée ce matin dans le jardin avec sa mère, comme vous savez.

VALÈRE.

Oui, je le sais.

THIBAUT.

J'avons été pardevant alles ; je leur avons ôté mon chapiau, croyant qu'alles me diroient : Bonjour, Thibaut. C'étoit le jeu, m'est avis ; et j'aurois pris ma belle pour...

VALÈRE.

Au fait, mon cher Thibaut.

THIBAUT.

Alles n'avont pas desserré les dents.

VALÈRE.

Tu n'as donc pas donné mon billet ?

THIBAUT.

Comme vous êtes vif ! Alles se sont arrêtées dans le boulingrin.

Digitized by Google

VALÈRE.

Oui, je les ai aperçues de loin.

THIBAUT.

Me v'là, moi, à aller travailler pardevant alles. Je chantions, je les regardions; mon ratiau par ici, mon ratiau par ilà.

VALÈRE.

Eh! laisse là tes circonstances.

THIBAUT.

Alles ne m'avont pas tant seulement regardé. Quand j'ai vu ça, je me sis avisé d'un bon tour. J'ai dit à la fille que je savois où il y avoit un nid de fauvettes. Ces petits ménages-là faisont quelquefois penser à de plus grands: les jeunes filles les aimont d'ordinaire.

VALÈRE.

Eh bien?

THIBAUT.

Eh bian! quand j'avons vu que la mère le vouloit voir itou, je ne l'avons jamais pu trouver.

VALÈRE.

Finis donc. Que t'a-t-elle dit, quand tu lui as donné mon billet?

THIBAUT.

Rian; car le v'là.

VALÈRE.

Comment? toi qui as tant d'esprit; il ne t'a pas été possible...

THIBAUT.

Quand j'en aurions quatre fois davantage,

Digitized by Google

comment pourrions-je aborder une fille qui ne sait pas que je lui voulons queuque chose, pendant qu'alle est avec une mère qui sait bian que je ne li devons rian vouloir ?

VALÈRE.

Juste ciel !

THIBAUT.

Et pis alles ne m'avont pas donné le temps ; alles sont montées dans le carrosse pour aller chez cette comtesse où alles vont dîner. Faut bian attendre qu'alles reviennent.

VALÈRE.

Mais, en attendant, Dorante, qui vient de Bordeaux pour épouser Rosalie, arrivera peut-être demain.

THIBAUT.

Faut être raisonnable. Par bonheur pour vous que votre oncle prête son châtiau aux accordés, afin qu'ils se regardiont avant la noce. Et si ce Dorante avoit été tout droit à Paris, vous n'en auriez morgué rian su.

VALÈRE.

J'en aurois peut-être été moins malheureux : mais tout s'arrange pour rendre mon infortune complète ! Depuis deux ans, mon oncle me tient éloigné du monde dans ce triste château.

THIBAUT.

Oui, comme s'il vouloit vous faire hermite.

VALÈRE.

Qu'avois-je à faire de le suivre à Paris l'hiver

Digitized by Google

passé, chez sa mère, le jour même qu'elle fait sortir Rosalie du couvent ?

THIBAUT.

C'est bian triste !

VALÈRE.

Pouvois-je la voir sans l'aimer ? Dis, mon cher Thibaut.

THIBAUT.

Ça n'est pas bien aisé, d'accord.

VALÈRE.

J'ai nourri pendant deux mois, auprès d'elle, une flamme qu'une timidité invincible ne m'a jamais permis de lui découvrir.

THIBAUT.

Stapendant, on ne bat pas les gens pour ça.

VALÈRE.

Je reviens ici avec mon oncle, désespéré de quitter Rosalie, mais flatté de la mériter un jour; et lorsque je m'y attends le moins, je la vois arriver avec sa mère. Juge de ma douleur, quand j'apprends que son mariage est arrêté avec Dorante, et que je vais en être le témoin.

THIBAUT.

Il falloit parler plus tôt.

VALÈRE.

Il falloit plaire à Rosalie.

THIBAUT.

Vous lui plaisez peut-être : j'en ai opinion, moi qui vous parle.

VALÈRE.

Sur quoi ? dis donc.

Digitized by Google

THIBAUT.

Sur quoi ? Tatigué, j'ons observé. Alle ne vous regarde jamais quand alle vous voit; et pis, drès que vous vous en allez, alle tourne sa tête, alle vous suit de l'œil, tant et si loin, qu'alle vous regarde encore, morguenne, quand alle ne vous voit plus.

VALÈRE.

Il est vrai que cet hiver j'ai cru voir quelquefois que mes soins ne lui déplaisoient pas ; que même elle me devinoit.

THIBAUT.

Et vous, vous ne disiez rian ? tout franc, vous êtes trop timide, trop craintif, trop nigaud, sauf votre respect. Morgué, notre jeune maître, croyez-moi, prenez tant seulement de la hardiesse.

VALÈRE.

A quoi me serviroit-elle ? je n'ai plus de ressource. Mais tu as raison : je veux parler à Rosalie avant que de la perdre pour jamais. Puisqu'elle doit voir mon désespoir, je ne veux pas au moins qu'elle en ignore la cause. J'y suis enfin résolu... Qu'entends-je ?

THIBAUT.

Où diable courez-vous donc ?

VALÈRE.

On vient, et je ne veux pas qu'on nous voie causer ensemble. On soupçonneroit, à me voir, que j'ai parlé de Rosalie : on devineroit que je l'aime.

Digitized by Google

SCÈNE II.

THIBAUT.

PAR la sambille, voilà un amoureux bian résolu!

SCÈNE III.

THIBAUT, FRONTIN.

FRONTIN.

N'y a-t-il ici personne? Haie! l'ami? Où diable se tient... Ah! eh, ventre-bleu! c'est mon oncle.

THIBAUT.

Eh! palsangué! oui..... c'est toi, mon neveu Charlot; embrasse-moi, mon enfant.

FRONTIN.

Parbleu! c'est de tout mon cœur, mon oncle.

THIBAUT.

Morgué! je sommes ravis que tu soyans venu nous voir... Depuis quatre ans...

FRONTIN.

Ma foi! mon oncle, je suis charmé de vous rencontrer; mais ce n'étoit pas vous que je cherchois: je ne savois plus où vous étiez.

THIBAUT.

Et qui cherchois-tu donc?

FRONTIN.

Monsieur le baron.

Digitized by Google

THIBAUT.

Et que li veux-tu? Qu'as-tu fait depis que je ne t'avons vu? Comment te portes-tu, mon pauvre Charlot? Es-tu riche? As-tu fait forteune? Es-tu marié? Es-tu...

FRONTIN.

Eh! mais, mais..... mon oncle, un peu de patience. Comme vous allez dru sur les questions! Vous m'essoufflez.

THIBAUT.

Dame! vois-tu, quand il y a long-temps qu'on ne s'est vu, on a tant de choses à se demander!...

FRONTIN.

Donnez-moi le temps de vous répondre. Premièrement, plus de Charlot, s'il vous plaît. J'ai pris un nom de guerre; je m'appelle Frontin. Je suis garçon; je n'ai pas le sou; j'étrangle de soif; je suis las comme un chien; je...

THIBAUT.

Parguenne! tu réponds encore plus vîte que je ne t'interroge. Que fais-tu à présent?

FRONTIN.

Je sers M. Dorante, qui, par reconnoissance, m'habille comme vous voyez.

THIBAUT.

Ah! je sais ce qui t'amène à présent. N'as-tu pas de honte de t'être fait laquais, étant fils, petit-fils, frère et neveu de jardinier?

FRONTIN.

Que voulez-vous, mon oncle? je n'ai point d'ambition.

Digitized by Google

THIBAUT.

Morgué! c'est que t'es un fainiant : je te l'avons toujours bian dit.

FRONTIN.

Fainéant! ce n'est pas, ma foi, au métier que je fais. Il m'occupe jour et nuit. Aussi, j'en suis diablement las.

THIBAUT.

T'en es las? Eh bian! prends l'occasion aux cheveux; demeure avec moi. Je sis jardinier dans ce châtiau. Ce monsieur le baron est une forteune pour tous les ouvriers. Il plante, pis déplante; il arrache; il défriche; il élève; il abat; en un mot, bian ou mal, il fait toujours travailler. L'argent roule. (*Touchant son gousset.*) Vois-tu comme ça sonne.

FRONTIN.

Fort bien, mon oncle : mais, quand il culbuteroit encore plus toute sa terre, que m'importe à moi?

THIBAUT.

Ce que ça te fait? Je sis veuf, je t'apprendrai le reste de ton métier; et pis, quand je serons mort, je te lairons ma place; tout le plus tard que je pourrons, s'entend.

FRONTIN.

Nous verrons tout cela. Menez-moi toujours à monsieur.

THIBAUT.

Tu feras mieux de l'attendre dans cette salle; il y viant cent fois par jour. Ne t'embarrasse de

Digitized by Google

rian, te dis-je. Revenons à nos moutons. T'es dégoûté de ta condition?

FRONTIN.

Oui, ma foi.

THIBAUT.

Et pourquoi? Ton maître est-il hargneux, avare, ivrogne?

FRONTIN.

Non. C'est un des plus riches banquiers de Bordeaux; joyeux, libéral, bon diable enfin; mais...

THIBAUT.

Achève.

FRONTIN.

Il faut être toujours après lui; il faut être à lui la nuit tout comme le jour.

THIBAUT.

Ça est naturel. M'est avis que je sis jardinier, moi, la nuit tout comme le jour.

FRONTIN.

Sans doute : mais vous ne travaillez pas la nuit; vous dormez, vous.

THIBAUT.

Parguenne! oui. C'est la besogne que je faisons le mieux.

FRONTIN.

Dans ma chienne de condition, je n'en puis faire autant; aussi je donne souvent mon maître à tous les diables.

THIBAUT.

Comment donc ça? dis-moi un peu.

Digitized by Google

FRONTIN.

Ma foi! je n'ose.

THIBAUT.

Comment! morgué! tu seras craintif aussi? ça te convient bian à toi! Comment! moi, ton oncle, qui n'avons point d'autre héritier que toi, tu auras quequ'e secret, et je ne le saurons pas? Morgué....

FRONTIN.

Voilà qui est bel et bon; vous accommodez tout cela comme il vous plaît. Mon maître me pardonnera-t-il de dire une chose dont le secret est d'une importance?...

THIBAUT.

Et qui le dira? dis. Ce sera donc toi? car, pour moi...

FRONTIN.

En vérité, mon oncle...

THIBAUT.

Bon! bon! tu vas le quitter. Et pis je te promets, ma foi, de n'en sonner mot.

FRONTIN.

Vous me promettez... là, de bonne foi...

THIBAUT.

Que de raisons! Veux-tu parler?

FRONTIN.

Eh bien! je vous dirai qu'il est somnambule.

THIBAUT.

Comment dis-tu ça?

FRONTIN.

Somnambule.

Digitized by Google

THIBAUT.

Son... son... nanbule. Que diable est ça? est-ce une charge, un emploi?

FRONTIN.

Bon! une charge! Voyez-vous, mon oncle? il y auroit de quoi rompre son mariage, si cela venoit à se découvrir.

THIBAUT.

J'entends, j'entends. Sonanbule... c'est qu'i ne pouvons se marier; qu'il est... là...

FRONTIN.

Etes-vous fou, mon oncle?

THIBAUT.

Oh! dis donc vîte. Son... sonanbule. Je n'avons jamais entendu parler de ça.

FRONTIN.

C'est un défaut naturel, une façon de maladie...

THIBAUT.

Ah! il est malade?

FRONTIN.

Non, point du tout; il se porte à merveille.

THIBAUT.

Je n'entends plus.

FRONTIN.

Il se lève la nuit; il marche, il parle.

THIBAUT.

Ah! je vois ce que c'est; il ne sauroit dormir.

FRONTIN.

Point du tout : il dort trop bien, au contraire.

Digitized by Google

THIBAUT.

Oh! parguenne, accommode-toi donc. S'il dort, il n'est point éveillé.

FRONTIN.

Écoutez-moi, si vous voulez. Je vous dis qu'il marche, qu'il parle, qu'il a même les yeux ouverts, et que cependant il dort toujours.

THIBAUT.

Oui, ça se peut, si le diable s'en mêle. Si j'en faisions autant, je nous casserions le cou. Acoute, mon neveu, ça n'est morgué pas bian de se moquer de son oncle.

FRONTIN.

Je me donne au diable, mon oncle, je ne me moque point.

THIBAUT.

Comment, morgué! tu veux me persuader que ton maître dort tout debout? A d'autres.

FRONTIN.

J'y ai été pris, moi qui vous parle. Il m'a plus d'une fois, tout en dormant, donné des commissions que je faisois de bonne foi, dont il me remercioit le lendemain à coups de bâton.

THIBAUT.

Va, ton maître est un fou, et toi aussi. Paix, chut, voici notre vieux maître.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LE BARON, VALÈRE, THIBAUT, FRONTIN.

LE BARON, *avec des bas de peau dont le roulis est fort grand, ayant à la main un de ces grands bâtons de campagne.*

Il faut se lever plus matin, Valère; oui, beaucoup plus matin.

VALÈRE.

Mais, mon oncle, j'étois à cinq heures aux ouvriers; vous l'avez vu vous-même.

LE BARON.

Il est vrai; mais j'y étois encore avant toi. On fait tout plus tard à présent, tout se retarde. Oh! de mon temps, on se levoit plus matin.

VALÈRE.

Il m'eût été facile de paroître plus tôt, et quoique je n'aie pas fermé l'œil, demain vous serez content de ma diligence.

LE BARON.

Nous verrons. Il faut achever cette année la terrasse neuve: et si nous ne profitons pas de la belle saison.... (*Voyant Frontin.*) Quel est cet homme, Thibaut?

THIBAUT.

C'est mon neveu, Monsieur.

LE BARON.

A-t-il un métier? cherche-t-il de l'ouvrage?

Digitized by Google

FRONTIN.

Non, Monsieur. Je précède mon maître de quelques momens : il me suit.

LE BARON.

Qui, ton maître ?

FRONTIN.

Monsieur Dorante.

VALÈRE, *à part.*

Ah ! ciel !

FRONTIN.

Nous avons fait une diligence extrême. Depuis trois jours nous n'avons ni dormi ni reposé pour arriver plus tôt.

LE BARON.

Il aura le temps de se délasser ici. Allons, Valère ; je veux qu'il trouve mon jardin propre et bien tenu. Toi, Thibaut, va promptement faire aller la petite cascade du potager.

THIBAUT.

La cascade du potager, Monsieur ? Vous savez bian qu'il n'y a pas une goutte d'iau. Eh ! morgué ! la source n'est pas encore trouvée.

LE BARON.

Te tairas-tu, bourreau ? Comme nous fîmes la dernière fois, va-t'en faire tirer de l'eau au grand puits ; remplis le réservoir. Tu n'as pas plus d'intelligence ; tu ne te soucies non plus de l'honneur d'une maison.....

FRONTIN.

En vérité, Monsieur, vous ferez de la peine à

Digitized by Google

mon maître. Traitez-le sans façon. Croyez-moi, laissez vos jets d'eau à sec.

LE BARON; *à Frontin.*

C'est une bagatelle. J'ai toujours fait les bassins et les cascades, et je n'ai plus que les sources à trouver. Ne dis point à ton maître ce que tu viens d'entendre.

FRONTIN.

Non, Monsieur, je n'ai garde.

LE BARON.

Va donc, Thibaut. (*Thibaut s'en va.*)

SCÈNE V.

LE BARON, VALÈRE, DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN, *au baron.*

Monsieur, voici mon maître.

LE BARON.

Eh! bonjour donc, Dorante: soyez le bien arrivé. Je ne vous attendois que demain.

DORANTE, *au baron.*

Je n'ai pu résister à l'impatience de voir Rosalie, et à celle de vous rendre grâce d'une union qui va faire mon bonheur.

LE BARON.

Vous êtes en bonne santé? voilà le principal.

DORANTE.

J'avouerai que je suis fatigué. J'ai couru jour et nuit.

LE

Digitized by Google

LE BARON.

Ce n'est rien. Vous êtes en bonne maison ; on aura soin de vous.

DORANTE, *montrant Valère.*

Ne seroit-ce pas là monsieur votre neveu?

LE BARON.

Lui-même.

DORANTE.

Je l'ai vu si jeune, que j'ai des droits sur son amitié.

VALÈRE, *à Dorante.*

Monsieur..... je voudrois..... pouvoir....,

LE BARON.

Il fera ce qu'il doit pour mériter la vôtre. Allons, Dorante, venez faire un tour de promenade. Vous prendrez d'abord une idée générale du terrain. Cela vous fera plaisir.

DORANTE.

Ne seroit-il pas plus convenable que vous me fissiez l'honneur de me présenter à Madame?

LE BARON.

Dites plutôt à Rosalie.

DORANTE.

Je ne la connois que sur son portrait. Sa figure prévient; et vous ne pouvez qu'approuver le juste empressement que j'ai d'en juger par moi-même, quoique, dans cet équipage, je ne sois pas trop en état de paroître devant elle.

LE BARON.

Tout ce qui a l'air d'empressement plaît au beau sexe : mais nous avons du temps. Elle est

Digitized by Google

allée avec sa mère dîner à une demi-lieue d'ici. Elles ne reviendront que sur le soir.

DORANTE.

Ces dames ne sont point ici? En ce cas, permettez-moi de profiter de la circonstance. Trouvez bon que j'aille me reposer. L'envie de leur faire ma cour m'auroit donné des forces; mais je me trouve si fatigué.....

LE BARON.

Bon! à votre âge, j'aurois fait cent cabrioles après la plus grande course.

DORANTE.

Je voudrois pouvoir vous ressembler: mais je sens que quelques heures de repos me sont absolument nécessaires.

LE BARON.

Eh bien! je vais faire servir le dîné.

DORANTE.

Il m'est inutile, je vous assure.

LE BARON.

Du moins, nous allons, mon neveu et moi, vous montrer la maison. Vous verrez le parti que j'ai tiré de tout ceci, et surtout de mes greniers.

VALÈRE.

Mon oncle, Monsieur est fatigué.

LE BARON.

Venez; cela sera bientôt fait. Vous choisirez votre appartement.

DORANTE.

Tout m'est égal.

Digitized by Google

LE BARON.

Voulez-vous celui-ci ?

DORANTE.

Celui-ci soit.

LE BARON.

Il est commode. Cette salle lui sert d'anti-chambre ; j'y passe à tous momens. Je pourrai vous parler, vous consulter.....

DORANTE.

Demain je suis à vos ordres. Vous disposerez de moi à toutes les heures du jour.

LE BARON.

Au reste, vous allez être couché comme on n'est point à dix lieues à la ronde. J'ai des lits.....

DORANTE.

Je n'en doute nullement. Je vais en profiter, et de la liberté que vous me donnez. Suis-moi, Frontin.

LE BARON.

J'agis sans façon. Je vous laisse.

SCÈNE VI.

LE BARON, VALÈRE.

VALÈRE.

Croyez-vous, mon oncle, que Dorante soit prévenu en faveur de Rosalie.

LE BARON.

Mais, vraiment, il a témoigné assez d'impatience de la voir. A propos, j'oublios de te dire.....

Digitized by Google

VALÈRE.

Ce peut être aussi par bienséance : et il y a encore loin de la politesse à l'amour ; n'est-ce pas, mon oncle ?

LE BARON.

Comme tu voudras. Il faut que tu.....

VALÈRE.

Vous le croyez donc amoureux ?

LE BARON.

Il t'a dit lui-même qu'il ne la connoît que par un portrait. Je disois donc.....

VALÈRE.

Dorante a-t-il aussi envoyé le sien à Rosalie.

LE BARON.

Ma foi ! je n'en sais rien. Veux-tu que j'aille m'occuper de toutes ces balivernes-là ? J'ai des affaires bien plus importantes : j'ai ma montagne dans la tête.

VALÈRE.

Mais, puisque vous vous êtes mêlé de ce mariage, vous n'en devez ignorer aucune circonstance. Vous leur prêtez votre maison, et Rosalie auroit pu...

LE BARON.

Sans doute. Je suis bien aise qu'on la voie ; car elle est charmante.

VALÈRE.

Oh ! oui, mon oncle ; elle a des grâces, des yeux....

Digitized by Google

LE BARON.

Que veux-tu dire? Es-tu fou? Je te parle des charmes de ma maison, de mon jardin, qui...

VALÈRE, *rougissant.*

Ah! j'entends; et vous avez raison. Je regardois tantôt, sur le boulingrin, un des plus beaux objets...

LE BARON.

Mais, vraiment, je le crois. C'est un des plus beaux points de vue qui soient en France.

VALÈRE.

J'y remarquois une beauté que je n'y avois jamais vue : j'en admirois tous les charmes, et...

LE BARON.

Va, mon cher neveu, tu posséderas un jour tous ces charmes-là.

VALÈRE.

Je posséderois....

LE BARON.

Tu me ravis d'aise. Embrasse-moi, mon cher neveu, mon digne successeur. Tu peux compter que....

SCÈNE VII.

LE BARON, VALÈRE, LA COMTESSE, ROSALIE.

LE BARON.

Eh quoi! Mesdames, déjà de retour?

LA COMTESSE.

La comtesse est malade : nous n'avons fait qu'une visite.

Digitized by Google

LE BARON.

Tant mieux : nous aurons le plaisir de dîner avec vous.

LA COMTESSE.

Comme il étoit encore de bonne heure, nous avons mis pied à terre à la grille, et nous sommes venues jusqu'ici en nous promenant.

LE BARON.

N'êtes-vous point un peu fatiguée ?

LA COMTESSE.

Je ne me lasse pas aisément, Baron.

VALÈRE.

Et vous, Mademoiselle, n'auriez-vous pas besoin de repos ?

ROSALIE.

Me promener, me reposer, Monsieur, tout m'est assez indifférent.

VALÈRE.

Tout, Mademoiselle ?

ROSALIE.

Oui, Monsieur.

LA COMTESSE.

Prononcez donc, Mademoiselle. Vous dites cela si foiblement. Il faut dire : Oui, Monsieur. Je voudrois bien voir que tout ne lui fût pas indifférent tant que j'aurai l'autorité sur elle.

LE BARON.

Oh ! vous ne garderez pas long-temps cette autorité. Dorante est arrivé.

LA COMTESSE, *gaîment.*

Il est arrivé ?

Digitized by Google

ROSALIE, *tristement.*

Il est arrivé?

VALÈRE, *languissamment.*

Oui, arrivé.

LE BARON, *brusquement, à Valère.*

Oui, oui, arrivé. Que diable veux-tu dire? est-ce que tu ne le sais pas, toi?

VALÈRE.

Je ne dis pas le contraire, mon oncle. Je confirme ce que vous dites.

LE BARON, *à la comtesse.*

Il est charmant, agréable, vif, sage et posé. Oh! c'est un jeune homme fort aimable. Dis donc, Valère?

VALÈRE.

Je ne l'ai vu qu'un moment, mon oncle; je jugerois mal. C'est Mademoiselle qui doit en décider.

LA COMTESSE, *à Rosalie.*

Eh bien! qu'est-ce qu'on répond? Mademoiselle, répondez donc.

ROSALIE, *à Valère.*

Il peut être aimable, Monsieur; mais il ne faudroit pas s'en rapporter à moi. Je ne puis plus en juger sans prévention.

LA COMTESSE.

Oui, parce que vous devez l'épouser, n'est-ce pas? Mais cela ne s'entend point. Il faut dire: « Monsieur, le choix de mes parens me le fera paroître accompli. » Tout le monde dit que vous

Digitized by Google

avez de l'esprit; pour moi, je ne vois point cela. Mais où est Dorante?

VALÈRE.

Madame, toutes affaires cessantes, il est allé dormir.

LA COMTESSE.

Dormir, à l'heure qu'il est?

LE BARON.

Il ne comptoit vous voir que ce soir; et comme il a couru jour et nuit, il étoit si las, si las...

LA COMTESSE.

Qui le pressoit de courir si vîte? pourquoi faire? pour se reposer? pour dormir? Rien n'est si maussade. Il n'avoit qu'à dormir hier et n'arriver que demain. On ne l'attendoit pas plus tôt. Qu'en pensez-vous, ma fille?

ROSALIE.

Madame, je ne désire pas, de sa part, un empressement plus vif.

LA COMTESSE.

Par exemple, on ne sait si c'est la modestie qui vous fait parler, ou si vous êtes piquée.

ROSALIE.

Je vous jure, Madame, que je ne le suis point.

LA COMTESSE.

Mais, vraiment, il faut pourtant se sentir. Dormir tout en arrivant! La jeunesse d'à présent, Baron, n'a que le corps délicat. Ceci ne me prévient pas trop.

LE BARON.

Ah! il trouvera le secret de réparer sa faute.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Oui; demain vous le promenerez dès le point du jour, je gage? vous le ferez courir? et puis il faudra qu'il se repose.

LE BARON.

Bon! bon! est-ce qu'on se fatigue dans un jardin qu'on n'a jamais vu.

LA COMTESSE.

Fort bien! quand le terrain en est aussi inégal. Je crois qu'il y a plus de vingt terrasses dans votre jardin.

LE BARON.

Comment donc! c'est une magnificence...

LA COMTESSE.

Cependant vous n'avez guère de vue.

LE BARON.

Ah! sans la montagne, elle seroit admirable. Il m'est facile de vous en convaincre. Eh! Thibaut?

SCÈNE VIII.

LE BARON, VALÈRE, LA COMTESSE, ROSALIE, THIBAUT.

LE BARON.

APPORTE-MOI mon plan.

(*Thibaut s'en va.*)

Digitized by Google

SCÈNE IX.

LE BARON, VALÈRE, LA COMTESSE, ROSALIE.

LA COMTESSE.

Oui; mais la montagne ne changera pas de place.

LE BARON, *confidemment.*

Je ne dis mot; mais elle sautera.

LA COMTESSE.

C'est une entreprise digne des plus anciens Romains.

LE BARON.

Patience. J'ai des neveux qui se marieront, laissez-moi faire; à la cinquième génération, je ne veux pas qu'il en reste trace : vous verrez.

LA COMTESSE.

N'êtes-vous pas honteuse, Mademoiselle, de votre ignorance, et de ne pouvoir vous entretenir de tout, comme je fais ?

ROSALIE.

Je vous écoute, Madame, dans l'espérance de profiter.

LE BARON.

Moi, j'aime les objections : on a le plaisir d'y répondre. Voici Thibaut.

Digitized by Google

SCÈNE X.

LE BARON, VALÈRE, LA COMTESSE, ROSALIE, THIBAUT.

LE BARON.

N'est-ce pas mon grand plan?

THIBAUT.

Oui, Monsieur; c'est le biau, c'est celui que je portons toujours, drès que vous avez du monde.

LE BARON.

Déroule, Thibaut, déroule, et tiens le plan élevé. Bon.

LA COMTESSE, *au baron.*

Ah! je vous donnerai de bons conseils. Je n'ai cependant jamais parlé de ces choses-là; mais l'esprit est un bon meuble; il sert à tout.

LE BARON.

Vous êtes charmante! La belle Rosalie ne me dira-t-elle rien?

LA COMTESSE.

Que voudriez-vous qu'elle y entendît? Montrez, montrez-moi. Ne sont-ce pas là des canaux, des pièces d'eau? cependant je ne crois pas en avoir vu chez vous.

LE BARON.

Vous vous amusez à des minuties, Madame. On en marque toujours dans les plans; cela les embellit. Du reste, je trouverai sûrement de l'eau dans la montagne que vous savez.

Digitized by Google

THIBAUT.

Oui, je vivons dans l'espérance; je détruisons douze arpens de veigne : que de vin perdu pour avoir de l'iau !

LA COMTESSE.

Voyons plus en détail.

LE BARON.

Suivez mon doigt.

VALÈRE, *à Rosalie.*

Vous ne vous approchez pas, Mademoiselle !

ROSALIE, *à Valère.*

J'ai déjà fait l'aveu de mon ignorance; je n'y entends rien.

VALÈRE, *bas.*

Et vous n'entendez pas non plus les soupirs de l'homme du monde le plus malheureux ?

ROSALIE, *à part.*

Hélas !

LA COMTESSE.

C'est donc là votre basse-cour ?

LE BARON.

Eh ! non, parbleu, Madame; c'est le potager.

LA COMTESSE.

Je crois qu'il vaut mieux mettre mes lunettes.

LE BARON.

Prenons-les; vous m'y faites penser.

THIBAUT.

Tatigué ! que vous allez voir clair !

VALÈRE, *haut.*

Pourquoi vous défier de vos lumières, Mademoiselle ? On pourroit vous expliquer...

Digitized by Google

ROSALIE, *haut.*

A quoi me serviroit cette connoissance ?

VALÈRE, *bas.*

A mériter votre pitié.

LA COMTESSE.

Ceci est l'avenue ?

LE BARON.

Oui, celle que je vais faire planter incessamment.

LA COMTESSE.

Elle est bien courte.

LE BARON.

Courte ? Elle aura plus de trois lieues.

LA COMTESSE.

Bon ! elle n'est pas plus longue que ma main.

LE BARON.

Comptez, comptez les arbres; vous verrez.

LA COMTESSE.

Un, deux, trois, quatre, cinq.

VALÈRE, *haut, regardant Rosalie.*

Dorante perd beaucoup, quand il retarde le moment de voir tant de beautés.

LE BARON.

Je ne le comprends pas, je l'avoue : mais pour vous, Madame, vous allez le concevoir dans un moment. Voici le terrain qu'occupe la montagne.

LA COMTESSE.

Je compte les arbres de l'avenue. Parlez, parlez toujours. Cent cinquante-cinq, cent cinquante-six. Quand vous l'aurez abattue, ce sera donc une plaine ?

Digitized by Google

LE BARON.

Sans doute; et une vue...

VALÈRE, *à la comtesse.*

Admirable, Madame. (*A Rosalie.*) Et si vous daigniez, Mademoiselle, m'accorder un moment d'entretien, je vous ferois connoître la situation... (*Bas.*) d'un cœur que votre refus réduiroit au désespoir.

LE BARON, *à Rosalie.*

Il connoît la situation comme moi-même : c'est lui, Mademoiselle, qui a dressé le plan sur mes projets.

LA COMTESSE.

Je ne croyois pas Monsieur si savant. Instruisez-vous, ma fille. Je voudrois que Monsieur pût vous inspirer du goût.

VALÈRE.

Que je serois heureux, si j'en avois le talent!

LA COMTESSE.

Deux cent soixante et treize! Voilà une très-belle longueur, il faut en convenir. Baron, vous avez des idées... mais des idées à perte de vue.

LE BARON.

J'aurai soixante avenues de cette taille-là.

VALÈRE, *à Rosalie.*

Vous concevez, Mademoiselle, l'effet que cela produira. (*Bas.*) En sortant de table.... (*Haut.*) Rien ne sera si noble, sans contredit. (*Bas.*) Ici même, dans cette salle... (*Haut.*) Cela demande de la patience, à la vérité. (*Bas.*) Si vous vouliez m'écouter un moment, vous me sauveriez la vie.

Digitized by Google

(*Haut.*) Mais convenez que c'est une belle entreprise.

ROSALIE.

Elle me paroît bien hardie.

LA COMTESSE.

Apprenez, Mademoiselle, que ce sont justement les difficultés qu'il est beau de vaincre.

LE BARON.

Oh! c'est mon talent à moi. Par exemple, voyez-vous la grande terrasse? Devinez combien elle aura de haut, quand elle sera faite.

LA COMTESSE.

Combien? Eh! mais..... (*Montrant avec sa main.*) Comme cela.

LE BARON, *riant.*

Ah! ah! ah!... Que vous n'y êtes pas! Elle aura cinquante-sept pieds huit pouces et demi; n'est-il pas vrai, Valère?

VALÈRE.

Oui, mon oncle, cinquante-sept.

LA COMTESSE.

Cinquante-sept pouces et demi! Cela est merveilleux; mais c'est un précipice; je n'irai jamais, la tête me tourneroit.

LE BARON.

Pour moi, je n'appréhende pas que la tête me tourne.

VALÈRE.

Vous rêvez, Mademoiselle? Vous trouvez donc ce que l'on se propose trop téméraire, et vous n'y viendrez point?

Digitized by Google

ROSALIE.

Il me semble que c'est s'exposer beaucoup ; et...

VALÈRE.

Dites naturellement ce que vous pensez.

ROSALIE.

A quoi cela mèneroit-il ?

LA COMTESSE.

Cela vous mèneroit à savoir ce que je sais. (*A Valère.*) Allez, Monsieur, laissez-la dans son ignorance ; elle ne mérite pas la peine que vous prenez. En vérité, Baron, je suis très-contente de ce que j'ai vu, et j'y donne mon approbation : mais, dites-moi, toutes ces terres sont-elles à vous ?

THIBAUT.

C'est là le *hic*.

LE BARON.

Non, pas encore : mais, supposez qu'on ne voulût pas me les vendre, il faudroit être de bien mauvaise humeur pour refuser, sur ces terres, d'aussi beaux plans que ceux-ci. J'aperçois le maître-d'hôtel.

SCÈNE XI.

LE BARON, VALÈRE, LA COMTESSE, ROSALIE, THIBAUT, UN MAÎTRE D'HÔTEL.

LE BARON, *au maître d'hôtel.*

Ces dames sont servies ?

Digitized by Google

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Oui, Monsieur.

LA COMTESSE.

Allons, Baron.

LE BARON.

Belle Rosalie, donnez-moi la main. Thibaut, je te recommande mon plan.

THIBAUT.

Allez, Monsieur, ne vous boutez pas en peine.

SCÈNE XII.

THIBAUT.

Avec son parc, il est, morgué, bian fou. Oh! je ne nous y connoissons pas, ou cette jeunesse en revendra à cette vieillesse. Notre jeune maître s'est un tantinet enhardi; il a glissé queuques paroles, et j'ai bian vu que la petite demoiselle lui glissoit aussi queuques réponses avec les yeux. Je voudrois stapendant l'avertir de ce que mon neveu Charlot m'a dit de son... son... son...: foin! Je ne savons plus comment ça se nomme. Il y entendra peut-être queuque chose, car ils l'avont biaucoup fait étudier; je l'attendrons ici en sortant de table. Mais velà mon neveu; faut que je le fasse encore dégoiser.

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

THIBAUT, FRONTIN.

FRONTIN.

Votre valet, mon oncle. Je vous trouve à propos.

THIBAUT.

Est-ce encore pour m'en bailler à garder comme tantôt ? queuque sot !

FRONTIN.

Moi, je vous ai parlé franchement. Vous ne m'avez pas voulu croire : ce n'est pas ma faute. C'est autre chose qui m'amène. Savez-vous que je ne veux point dormir à vide comme mon maître ?

THIBAUT.

Tout à l'heure, j'allons te mener à la cuisine. Mais je voulons te demander trois ou quatre petites questions.

FRONTIN.

En vérité, mon oncle, vous êtes le premier questionneur du royaume. Mais à quoi bon me questionner, moi ? vous ne croyez pas mes réponses.

THIBAUT.

Ne t'embarrasse pas, je croirai celles qui me conviendront.

Digitized by Google

FRONTIN.

Dépêchez donc; il faut que je retourne promptement auprès de mon maître.

THIBAUT.

Quoi faire? Ne dort-il pas?

FRONTIN.

Oui, il dort : et c'est justement à cause de cela.

THIBAUT.

Est-ce qu'il ne sauroit dormir qu'on ne le garde?

FRONTIN.

Non; c'est pour le réveiller, si ce que je vous ai dit lui arrive.

THIBAUT.

T'en es encore là-dessus. Morgué, je te défends de m'en parler davantage. Dis-moi tant seulement, ton maître est-il amoureux de sa prétendue?

FRONTIN.

Amoureux! il ne l'est qu'en peinture.

THIBAUT.

J'ai, morgué, cru que tu m'allois dire encore qu'il ne l'étoit qu'en dormant; je t'y attendois. Mais comment n'est-il amoureux qu'en peinture?

FRONTIN.

C'est qu'il n'a vu que son portrait: il l'a trouvé charmant; et, sur les récits qu'on lui en a faits, il suppose à sa prétendue autant de vertu que de beauté.

Digitized by Google

THIBAUT.

Il a morgué raison; il suppose bian. Mais, dis-moi...

FRONTIN.

Voilà un homme qui a résolu ma perte. Me questionner dans ma rage de faim et de soif!

THIBAUT.

Allons, viens à la cuisine; je te questionnerai tout en buvant. Tu crois donc...

FRONTIN.

Je crois le diable. Mais ne voilà-t-il pas mon maître qui fait son maudit train?

SCÈNE XIV.

DORANTE, THIBAUT, FRONTIN.

(*Dorante paroît en robe de chambre, avec une botte, une pantoufle, une perruque mal mise, un ceinturon, un fouet de poste à la main; enfin dans le désordre, mais cependant ni messéant ni trop ridicule.*)

THIBAUT.

Tiens, voilà ton maître qui veut te parler.

FRONTIN.

Je suis, ma foi, bien heureux qu'il ait tourné par ici; je le vais éveiller.

THIBAUT.

Attends, attends donc. Est-ce là? Oh! oh! m'est avis qu'il rêve en effet, ton maître.

Digitized by Google

FRONTIN.

Eh! oui. Parbleu! l'occasion est trop belle pour vous convaincre. Regardez seulement. Eh bien.

DORANTE.

Allons donc... allons donc... un autre cheval... Te dépêcheras-tu ?

FRONTIN.

Entendez-vous? Il croit être encore sur la route.

THIBAUT.

Il dort. Je commence à le croire. Son allure, son œil, tout ça me semble partroublé.

DORANTE.

Il est tard... la nuit... au château... Rosalie...

THIBAUT.

Morgué, j'ai peur. Ça tiant de l'esprit, du revenant, m'est avis.

FRONTIN.

Ce qu'il y a de singulier, mon oncle, c'est que, tout en dormant, il dit quelquefois des choses très-raisonnables, très-justes.

DORANTE.

Frontin!.. Coquin!... tu boiras ce soir... ivrogne!... paresseux!...

THIBAUT.

Tu as raison; je crois qu'il dit la vérité.

FRONTIN.

Justement. Il parle du dernier maître de poste. Ce maraud-là nous fit attendre.

Digitized by Google

DORANTE.

(*Il donne des coups de fouet en l'air et attrape Thibaut.*)

Ah! les mauvais chevaux! Ohé! ohé! ohé!

FRONTIN, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

THIBAUT.

Quel diable de rêve est ceci? Monsieur, Monsieur, doucement, s'il vous plaît.

DORANTE.

Doucement! non pas; il faut arriver. Ohé! ohé!

FRONTIN.

Avancez, mon oncle; tâchez de lui ôter ce maudit fouet, je l'éveillerai.

THIBAUT.

Pargué! ôte-le toi-même; tu dois être plus fait que moi aux étrivières.

DORANTE.

Ohé! ohé!

FRONTIN.

Attendez: il faut lui faire quitter ce maudit rêve. (*A Dorante.*) Monsieur! Monsieur! c'est de la part de M. Argante.

DORANTE.

Argante?... de l'argent... il faut lui rendre...

FRONTIN, *s'avançant.*

Oui, votre correspondant.

DORANTE.

Cent pistoles... il est bien pressé!... écrivons.

(*Il fait, avec son fouet, comme s'il écrivoit.*)

Digitized by Google

FRONTIN, *à Thibaut.*

Oh! maintenant je vais l'éveiller.

THIBAUT.

Attends, attends, cela commence à me faire rire.

FRONTIN.

Il croit écrire, vous voyez.

DORANTE.

Appelez Frontin, M. Argante.

FRONTIN.

C'est un juif, ce M. Argante, un vilain.

DORANTE.

Vilain, je l'écris. Frontin, au coffre-fort.

THIBAUT.

Il a le sommeil bien riche. Morgué, je n'avons jamais rêvé de ces choses-là. Parle donc, neveu, t'es donc son caissier?

FRONTIN.

Quand il dort, comme vous voyez, mon oncle. Malheureusement, il en a un autre quand il veille.

DORANTE.

Tiens ma lettre, Frontin.

FRONTIN, *à Dorante.*

Oui, Monsieur, votre lettre.

DORANTE.

Ma lettre... Argante... un sac... prenez ce sac... rapporte mon billet.

THIBAUT.

Ah! ah! le sac! prenons, prenons; nous le partagerons.

Digitized by Google

DORANTE, *saisissant Thibaut au collet.*

Partagerons... voleur, je t'étranglerai.

THIBAUT.

A l'aide, Frontin... Monsieur, Monsieur, vous serrez trop fort. Commencez du moins par me fouiller.

DORANTE.

Au voleur! au voleur!

THIBAUT.

Frontin! mon neveu! au secours!

FRONTIN, *à Thibaut.*

Attendez: laissez-moi lui prendre le petit doigt; il n'y a pas d'autre moyen de l'éveiller.

THIBAUT.

Prends-li, morgué, tout ce que tu voudras; mais tire-moi de ses pattes.

FRONTIN, *à Dorante.*

Monsieur, monsieur, éveillez-vous.

THIBAUT.

Queu chien de sommeil!

DORANTE.

Où suis-je, Frontin? pourquoi m'as-tu laissé sortir? pourquoi m'as-tu quitté, coquin?

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, je me suis endormi de lassitude. Vous avez pris ce temps pour vous en aller, et j'accours au bruit que vous faites.

DORANTE.

Ah! je me suis trahi. Je m'en souviens: je suis chez monsieur le baron.

THIBAUT.

Digitized by Google

THIBAUT, *à Dorante.*

Oui, de par tous les diables, vous y êtes.

DORANTE.

Que fait là cet homme?

THIBAUT.

Morgué, c'est ciflà que vous étrangliez.

FRONTIN.

C'est le jardinier d'ici : vous l'avez vu tantôt.

DORANTE.

Je suis au désespoir, je croyois qu'on me voloit.

THIBAUT.

Pargué! vous croyez trop vîte.

DORANTE, *à Thibaut.*

Il n'y a rien que je ne te donne pour t'engager au secret. Que penseroit Rosalie? Elle ne me connoîtroit que par mes défauts.

THIBAUT.

Pargué, Monsieur, vous avez insulté mon honneur, ça n'est pas bian.

DORANTE.

Je te promets vingt louis, trente, s'il le faut, pour te contenter.

THIBAUT.

Trente louis, morgué..... Mais ne rêvez-vous pas actuellement que vous me dites ça?

DORANTE.

Voudrois-tu me perdre?

FRONTIN.

Allez, Monsieur, soyez tranquille, c'est mon

Digitized by Google

oncle. Je lui réponds de vous, et je vous réponds de lui. On pourroit sortir de table ; croyez-moi, retournez dans votre lit.

THIBAUT.

Il n'a, ma foi, pas tort. Un sommeil comme ctilà ne doit pas vous avoir reposé biaucoup.

SCÈNE XV.

THIBAUT.

Vela, morguenne, une recommandation bian sèche, et un drôle de répondant. Tout ce que j'avons vu depuis un moment, me partrouble. Non, morgué, m'est avis que je rêve moi-même. Ne suis-je pas itou son, son.... janbule? Que sait-on? Je parlions, je marchions, j'avions les yeux ouverts; enfin, c'est tout un. Que diable! s'il m'avoit donné son mal; ça se gagne peut-être. Ct'homme-là a le sommeil bian vigoureux, il en faut convenir. Sans Frontin, sans le petit doigt, j'étions autant d'étranglé. Queu train tout ça a mis dans ma tête! Je ne savons où j'en sommes.

SCÈNE XVI.

VALÈRE, THIBAUT.

THIBAUT.

Eh! M. Valère, venez vîte. (*A part.*) Mais comment diantre m'y prendrai-je pour lui dégo-

Digitized by Google

ser tout ça? (*Haut.*) Oh! palsanguienne, allez, Monsieur, vous ne savez pas...

VALÈRE.

Mon oncle et la comtesse sont encore aux mains sur les plans.

THIBAUT.

Et moi, morgué, je venons de nous y trouver avec un homme qui dort tout debout.

VALÈRE.

J'ai prié tantôt Rosalie de venir ici et de m'accorder un instant d'entretien. Quoiqu'elle ne m'ait rien promis, je viens toujours l'attendre. Je ne veux avoir rien à me reprocher.

THIBAUT.

Quand alle sera sa femme, si ce M. Dorante alloit rêver qu'alle est avec un autre. Morgué, vous ne savez pas...

VALÈRE.

Il est bien temps de plaisanter. Laisse-moi. (*A part.*) Ah! Rosalie, je meurs content, je puis vous dire que je vous aime.

THIBAUT.

Mais tout ce que j'avons à vous dire, est itou fort nécessaire.

VALÈRE, *à Thibaut.*

Dans ce moment, je ne sens que mon impatience.

THIBAUT.

Quoi! vous ne voulez pas m'écouter?

VALÈRE.

Non, non, non. Rosalie peut arriver. Sors, je

Digitized by Google

t'en conjure. Si elle te voyoit, tu l'empêcherois de venir ici, tu me priverois du seul instant heureux que j'aurai peut-être de ma vie.

THIBAUT.

Vous le prenez par là? Eh bian! morguienne, je nous en allons. Vous en serez fâché, je vous en avartis.

SCÈNE XVII.

VALÈRE.

Enfin, j'en suis défait. Je me suis peut-être trop flatté; Rosalie ne viendra pas. Cependant elle est triste: mais Dorante lui peut être indifférent, sans qu'elle ait plus de sensibilité pour moi. Ah! dieu! j'aperçois Rosalie.

SCÈNE XVIII.

VALÈRE, ROSALIE.

VALÈRE.

Quoi! vous avez la bonté de venir? Avancez donc quelques pas; on pourroit nous entendre.

ROSALIE, *tremblante, et n'avançant que très-peu.*

Non, Valère, j'ai trop de peur. Dites-moi vîte ce que vous me voulez. Je veux rentrer au plus tôt.

VALÈRE.

Calmez-vous de grâce, belle Rosalie: donnez-

Digitized by Google

le-moi tout entier, ce moment que vous m'accordez.

ROSALIE.

Je tremble.

VALÈRE.

Eh bien! charmante Rosalie, n'écoutez donc qu'un mot, puisque vous le voulez; je vous adore.

ROSALIE.

Ah! que je suis fâchée de le savoir! Adieu.

VALÈRE.

Encore un mot, divine Rosalie. Serois-je assez heureux pour n'être point haï?

ROSALIE.

Jugez-en, Valère. Incertaine de vos sentimens, la raison me défendoit de m'en convaincre; je suis pourtant venue vous entendre... Dites-moi vous-même... ce qui pouvoit triompher de ma raison. Ah! Valère!... Ah!... laissez-moi rentrer.

VALÈRE.

Non, demeurez, je vous en conjure. Je n'attendois que cet aveu fortuné: sans lui, je n'osois agir; cette faveur m'étoit nécessaire pour vaincre une timidité fatale à notre bonheur. J'en triomphe en ce moment. Je vais tout mettre en usage pour retarder, pour rompre même un hymen auquel je ne survivrois pas.

ROSALIE.

Eh! que pouvez-vous faire? ne vaudroit-il pas mieux oublier... Hélas! je n'ai pas la force de vous dire de ne plus m'aimer.

Digitized by Google

VALÈRE.

Plutôt mourir mille fois! Laissez-moi tenter tout ce que l'adresse, la violence, les prières, les larmes, enfin tout ce qu'un amour excessif pourra m'inspirer.

ROSALIE.

Ah! Valère, vous ne connoissez pas ma mère. Le souvenir m'en fait frémir... Les instans s'écoulent... et nous ne les comptons pas. Sortez, et laissez-moi vous fuir.

VALÈRE.

Il faut vous obéir. Mais, en vous quittant, laissez-moi vous rendre grâce de ma félicité, et vous jurer une fidélité éternelle.

(*Il tombe à ses genoux.*)

SCÈNE XIX.

VALÈRE, LA COMTESSE, ROSALIE.

LA COMTESSE.

Que vois-je? Ma fille!... Valère!... Ah! juste ciel!

ROSALIE.

Valère, je suis perdue; voilà ma mère.

VALÈRE.

Ah! dieu!

LA COMTESSE.

Se peut-il... que ma fille... que mon sang...

ROSALIE.

Ma mère... le hasard a fait... Je ne prévoyois pas...

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Oh! sans doute, vous ne prévoyiez pas que je vous surprendrois. Après cette aventure.... je ne saurois parler.

VALÈRE.

Calmez-vous, Madame. Apprenez qu'un sentiment aussi tendre que légitime, et que je me flatte que mon oncle approuvera...

LA COMTESSE.

Votre oncle, Monsieur! il me fera raison de l'insolence de vos procédés. Vous êtes amoureux de ma fille! je vous trouve à ses genoux! Il n'est point d'extrémité...

VALÈRE.

Mais, Madame, croyez qu'elle n'a point de part...

LA COMTESSE.

Elle vous écoutoit : cela suffit pour mériter toute mon indignation. Si la chose éclate, un couvent me répondra de vous, Mademoiselle. Je saurai vous y tenir pendant toute votre vie.

ROSALIE.

Que puis-je avoir dit, que puis-je avoir entendu depuis un instant ?

LA COMTESSE.

Un instant! Comme si l'on ne savoit pas ce que c'est qu'un instant! Allons, partons, plus de raisonnement.

Digitized by Google

SCÈNE XX.

LE BARON, VALÈRE, LA COMTESSE, ROSALIE.

LE BARON.

Qu'est-ce, Mesdames? vous sortez avec une grande précipitation! Je le vois, l'impatience de la promenade...

LA COMTESSE.

Je sors pour tout à fait, mon cher Baron... Je veux partir sur le champ; je veux retourner à Paris.

LE BARON.

Comment donc! y pensez-vous? Et Dorante, que diroit-il?

LA COMTESSE.

Il n'a qu'à venir m'y trouver.

LE BARON.

Qu'y a-t-il donc de si pressé?

LA COMTESSE.

Mon honneur est offensé.

LE BARON.

Comment diantre! votre honneur?

LA COMTESSE.

Et je vous demande justice de l'insolent amour de votre neveu, ou je saurai me la faire.

LE BARON.

Que vous a-t-il donc fait? (*A Valère.*) Com-

Digitized by Google

ment! petit écervelé, vous insultez Madame, à son âge! sans égard pour...

VALÈRE.

Moi, mon oncle? je vous jure que....

LA COMTESSE.

Non, Baron; son amour....

LE BARON, *à la comtesse.*

Son amour! son amour est impertinent. Est-ce qu'on doit en avoir pour vous, Madame? (*A Valère.*) Petit coquin, une femme respectable!...

VALÈRE.

Je vous proteste, mon oncle, que j'ai pour Madame un respect infini.

LE BARON, *à la comtesse.*

Une jeune barbe qui ne songe pas que vous seriez sa mère, et qui ose vous manquer.

LA COMTESSE.

A l'autre! il extravague.

LE BARON.

Oui, c'est un extravagant, un petit étourdi, qui n'a rien vu; et qui ne vous connoît seulement pas.

LA COMTESSE.

La colère me suffoque. Il est devenu fou.

LE BARON.

Ce seroit une folie impardonnable, à son âge; mais il n'y retournera plus, Madame; et je vous demande pardon de sa témérité.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Savez-vous bien, Baron, qu'il y a une heure que vous ne savez ce que vous dites? Que voulez-vous dire de mon âge, que je serois sa mère? Je vous trouve original, de croire qu'il faut être fou pour m'aimer! Et qui vous dit qu'il m'aime?

LE BARON.

Comment! vous ne disiez pas que c'étoit à vous?...

LA COMTESSE.

J'aimerois mille fois mieux, vraiment, qu'il se fût adressé à moi; le mal ne seroit pas si grand: mais il a l'insolence d'aimer Mademoiselle; il n'en fait aucun mystère; il me l'avoue à moi-même, je l'ai trouvé à ses genoux. Voyez si ma colère est fondée, et si je puis, après cela, demeurer dans la même maison?

LE BARON.

Oh! oh! c'est autre chose. (*A Valère.*) Quoi! Monsieur!... (*A la comtesse.*) Mais ceci mérite réflexion. J'approuve votre colère, Madame; mais je désapprouve votre départ: et, qui plus est, je vous conseille de demeurer ici, comme si de rien n'étoit.

LA COMTESSE.

Comme si de rien n'étoit! Comment l'entendez-vous, Monsieur?

LE BARON.

Oui, Madame; vous devez agir ici de sang-

Digitized by Google

froid, et vous posséder : c'est moi qui vous le conseille, qui suis vif, comme vous venez de le voir.

LA COMTESSE.

Ah! oui, fort à propos. Et moi, je vous signifie que je veux être en colère dans vingt ans.

LE BARON.

L'éclat que vous feriez seroit plus dangereux que l'affaire même. Dorante n'est point instruit de ce qui s'est passé; le moyen de le lui cacher, c'est de laisser les choses au même état.

VALÈRE, *se jetant à ses genoux.*

Ah! mon oncle, si vous daigniez ajouter à tant de bontés.

LE BARON, *à Valère.*

Tais-toi : je te parlerai. Tu verras comment je saurai faire passer cet amour prétendu, cette bouffée de jeunesse : je t'apprendrai si l'on doit aimer à ton âge, et dans mon château, sans ma permission.

ROSALIE.

Ma mère!...

LA COMTESSE.

Si vous dites un mot, Mademoiselle, vous achèverez de me pousser à bout.

VALÈRE.

Mon oncle...

LE BARON.

Si tu parles, je te ferai conduire dans mes prisons.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Allons, Baron, soyez vif; ne vous ralentissez point. Je sens... oui, je sens que votre colère me tranquillise.

LE BARON.

Laissez-moi faire; je me fâcherai pour vous et pour moi.

LA COMTESSE.

Songez que c'est un mariage que vous avez fait, un mariage conclu, fini, où l'on fait à Mademoiselle les plus grands avantages.

LE BARON.

Quand ce mariage ne vous seroit pas avantageux, Madame, vous avez donné votre parole: comment y pourrez-vous manquer? Et pour une petite fantaisie musquée d'un godelureau, j'irois passer, moi, pour..... Car enfin, c'est moi, c'est chez moi, c'est mon neveu.

LA COMTESSE.

Oui, vous avez raison; emportez-vous, Baron, emportez-vous; vous devez être furieux. Pour moi, je me calme; par politique, au moins; car je ne me connois plus... Mais il s'agit, comme vous dites fort bien, de sortir d'embarras.

LE BARON.

Au fond, cela n'est pas difficile. Vous ne direz mot de ce qui vient d'arriver.

LA COMTESSE.

Non, puisque vous le voulez; sans cela, Mademoiselle, Mademoiselle...

Digitized by Google

LE BARON.

Cette aventure sera donc secrète ; il n'y auroit à craindre que ce petit Monsieur-là. N'en soyez point inquiète, quand il seroit assez malhonnête homme... Suffit, je vous en réponds.

LA COMTESSE.

Votre douceur me paroît inconcevable : enfin, vous me rendez douce, et je suis confondue, Baron ; je m'abandonne à vos conseils. Mais, ciel ! n'est-ce pas là Dorante ?

LE BARON.

C'est lui-même. N'auroit-il rien entendu ? Qu'allons-nous devenir ?

SCÈNE XXI.

LE BARON, VALÈRE, LA COMTESSE, DORANTE, ROSALIE.

(*Dorante paroît en robe de chambre, et tenant son chapeau à la main, dont il se cache le bas du visage.*)

LA COMTESSE, *à Rosalie.*

Vous nous mettez dans une jolie situation, Mademoiselle !

LE BARON, *à la comtesse.*

Il n'y auroit point de remède, s'il nous avoit écoutés.

VALÈRE, *à part.*

Plût au ciel !

Digitized by Google

LA COMTESSE, *au baron.*

Qu'il a l'air occupé!

LE BARON.

Il ne sait comment nous aborder.

DORANTE.

Il falloit bien un bal... à des noces...

LE BARON.

Il faut cacher notre embarras. (*A Dorante.* En vérité, Dorante, il est bien singulier que vous paroissiez devant ces dames en robe de chambre. Vous m'aviez paru plus galant.

LA COMTESSE.

Il ne se soucie plus de plaire à ma fille, preuve de mépris! (*D'un ton précieux, à Dorante.*) De quelque façon que soit Monsieur, il est toujours bien.

DORANTE.

Oui, toujours bien... en courrier... en turc... en domino... tout est égal.

LA COMTESSE.

Je suis de votre avis, Monsieur; vous avez raison : il faut ou beaucoup faire de façons, ou n'en point faire du tout.

DORANTE.

Ma foi, point de façons... Vous ne faites point de façons, il me paroît. (*Riant à demi-voix.*) Ah! ah! ah!... Ah! ah! ah!...

VALÈRE, *à part.*

Il a tout entendu.

Digitized by Google

LE BARON, *à Dorante.*

Vous êtes toujours naturel, toujours jovial. Oh! je vous reconnois bien.

DORANTE.

Vous me connoissez?... Non... oh! non. (*Riant.*) Ah! ah! ah!

LA COMTESSE.

Voilà ma fille qui...

DORANTE.

Votre fille!... Ah! ah!... bien déguisée... Ah! ah!... bien déguisée... Ah! ah!

LA COMTESSE.

Déguisée! Que voulez-vous dire, Monsieur? Vous nous connoissez bien peu, si vous croyez...

DORANTE.

Ma foi, je ne la connois, ni ne veux la connoître...

LE BARON.

En vérité, Dorante, c'est moi qui ne vous connois plus.

DORANTE.

Plus!... tant mieux... Ce sont des masques.

LA COMTESSE, *à Rosalie.*

Voilà ce que vous m'attirez, Mademoiselle. (*A Dorante.*) Mais c'en est trop aussi, que de joindre l'insulte à la familiarité. Sachez, Monsieur, que tout autre parti étoit plus honnête que celui que vous prenez pour rompre avec nous.

Digitized by Google

DORANTE *s'approche d'un fauteuil et s'assied.*

Ouf! je suis beaucoup mieux... je vois tout le train...

LA COMTESSE.

Je n'y puis plus tenir. Monsieur, je vous rends votre parole; je retire la mienne, et rien ne pourra m'engager à vous donner Rosalie.

DORANTE.

Qu'elle aille se promener avec un autre. (*Il s'endort.*)

LE BARON.

Mais, pensez donc, Dorante...

LA COMTESSE.

Laissez tout cela, Baron. Je ne veux ni explication, ni ménagement. Vous m'aviez fait faire un sot mariage; votre neveu a trouvé le moyen de le rompre. Trouvez bon que je ne vous voie ni l'un ni l'autre. Adieu.

LE BARON.

Arrêtez, Madame. En punissant votre fille, vous achevez de la perdre. Mon neveu peut réparer le tort qu'il faisoit à Rosalie. Nous sommes amis, vous et moi. Puisque Monsieur persiste dans ses refus.....

LA COMTESSE.

Vous m'éclairez, Baron, sur ma vengeance. J'accepte votre neveu, pour apprendre à monsieur Dorante que l'on n'est pas sans ressource.

ROSALIE.

Ah! ma mère!

Digitized by Google

VALÈRE, *à Rosalie.*

Rien n'égale mon bonheur. Quoi! vous êtes à moi?

ROSALIE, *à Valère.*

Oui. Aurions-nous pu nous en flatter?

SCÈNE XXII.

LE BARON, VALÈRE, LA COMTESSE, ROSALIE, DORANTE, THIBAUT, FRONTIN.

FRONTIN, *dans le fond, à Thibaut,*

Il s'est échappé, je ne l'ai plus trouvé dans son lit; où diable peut-il être?

THIBAUT, *dans le fond, à Frontin.*

Tiens, morgué, le velà là-bas en conversation avec la compagnie.

FRONTIN.

Motus, mon oncle.

THIBAUT.

Oh! laisse-moi, je n'avons rien à ménager. (*S'approchant, à la compagnie.*) C'est un.....

FRONTIN, *lui mettant la main sur la bouche.*

Parbleu, vous ne direz mot.

THIBAUT.

N'a-t-il étranglé personne?

LA COMTESSE.

Comment?

Digitized by Google

LE BARON.

Quel est ce galimatias ?

THIBAUT.

Je vous dis que son maître est un fou, qui dort quand il est éveillé.

LE BARON.

Coquin, rêves-tu ?

THIBAUT.

Non, morgué; c'est lui qui rêve; et pour vous faire voir que je ne mentons pas, je connoissons son petit doigt, et j'allons l'éveiller.

VALÈRE.

Que veut dire tout ceci ?

ROSALIE.

Je n'y comprends rien. Mais, quand on est heureux, on doit tout craindre.

(*Thibaut serre le petit doigt de Dorante.*)

DORANTE.

Aïe ! Où suis-je ? Ah ! monsieur le Baron, c'est vous ! Tirez-moi de peine, je vous conjure ; n'ai-je rien dit ?... n'ai-je rien fait... ?

LE BARON, *à Dorante.*

Pouvez-vous le demander ? Que vous importe, puisque votre mariage est rompu ?

DORANTE.

Il est rompu ? Ciel ! je ne puis comprendre...

FRONTIN, *à Dorante.*

Pour moi, je comprends fort bien, Monsieur.

Digitized by Google

Nous sommes découverts, et vous aurez fait quelqu'extravagance. (*A la comtesse.*) J'ose vous assurer, Madame, que mon maître est l'homme du monde le plus sage, quand il veille; et ce n'est pas sa faute, s'il a le sommeil un peu brutal.

LA COMTESSE, *à Dorante.*

Quoi! l'on voudra faire passer pour rêve la façon indigne dont vous nous avez traitées, ma fille et moi. Oh bien! Monsieur, apprenez à rêver plus poliment.

VALÈRE.

Au moins, Madame, vous étiez bien éveillée, et mon oncle aussi, lorsque vous m'avez promis Rosalie.

DORANTE.

Quoi! c'est à Valère...?

THIBAUT, *à Dorante.*

Lui-même. Dame, il y a plus de six mois qu'il n'en dort pas, lui.

ROSALIE.

Pour moi, Dorante, vous le dirai-je? Je ne vous épousois que par obéissance.

DORANTE, *à Rosalie.*

Cet aveu ne me permet pas d'insister; et je ne dois plus que rire d'une aventure qui nous empêche tous trois d'être malheureux.

THIBAUT.

Vous avez raison. Morguenne, le bonheur vous vient en dormant.

Digitized by Google

LE BARON, *à Valère et à Rosalie.*

Allons, allons, mes enfans; tout en nous promenant, nous prendrons des mesures pour ne pas retarder votre bonheur.

FRONTIN, *au parterre.*

Il auroit tort de se plaindre; il n'est pas le premier qui perd sa femme quand il dort.

FIN DU SOMNAMBULE.

Digitized by Google

L'ORACLE,

COMÉDIE,

PAR SAINTFOIX,

Représentée, pour la première fois, le 22 mars 1740.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR SAINTFOIX.

Germain-François Poullain de Saintfoix naquit à Rennes, en Bretagne, le 25 février 1669. Il entra de bonne heure dans la carrière militaire; mais son humeur querelleuse à l'excès l'empêcha d'y rester : jamais auteur, après Cyrano de Bergerac, ne fut plus spadassin que lui : il se fit tant de querelles à son régiment, qu'il fut obligé de le quitter. Il vint à Paris, et se livra entièrement à la littérature, pour laquelle il avoit toujours eu beaucoup de goût. Il composa divers ouvrages de philosophie, de morale, d'histoire : parmi ces derniers on distingue ses *Essais historiques sur Paris*, dont la lecture est également agréable par la curiosité des faits qu'ils renferment, et par le style piquant dans lequel ils sont écrits. Il fit aussi une vingtaine de pièces, tant pour le théâtre Français que pour celui des Italiens, et ne voulut jamais en retirer les émolumens auxquels elles lui donnoient droit. Celles qu'il donna au théâtre Français sont les suivantes :

Digitized by Google

Pandore, comédie en un acte, en prose, représentée, pour la première fois, le 15 juin 1721.

L'Oracle, comédie en un acte, en prose, donnée le 22 mars 1740, fut jouée vingt-deux fois de suite. C'est la seule comédie de Saintfoix qui soit restée au théâtre.

Deucalion et Pyrrha, comédie en un acte, en prose, fut jouée au théâtre Français le 20 février 1741. L'auteur la retira après la troisième représentation. Il mit cette pièce en vers lyriques, et la fit représenter en 1755 à l'opéra.

L'Isle Sauvage, comédie en trois actes, en prose, donnée le 8 juillet 1743, n'eut également que trois représentations.

Les Grâces, comédie en un acte, en prose, eut onze représentations : la première est du 13 juillet 1744.

Julie ou *l'Heureuse Epreuve*, comédie en un acte, en prose, qui parut le 20 novembre 1746, fut donnée neuf fois.

Egérie, comédie en un acte, en prose, jouée le 4 septembre 1747, n'eut que cette représentation.

Le Rival supposé et *la Colonie*, comédies, la première en un acte, en prose; la seconde, en trois actes, aussi en prose, furent représentées ensemble

Digitized by Google

ensemble le 25 octobre 1749, et n'eurent aucun succès. L'auteur les retira le lendemain.

La comédie-ballet intitulée *les Hommes*, en un acte, donnée pour la première fois le 27 juin 1735, eut dix-sept représentations.

La dernière pièce que Saintfoix fit représenter au théâtre Français est *le Financier*, comédie en un acte. Elle fut jouée le 20 juillet 1761, et l'auteur la retira le lendemain.

Il mourut à Rennes, le 25 août 1776.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LA FÉE SOUVERAINE.
ALCINDOR, fils de la Fée.
LUCINDE, jeune princesse, aimée d'Alcindor.

La scène est dans le palais de la Fée.

Digitized by Google

L'ORACLE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

LA FÉE, ALCINDOR.

LA FÉE.

En vérité, mon fils, vous êtes bien insupportable !

ALCINDOR.

Mais, ma mère...

LA FÉE.

Mais, mon fils, d'où venez-vous ?

ALCINDOR.

D'admirer tout ce que la nature a jamais formé de plus beau.

LA FÉE.

De voir Lucinde.

ALCINDOR.

Assoupie par la chaleur du jour, elle dormoit sur un lit de roses.

LA FÉE.

Vous a-t-elle vu ?

ALCINDOR.

Eh ! Madame, je vous dis qu'elle dormoit. Un de ses beaux bras étoit passé sous sa tête ; l'

Digitized by Google

tre, étendu du côté où j'étois, sembloit chercher des fleurs qui naissent autour d'elle ; quelque songe agréable l'agitoit, et peignoit son teint de couleurs vives et mêlées. Dans mon ravissement, il sembloit à mon cœur que mes yeux étoient trop lents à lui porter tout le plaisir qu'ils goûtoient : je n'ai pas été le maître de mon transport...

LA FÉE.

Mon fils !

ALCINDOR.

J'ai pris une de ses belles mains, que j'ai baisée avec une ardeur... Mais à un mouvement qu'elle a fait, croyant qu'elle s'éveilloit, je me suis vite retiré sans qu'elle m'ait aperçu. Madame, il est inutile que vous me commandiez de différer encore quelque temps à me présenter devant elle ; je ne pourrai vous obéir. Je l'aime ; je l'adore ; je veux la voir, le lui dire, m'en faire aimer, ou mourir à ses pieds.

LA FÉE.

Mon art est bien puissant ; je suis la Fée souveraine ; je puis en un instant bâtir des palais, exciter des tempêtes, et changer un lieu charmant en un désert affreux ; mais je vois qu'il est au-dessus de mon pouvoir de gouverner un jeune fou à qui l'amour tourne la tête. Eh bien ! mon fils, perdez-vous, perdez Lucinde, et détruisez par votre imprudence les mesures que j'ai prises jusqu'à présent pour assurer votre bonheur avec elle.

Digitized by Google

ALCINDOR.

Mais quelles raisons avez-vous pour ne vouloir pas qu'elle me voie?

LA FÉE.

Apprenez-le donc enfin. Au moment de votre naissance, je fis consulter l'oracle sur votre destinée. « Le fils de la Fée souveraine, répondit-il, » est menacé de grands malheurs; mais il les évi- » tera, et sera même heureux, s'il peut se faire » aimer d'une jeune princesse, qui le croira sourd, » muet et insensible. »

ALCINDOR.

Sourd, muet et insensible?

LA FÉE.

Jugez, mon fils, par la tendresse que j'ai pour vous, combien cette réponse m'affligea : cependant, à force d'y méditer, j'espérai, en prenant certaines mesures, de détourner les malheurs qui vous menaçoient, et de voir même l'accomplissement de l'oracle, quelque impossibilité qu'il y parût.

ALCINDOR.

Je n'ai pas, Madame, la même confiance que vous dans la bizarrerie du goût des femmes; et je ne croirai jamais...

LA FÉE.

Écoutez-moi. Au moment que vous vîtes le jour, naquit aussi une princesse, fille d'un roi voisin de cette île (c'est votre Lucinde); je l'enlevai et la transportai dans ce palais, inaccessible à tous les humains. Elle y a été élevée et servie

Digitized by Google

par des statues, et n'y a vu que des figures insensibles, auxquelles, par la puissance de la féerie, j'imprimois toutes sortes de mouvemens : j'ai souvent même affecté de prendre le ciseau, de tailler en sa présence un bloc de marbre, de lui donner une forme; et l'animant ensuite d'un coup de baguette, c'étoit aussitôt un petit chien qui jappoit après elle, ou un singe qui l'amusoit par ses grimaces et ses sauts. Enfin, j'ai tâché de parvenir à lui persuader qu'elle et moi sommes les deux seuls êtres qui parlent, qui pensent, qui connoissent et qui raisonnent, et que tous les autres, formés uniquement pour nous servir ou pour nous amuser, sont absolument insensibles, sans connoissance, et incapables également d'amour et de haine, de douleur et de plaisir.

ALCINDOR.

Quel a été et quel est le but de tous ces faux préjugés où vous avez élevé son enfance ?

LA FÉE.

De lui faire croire, en vous présentant à elle...

ALCINDOR.

Ah ! j'entends; que je ne suis qu'une poupée, une marionnette organisée au-dessus des tailles ordinaires. Cette idée me divertit, et peut réussir. Psyché ne voyoit point l'Amour; elle le croyoit un monstre; cependant elle l'aimoit. L'imagination séduite par vos prestiges, Lucinde me croira tel que l'oracle exige qu'elle me croie, c'est-à-dire, n'ayant une bouche et des yeux que pour l'agrément; cependant elle m'aimera : on peut

Digitized by Google

tromper la raison, mais jamais le sentiment. Son cœur recevra de la nature des avis qu'elle goûtera sans les comprendre, et qu'elle suivra par instinct, comme l'abeille va cueillir le parfum des fleurs. Cette intelligence, cette chaîne, cette force sympathique des cœurs agira..... Oui, Madame, elle m'aimera, et je serai dans ce jour le plus heureux des mortels. Allons la trouver. Vous pouvez me présenter à elle, et compter que, puisque l'intérêt de mon amour l'exige, je suis une statue, une vraie statue... un marbre insensible.

LA FÉE.

Il n'est pas encore temps que vous paroissiez; j'aperçois Lucinde, retirez-vous vîte, et passez par ce cabinet. Dans la conversation que nous allons avoir ensemble, je vais préparer les choses, et tâcher de les amener à votre satisfaction.

ALCINDOR.

Un mot. Quand elle badine avec son chien, il la caresse; ne pourrai-je pas aussi, si elle badine avec moi?...

LA FÉE.

Bon, voilà l'homme de marbre. (*Le faisant sortir.*) Sortez donc, nous verrons; sortez donc.

SCÈNE II.

LA FÉE, LUCINDE.

LUCINDE *entre, en rêvant profondément.*

Ce n'est point une illusion..... ce n'est point un songe; il avoit la bouche collée sur ma main.

Digitized by Google

LA FÉE.

Que dites-vous, Lucinde?

LUCINDE.

Ah!... je ne vous voyois pas.

LA FÉE.

Il avoit la bouche collée sur votre main? Eh qui?

LUCINDE.

Je ne sais. Il a disparu comme un éclair; mais il semble qu'en baisant ma main, il y ait imprimé un trait de flamme, qui depuis ce moment agite mon cœur..... Oui, depuis ce moment je ne suis plus la même; inquiète, rêveuse, je cherche..... Eh quoi? je ne puis me l'expliquer. Il semble que je respire un autre air. Toute la nature me paroît plus riante, plus animée... Quelle union, quelle tendresse, ma bonne, je viens d'admirer dans deux petits oiseaux! Ils étoient sur une même branche; ils chantoient l'un à l'autre; ils se regardoient, mais avec des regards que je n'ai encore vus qu'à eux, et que nous n'avons point ensemble vous et moi. Quelques momens de silence succédoient à leur ramage, et ils recommençoient bientôt à chanter, ou plutôt à se répondre avec une vivacité, avec une ardeur... Vous riez?

LA FÉE.

Sans doute: car enfin pour se répondre, il faut s'entendre.

LUCINDE.

Je crois bien aussi qu'ils s'entendoient.

Digitized by Google

LA FÉE.

Eh ! croyez-vous aussi que votre clavecin ou votre basse de viole vous entendent, vous répondent, et sont sensibles aux doux accens de votre voix, lorsqu'ils s'accordent si juste aux tons que vous prenez ?

LUCINDE.

Belle comparaison ! Ce sont des machines.

LA FÉE.

Ne vous ai-je pas dit cent fois que vos oiseaux sont de pures machines, mais mieux organisées, parce que la nature, toujours plus industrieuse, toujours plus savante, et toujours supérieure à l'art, en a composé et arrangé elle-même les ressorts ?

LUCINDE.

Répétez-le moi encore mille fois, ma bonne, et je n'en croirai rien. Un sentiment intérieur qui m'a saisie à la vue de ces deux oiseaux répugne à ce que vous me dites ; car enfin, si j'avois pu les attraper, je les aurois caressés, baisés, flattés de la main ; je les aurois mis ensemble dans mon appartement, et j'aurois été fort attentive à tous leurs besoins : au lieu qu'en vérité je n'ai jamais pensé à caresser ma viole ou mon clavecin, ni à regarder si ma guittare avoit froid ou chaud.

LA FÉE, *à part.*

Il faut l'étonner par un nouveau trait de mon art. (*Haut.*) Lucinde, regardez ces statues ; examinez-les bien, touchez-les ; elles sont de marbre, et vous ne croyez pas sans doute qu'elles

Digitized by Google

soient sensibles : cependant je vais faire jouer certains ressorts qui produiront les mêmes mouvemens que vous admirez dans vos oiseaux, et qui vous font croire qu'ils sentent ce qu'ils pensent.

(*La Fée touche de sa baguette trois statues : celle du milieu commence une entrée par des mouvemens de surprise et d'admiration, et forme ses pas sur une sarabande jouée par les deux autres statues, dont l'une tient un violon, et l'autre une flûte allemande : après la sarabande, tout l'orchestre en sourdine se joint à la flûte et au violon, et joue un air gai et coulé, sur lequel la statue s'anime par degrés, et danse ensuite un tambourin, par lequel l'entrée finit ; pendant ce divertissement, Lucinde baisse les yeux, et paroît triste.*)

Qu'avez-vous, Lucinde ? Quelle sombre tristesse vous a saisie tout à coup ? Il sembleroit que ce petit divertissement vous fait de la peine ?

LUCINDE.

Il m'en fait sans doute ; il confond et détruit des idées où je m'entretenois avec plaisir. Ah ! mes pauvres petits oiseaux ! n'êtes-vous donc que des machines ? Je m'imaginois que vous étiez sensibles, et que vous goûtiez une satisfaction infinie à vous trouver ensemble ; le jour, sur une même branche, et la nuit au fond de quelque arbre creux. (*A la Fée.*) J'arrangeois ensuite dans ma tête une foule de réflexions. La nature, disois-je, pour ménager des plaisirs à ces

Digitized by Google

oiseaux, leur inspire une union si tendre. Elle n'aura pas été moins bonne à mon égard, et il y a sans doute quelque être de mon espèce avec qui je suis destinée à vivre comme ces oiseaux vivent ensemble... Vous le savez, dites-le-moi, ma bonne, qui peut être venu me baiser la main tandis que je dormois?

LA FÉE, *riant.*

Je soupçonne.... un jeune homme dont je crois avoir aperçu les traces, et qui rôde depuis ce matin autour de ce palais. Il sera d'abord accouru à vous comme à un être de son espèce; mais vos regards, en vous éveillant, l'ont mis en fuite.

LUCINDE.

Un jeune homme!... Les hommes sont-ils aussi des machines?

LA FÉE.

Oui; mais plus parfaites et plus achevées que votre singe même, à qui vous croyez tant d'esprit. Leur couleur est ordinairement blanche, et ils ont la taille de ces statues. J'en avois autrefois ici quelques-uns; mais ils ont tant de défauts, que je m'en suis dégoûtée.

LUCINDE.

Les oiseaux chantent, ces statues dansent, mon clavecin rend des sons, et ma pendule indique l'heure qu'il est: que font les hommes?

LA FÉE.

Ils sont divisés en plusieurs espèces. Ceux qu'on appelle guerriers, et qui plaisent le plus à l'apparence, s'assemblent par milliers dans une plaine; ils ont de longs couteaux bien tranchans,

Digitized by Google

et de petits globes de fer où ils renferment du feu ; ensuite ils se précipitent les uns sur les autres, s'égorgent, se taillent en pièces...

LUCINDE.

Cela est horrible ! Oh ! ce sont des machines, il n'y a point de raison à tout ce carnage-là. Cependant je ne serois pas fâchée de voir un homme, si je ne craignois sa fureur et sa méchanceté.

LA FÉE.

Vous n'avez rien à craindre ; nous sommes femmes, tout fléchit devant nous ; ces hommes si furieux entre eux, rampent à nos pieds ; nous portons dans les yeux un caractère qui les adoucit ; cet aimant les attache et les plie à tous nos mouvemens ; ils les imitent et y sont asservis à peu près comme cette figure qui s'offre à vous dans un miroir.

LUCINDE.

Mais cette figure est la mienne.

LA FÉE.

Et cependant n'est pas vous. Les hommes aussi, sans être nous, deviennent d'autres nous-mêmes, se transforment dans nos sentimens et prennent toutes nos passions.

LUCINDE.

Ma bonne, tâchez de me faire voir celui qui est venu me baiser la main tandis que je dormois.

LA FÉE.

Si vous ne l'avez point trop effarouché, il est peut-être encore autour de ce palais. Je vais le chercher avant qu'il s'éloigne.

Digitized by Google

LUCINDE.

Allez vîte; j'attends votre retour avec impatience.

SCÈNE III.

LUCINDE.

Elle rit.... de mon impatience, sans doute.... Elle a raison. Réellement, ma curiosité va jusqu'à l'émotion. Il me passe dans la tête des chimères et des illusions qui semblent être approuvées par mon cœur. Un homme..... Eh bien! un homme?... Oh! je veux... je veux jouer un air sur mon clavecin. (*Elle va à son clavecin et revient aussitôt.*) Je fais une réflexion. Je suis une étourdie; je devois accompagner Souveraine; elle auroit guetté de son côté, et moi du mien, et s'il avoit paru, nous nous serions doucement... doucement rapprochées, et nous l'aurions pris. (*Elle retourne encore à son clavecin, et revient aussitôt.*) Quel cruel soupçon vient m'agiter! Pourquoi ne m'a-t-elle point proposé d'aller avec elle? car enfin nous nous serions aidées l'une à l'autre: elle a dû le penser..... Quand elle a dit que les hommes avoient tant de défauts qu'elle s'en étoit dégoûtée, je me suis aperçue qu'elle sourioit et ne disoit pas ce qu'elle pensoit. Ne voudroit-elle point encore garder celui-ci pour elle, et me le cacher comme les autres?..... Oh! ne soyons pas sa dupe; allons la joindre avant qu'elle ait le temps... (*Voulant sortir, elle aperçoit la Fée qui entre.*)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LA FÉE, ALCINDOR, LUCINDE.

LUCINDE, *à la Fée.*

Ah! vous voilà? Eh bien! est-il pris?

LA FÉE.

Oui, et je n'ai pas eu de peine à l'amener.

LUCINDE.

Où est-il donc?

LA FÉE.

Il me suivoit.

LUCINDE.

Oh! vous l'aurez laissé échapper. (*Elle court au fond du théâtre, et aperçoit Alcindor.*) Ah!... Ma bonne!..... mais..... comment? En vérité..... oui.....

LA FÉE, *la contrefaisant.*

Ah!.... ma bonne!.... mais... comment?.... En vérité... oui... Que voulez-vous dire?

LUCINDE.

Je ne sais : vous m'avez jeté un regard qui m'a tout à fait embarrassée.

LA FÉE.

Moi, je vous ai jeté un regard? Vous ne vous en seriez pas aperçue, vous n'ôtez pas la vue de dessus lui.

LUCINDE.

Il est aussi grand que moi : comme il me regarde! Ses yeux sont doux et gracieux. Oh! je suis persuadée qu'il n'est pas de ces furieux qui se battent et se déchirent. Je le retiens pour moi.

Digitized by Google

LA FÉE.

Je vous le cède volontiers.

LUCINDE.

Il faut lui donner un nom. Comment l'appellerons-nous ?

LA FÉE.

Comme vous voudrez.

LUCINDE.

Charmant.

LA FÉE.

Charmant, soit. Mais laissons pour quelques momens M. Charmant, et allons considérer un phénomène que je viens d'apercevoir au coucher du soleil.

LUCINDE.

Ma bonne ! j'ai tant vu le soleil...

LA FÉE.

Mais vous n'avez pas vu ce phénomène, et nous raisonnerons ensemble...

LUCINDE.

En vérité, Madame, je raisonnerois fort mal.

LA FÉE.

En vérité, Mademoiselle, restez avec votre Charmant ; je ne veux point vous gêner ; il faut espérer que cette fantaisie vous passera comme bien d'autres.

SCÈNE V.

ALCINDOR, LUCINDE.

LUCINDE, *regardant sortir la Fée.*

Elle sort ; tant mieux ! sa présence m'embar-

Digitized by Google

rassoit. Son esprit est aujourd'hui monté sur un ton raisonnable qui m'ennuie beaucoup. (*Considérant Alcindor.*) Les beaux cheveux ! Qu'il porte bien la tête ! Sa taille est parfaite ! Il semble à mon cœur qu'il trouve enfin l'objet qu'il cherchoit, et que des idées confuses lui traçoient il y a long-temps. (*Contrefaisant la Fée.*) Cette fantaisie vous passera comme bien d'autres. (*S'approchant d'Alcindor.*) Non, Charmant, je vous chérirai toujours. Fantaisie ! quel terme ! Il sembleroit encore que ce n'est que quelques oiseaux qui m'occupent. Ah ! quelle différence ! et que je la sens bien ! (*Elle prend un tabouret et s'assied.*) Venez, Charmant... Il vient ! Il se met à mes genoux ! Oh ! cela est trop aimable. (*Tandis qu'Alcindor est à ses genoux, elle le regarde, et lui attache au cou un ruban fort long et s'entortille le bras du reste.*) J'entends du bruit; seroit-ce déjà Souveraine ? (*Elle se lève et court où elle croit entendre du bruit, tenant Alcindor en laisse.*) Elle ne vient pas ; je me trompois. Elle est attachée à considérer son nouveau phénomène. Puisse-t-elle y rester jusqu'à ce que j'aille la chercher. (*Elle va chercher un autre tabouret, le place auprès du sien, et fait signe à Alcindor de s'y asseoir.*) Charmant, placez-vous là... Comment !... Il ne veut pas s'asseoir : il se remet à mes genoux !... Charmant, oui, vous êtes charmant. Je vous ai bien nommé... Vous me charmez... Vous m'enchantez... Hélas ! le plaisir que j'ai à le voir séduit ma raison ; je lui parle comme s'il pouvoit m'entendre et me répondre... Je me

Digitized by Google

plais dans cette illusion... Je ne sais presque où je suis... je soupire... un trouble, un désordre agréable s'empare de mes sens et répand dans mon cœur une joie secrète... une agitation... une douceur qui, jusqu'à présent, m'a été inconnue... Donnez la main, Charmant... En vérité, le cœur lui bat comme à moi. (*Elle se lève.*)

ALCINDOR *dit à part, en se levant aussi, et allant à l'autre bord du théâtre.*

Je n'y puis plus tenir; cette situation est trop critique pour un amant.

SCÈNE VI.

LA FÉE, ALCINDOR, LUCINDE.

LA FÉE, *à part, en entrant.*

Je reviens: j'ai peur que mon étourdi n'ait oublié qu'il doit être sourd, muet et insensible.

LUCINDE, *courant à la Fée.*

Ma bonne, accordez-moi une grâce.

LA FÉE.

Quelle grâce?

LUCINDE.

Ah! ma chère bonne! animez Charmant. Faites qu'il puisse penser, me parler, m'entendre et me répondre.

LA FÉE.

Vous demandez l'impossible.

LUCINDE.

L'impossible, Madame?

Digitized by Google

LA FÉE.

Oui, l'impossible, Lucinde.

LUCINDE.

Vous me désespérez.

LA FÉE.

Faut-il encore vous répéter que ces êtres qui vous amusent peuvent bien, par la liaison de leurs ressorts, imiter quelques-unes de nos actions; mais que ces ressorts, de quelque façon qu'on les arrange, ne peuvent jamais produire une pensée?

LUCINDE, *d'un ton piqué.*

Je vous entends, Madame, je vous entends; je pénètre fort bien dans vos idées.

LA FÉE.

Et qu'y voyez-vous?

LUCINDE, *avec beaucoup de vivacité.*

J'y vois, Madame, que vous êtes très-savante; que vous voudriez que je devinsse une philosophe comme vous, pour avoir toujours quelqu'un avec qui raisonner, et que vous ne jugez pas à propos d'animer Charmant, parce que vous croyez que si nous pouvions nous entretenir ensemble, nous serions uniquement occupés du plaisir de nous voir et de nous aimer, et nous nous soucierions fort peu de nous rendre dignes de vos sublimes entretiens. Eh bien! Madame, une juste colère me saisit; je vous déclare que je suis une ignorante, que je le serai toujours, que j'ai la science en horreur, et que je vais à l'instant briser et mettre en pièces tous ces instrumens de philoso-

Digitized by Google

phie, qui me paroissent des meubles très-ridicules dans mon appartement.

SCÈNE VII.

LA FÉE, ALCINDOR.

ALCINDOR, *regardant sortir Lucinde.*

Adieu les globes, les sphères et les mappemondes. Cet emportement n'est-il pas charmant?

LA FÉE.

Il est plaisant, du moins; elle est aussi vive que vous, mon fils.

ALCINDOR.

Je l'en aimerai davantage. Un sentiment tendre, vivement exprimé, fait les délices du cœur. Mais je vous dirai, Madame, que vous êtes arrivée fort à propos; je n'étois plus mon maître, j'allois parler.

LA FÉE.

Et l'oracle?

ALCINDOR.

L'oracle? J'avois la vue troublée, et ne voyois plus que Lucinde. Prévenu, flatté, caressé par ses beaux yeux, j'ai long-temps baissé les miens, je me mordois les lèvres, toute ma personne m'embarrassoit. Ah! Madame, qu'une bouche et des yeux sont à charge, lorsqu'il faut les tenir inutiles avec ce que l'on aime!

LA FÉE.

Il faudra cependant bien vous contraindre encore quelque temps. Peut-être que les sentimens

Digitized by Google

que Lucinde vous marque ne sont point de l'amour, mais de purs mouvemens d'un caprice, et d'une curiosité vive pour un objet nouveau. Il est donc de la prudence d'examiner pendant sept ou huit jours...

ALCINDOR.

Sept ou huit jours !

LA FÉE.

Oui, mon fils.

ALCINDOR.

Sept ou huit jours ! Mais... mais... mais... Madame, pensez-vous à la situation ? Pensez-vous que dans son appartement, à la promenade, au fond d'un bosquet, Lucinde voudra m'avoir toujours avec elle; et que, semblable au mouton chéri d'une bergère innocente, je serai caressé à tous les momens du jour ? Et vous voulez...

LA FÉE.

Je veux que le mouton soit sage.

ALCINDOR.

Dites plutôt me faire souffrir un genre de tourment tout nouveau, et qui est en vérité trop au-dessus de mes forces.

LA FÉE.

Eh ! comment font de jeunes filles qui pendant des mois entiers résistent à leur penchant, cachent leur amour, et paroissent non-seulement insensibles, mais même cruelles à un amant qui leur plaît ?

ALCINDOR.

Oh ! je ne suis ni fille ni statue, et je vais le déclarer à Lucinde.

Digitized by Google

LA FÉE.

De grâce, mon fils, différez encore quelques momens; laissez-moi faire subir à son cœur un nouvel examen; et ne risquez pas de vous découvrir mal à propos, puisque le bonheur de votre vie en dépend.

SCÈNE VIII.

LA FÉE, ALCINDOR, LUCINDE.

LUCINDE.

Je viens de briser le zodiaque et les pôles, et de jeter par les fenêtres le globe de l'univers.

LA FÉE.

Vous êtes bien vive!

LUCINDE.

Et vous bien cruelle! Vous dites quelquefois que vous m'aimez, et cependant vous me refusez la seule chose qui peut me combler de joie, et me donner la satisfaction la plus sensible.

LA FÉE.

Pour vous prouver que je vais toujours au-devant de tout ce qui peut vous faire plaisir, je veux bien vous dire que votre Charmant étant parmi les hommes d'une espèce qu'on appelle petits-maîtres, il est impossible de le faire penser, et de lui inspirer la raison; mais que d'ailleurs, il ira, viendra, rira, pleurera, se jettera à vos genoux, paroîtra tendre, soumis, complaisant, amoureux, inquiet, et cela machinalement, comme tous ceux de son espèce.

Digitized by Google

LUCINDE.

Machinalement!

LA FÉE.

Il fera plus; il sifflera, fredonnera et chantera même certains airs et des paroles...

LUCINDE, *avec transport.*

Ah! faites qu'il chante, je vous prie.

LA FÉE.

Volontiers; mais songez toujours que ces perroquets n'ont qu'un jargon, une suite de mots et de lieux communs qu'ils prononcent au hasard, et qu'ils répètent à presque toutes les femmes indifféremment, et comme ils les ont appris.

LUCINDE.

Vous me l'avez déjà dit. Vous m'impatientez. Faites-le donc chanter.

LA FÉE, *bas, à Alcindor.*

Vous voyez le rôle que vous avez à jouer. (*Haut.*) Il faut préluder un moment, et l'exciter comme l'écho. (*Elle chante.*)

Tout ce qui respire.....

ALCINDOR *paroît ébranlé, ému, et comme un homme qui se réveille. Il chante.*

Tout ce qui respire.....

LUCINDE.

Ah! ma bonne!

ALCINDOR *chante.*

Reconnoît l'empire
Du charmant Amour.

LUCINDE.

Le son de sa voix pénètre jusqu'au cœur.

Digitized by Google

ALCINDOR *chante.*

Je perds le souvenir d'un oracle odieux.....

LUCINDE.

Quel Oracle? Que veut-il dire?

LA FÉE.

Avez-vous déjà oublié que l'oiseau petit-maître répète au hasard, sans sentiment et sans raison, ce qu'il a entendu chanter.

LUCINDE, *d'un ton piqué.*

Oui, Madame, je l'avois presque oublié : mais vous auriez été bien fâchée de ne m'en pas faire ressouvenir. Eh bien?

LA FÉE.

Eh bien?

LUCINDE.

Pourquoi ne chante-t-il plus?

LA FÉE.

Parce qu'apparemment on ne lui en a pas appris davantage. Il me semble que vous devez être bien contente; et je suis sûre que votre perroquet ne vous en a jamais tant dit.

LUCINDE.

Mon perroquet? toujours mon perroquet! Vous ne faites ces comparaisons que pour tâcher de donner du ridicule au penchant qu'il m'inspire.

LA FÉE.

Et vous, Mademoiselle, vous ne faites que gronder. Vous avez bien de l'humeur aujourd'hui.

LUCINDE.

Qui n'en auroit pas? Car enfin, regardez-le,

Digitized by Google

regardez-le bien. N'est-il pas cruel qu'il ne puisse connoître combien je l'aime.

ALCINDOR, *bas à la Fée, qui lui ferme la bouche, lui fait des signes, et le retient pendant cette scène.*

L'oracle est accompli, je veux répondre.

LUCINDE.

Que son insensibilité m'affligera de fois dans le jour!

LA FÉE.

Il est vrai, croyez-moi, chassez-le de ces lieux et de votre souvenir.

LUCINDE.

Le chasser! chasser Charmant! me priver de sa vue! O ciel!

LA FÉE.

Eh bien! qu'il reste donc; et amusez-vous à lui apprendre des vers et des chansons que vous lui ferez répéter tant que les jours dureront.

LUCINDE.

Vous avez raison, et je veux tout à l'heure lui donner la première leçon. Voyons, Charmant, si vous prononcerez bien mon nom? Lucinde!...

ALCINDOR.

Lucinde!

LUCINDE.

Ma chère Lucinde!

ALCINDOR.

Ma chère Lucinde!

LUCINDE.

Je vous aime.

ALCINDOR.

Digitized by Google

ALCINDOR, *se débarrassant de la Fée qui veut encore l'arrêter, et se jetant aux genoux de Lucinde.*

Oui, je vous aime, je vous adore. Il n'est point de termes qui puissent exprimer mon amour. Lucinde!... ma charmante Lucinde!... que de choses à dire! et cependant je ne puis que dire mille fois: Je vous aime.

LUCINDE.

Ah! ma bonne, il parle tout seul, ce ne sont point là des chansons.

LA FÉE.

Vous voyez que votre première leçon l'a bien avancé.

ALCINDOR.

Ne cherchez point, Madame, à prolonger son erreur. L'oracle est accompli; et je puis enfin lui montrer toute la reconnoissance et tout l'amour dont mon cœur est pénétré.

LUCINDE.

Vous avez donc un cœur tendre et reconnoissant? Pourquoi me le cachiez-vous?

ALCINDOR.

Forcé par un oracle funeste, il falloit que je parusse insensible. Me reprocheriez-vous l'erreur où je vous ai jetée, lorsque l'intérêt de mon amour m'en faisoit une nécessité?

LUCINDE.

Ah! puis-je vous la reprocher, lorsqu'elle n'a servi qu'à mieux faire éclater mes sentimens pour vous?

Digitized by Google

ALCINDOR.

Ma chère maîtresse!

LUCINDE.

Levez-vous.

LA FÉE.

Allons, mes enfans, l'oracle est accompli; qu'un heureux hymen vous unisse: je vais vous transporter au milieu d'un peuple dont la politesse, le goût et la gloire font l'émulation de toutes les autres nations. Après avoir été amant sourd, muet et insensible, soyez-y, Alcindor, époux empressé, tendre et complaisant: ce sera le contraste des mœurs du temps.

DIVERTISSEMENT.

Retenez bien, jeunes amans,
Ces règles infaillibles:
Si vous voulez être charmans,
Paroissez pendant quelque temps
Sourds, muets, insensibles:
Pour suivre des sages décrets,
Il n'est pas besoin des apprêts
De la féerie et du miracle:
Soyez tendres, soyez discrets,
C'est le sens de l'Oracle.

Retenez bien, jeunes amans,
Ces règles infaillibles:
Si vous voulez être charmans,
Paroissez pendant quelque temps
Sourds, muets, insensibles:
De votre amour, de vos soupirs,
Au seul objet de vos désirs

Digitized by Google